

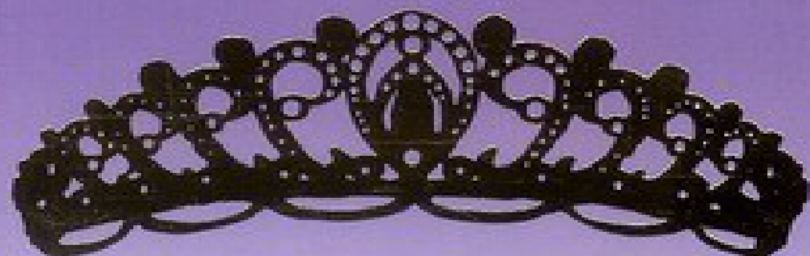
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

Le lien magique

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



BARBARA CARTLAND

COLLECT'OR

Le lien magique



Résumé :

Impatiente Kezia ! Mais comment ne pas l'être alors que doit arriver d'un moment à l'autre celui qui, peut-être, la sauvera de la pauvreté ? Dans son château de Cornouailles quasiment en ruines, elle attend en effet le marquis de Baveux. La mort dans l'âme, elle s'est résignée à mettre en vente un prestigieux collier de famille, son dernier espoir. Le marquis, collectionneur et homme de goût, est intéressé. Mais quelle surprise quand il apparaît, tel un conquérant ! Sa devise : "J'obtiens tout ce que je veux." Beau comme un dieu, riche comme Crésus, il pourrait la séduire s'il n'était si sûr de lui. Mais quelle que soit sa misère, Kezia n'est pas à vendre. Pour une fois, cet arrogant personnage devra changer de devise ! C'était compter sans ce lien étrange et magique qui peu à peu se resserre et la tient prisonnière...

NOTE DE L'AUTEUR

J'ai vu et touché le collier dont je parle dans ce roman et qui appartient maintenant à la comtesse de Sutherland. Voici l'histoire authentique du collier qu'on a faussement appelé « le collier de Marie-Antoinette ».

La malheureuse reine de France qui fut guillotinée à cause de lui ne l'avait jamais vu !

La comtesse de La Motte, aventurière qui descendait d'un bâtard d'Henri II, intrigua fort longtemps pour se procurer le collier, sous prétexte qu'on le destinait à la reine. En réalité, c'est pour elle-même qu'elle commanda cette parure de diamants somptueuse qui valait la bagatelle d'un million six cent mille livres-or...

Celle-ci comportait un premier rang de vingt et un gros diamants, et quatre autres sertis de centaines de diamants, eux-mêmes noués en un magnifique gland de pierres identiques.,.

La comtesse abusa le prince Louis de Rohan, Grand Aumônier de France, en lui faisant croire que la reine désirait acquérir

subrepticement ce collier. Il décida donc de l'aider.

Quand un laquais vint réclamer l'extraordinaire joyau en produisant un document au bas duquel figurait la signature imitée de la reine, le cardinal, pensant de bonne foi le paraphe authentique, lui remit l'écrin.

C'est lorsque le bijoutier réclama son dû que la reine, tombant des nues, soutint qu'elle n'avait jamais entendu parler du fameux joyau. La lumière fut finalement faite sur cette affaire, et la comtesse condamnée : après l'avoir publiquement flagellée, on devait lui tatouer sur chaque épaule le V des voleurs... mais, emportant les vingt et une pierres principales, elle prit la fuite vers l'Angleterre et les y vendit. Elle mourut en 1791.

Le cardinal de Rohan, accusé de fraude, fut gracié mais démis de ses fonctions et de ses privilèges.

Ce scandale, qui contribua fort à discréditer et à affaiblir la monarchie française, fut probablement aussi (entre autres) à l'origine des violences et des exactions de la Révolution française.

1839

Kezia, debout devant sa fenêtre, vit arriver sur le chemin un phaéton, et poussa un cri de joie.

Elle traversa le corridor en courant, descendit quatre à quatre les marches du magnifique escalier de chêne, et parvint essoufflée dans le hall d'entrée.

Elle poussa la lourde porte et se retrouva sur le perron au moment même où son frère tirait sur la bride de ses chevaux pour les arrêter.

— Perry, cria-t-elle, je ne t'attendais pas ! Comme je suis heureuse !

Sir Peregrine, très digne, remit les rênes à un lad et descendit de son phaéton.

Alors qu'il se dirigeait vers le perron, Kezia courut vers lui et se précipita dans ses bras, nouant les siens autour de son cou.

— C'est tellement merveilleux que tu sois de retour ! s'exclama-t-elle.

— Fais attention à ma cravate, tu vas me la déchirer, lui répondit-il avec un sourire.

Bras dessus, bras dessous, ils se dirigèrent vers l'intérieur de la maison.

— Mais comment se fait-il que tu sois déjà là ? lui demanda-t-elle. Tu avais dit que tu ne serais pas de retour avant plusieurs semaines.

— J'ai des nouvelles qui te feront sûrement plaisir, lui dit Perry. Mais d'abord, sers-moi donc quelque chose à boire.

— J'ai bien peur qu'il ne nous reste plus qu'un peu de bordeaux que je gardais pour ton retour, ou alors du cidre.

— Oh ! le cidre fera très bien l'affaire, mais je pense que nous aurons également besoin du bordeaux ! lui dit Perry en la regardant avec un sourire mystérieux.

Elle lui lança un regard surpris, attendant son explication, mais comme Perry restait muet, elle partit en courant vers les cuisines.

Le vieux maître d'hôtel, Humber, qui avait servi leur père pendant quarante ans, était assis dans l'office.

Son vieux corps était perclus d'arthrite. Il avait une jambe posée

sur un tabouret et nettoyait l'argenterie.

— Sir Peregrine est de retour, lui dit Kezia tout excitée. Il veut un verre de cidre, ne bouge pas ! Dis-moi juste où je pourrai le trouver.

— A l'entrée de la cave, Miss Kezia, là où il reste toujours au frais, répondit le vieux serviteur.

Il n'esquissa même pas un geste pour l'aider.

Si le maître était de retour, cela signifiait qu'Humber devrait faire le service à table et, malheureusement, il se déplaçait avec tant de difficulté !

Kezia courut vers la cave, en ouvrit la porte et, comme le lui avait dit Humber, vit plusieurs dames-jeannes du cidre distillé par l'un des fermiers du domaine.

Elle en prit une et se dirigea vers la bibliothèque où elle savait qu'elle retrouverait son frère: c'était leur pièce préférée quand ils étaient seuls.

Cette pièce avait connu ses heures de gloire, mais aujourd'hui les rideaux en étaient passés, les chaises avaient besoin d'être retapissées et la trame du tapis se voyait par endroits.

Dans ce salon, leur père avait toujours gardé un plateau avec quelques boissons qu'il servait à qui le désirait. Quand Peregrine avait hérité de la baronnie, il avait conservé cette tradition. Mais sur le plateau ne figuraient plus ni carafes ni bouteilles, juste deux ou trois verres. Kezia y déposa la dame-jeanne que Perry déboucha. Puis il se servit.

— Les routes étaient terriblement poussiéreuses aujourd'hui, dit-il, mais je me suis débrouillé pour faire le voyage en trois heures, ce que je considère comme un record !

— Comptes-tu, dans ces trois heures, la halte du déjeuner ? lui demanda-t-elle.

Elle était un peu anxieuse: si son frère n'avait pas eu le temps de manger, il aurait sûrement faim... Mais les provisions étaient maigres, et Betsy, la femme de Humber, était en train de se reposer. A son grand soulagement, Perry répondit :

— Non, j'ai grignoté en chemin ! Rassure-toi, j'avais déduit le temps du repas du record que je t'annonçais... En fait, j'ai mis trois heures seize minutes et quelques secondes, déjeuner compris !

— Pas étonnant que tu en sois si fier ! lui dit Kezia en riant.

— Tu sais, je peux être fier de quelque chose de plus important, lui répondit-il, toujours sur le même ton mystérieux.

Kezia le regarda avec appréhension, se demandant ce qu'il allait lui révéler. Ses yeux le questionnaient, mais elle n'osait exprimer sa curiosité.

Les choses avaient été tellement difficiles ces derniers temps ! Les problèmes auxquels ils avaient à faire face étaient tellement colossaux

qu'elle avait eu peur que son frère, qu'elle aimait profondément, ne finît par faire un mariage d'argent au lieu d'un mariage d'amour.

Tout baron appauvri qu'il fût, il n'aurait eu aucune difficulté à séduire une riche héritière, vu sa jeunesse et sa beauté...

Il était déjà extrêmement sollicité, simplement parce qu'il était charmant, bien élevé, et qu'il apportait son bel entrain dans toutes les soirées où on l'invitait. Il était également merveilleux cavalier, ce qui fait que les hommes l'appréciaient énormément. Quant aux femmes, elles étaient toutes entichées de lui.

Pourtant, et cela Kezia le savait, il était très humilié par l'énorme différence de fortune qui le séparait de ses meilleurs amis... Certes, il acceptait beaucoup d'invitations, mais il lui était impossible de les rendre.

Dans le temps, certains de ses amis venaient passer quelques jours chez lui, mais comme il ne pouvait leur fournir ni compagnes élégantes pour les divertir, ni chevaux pour galoper à longueur de journée, tandis que les autres, plus fortunés, possédaient de prestigieuses écuries, ils avaient peu à peu cessé de venir.

Kezia se retrouvait donc seule, semaine après semaine, mois après mois, dans la magnifique demeure noire et blanche qui était doucement en train de se dégrader, faute de soins.

Dans la famille depuis des générations, elle avait été construite au moment où les Falcon, originaires de Cornouailles, avaient émigré dans le Surrey pour se rapprocher de Londres. Car vivre dans cette région-là était beaucoup plus divertissant que, comme le disait leur père, « ... à l'autre bout du monde » ! Pourtant, Kezia s'était toujours considérée, ainsi que la consonance de son nom l'indiquait, comme native de Cornouailles.

Tendue, concentrée, elle attendait que son frère lui annonçât la bonne nouvelle dont il lui avait parlé, mais il ne parlait toujours pas.

« Qu'elle est belle ! », se disait-il en la regardant avec affection.

La robe qu'elle portait, si jolie quand elle l'avait cousue, était pourtant maintenant élimée, déteinte par le nombre impressionnant de lessives qu'elle avait subies, et même étroite au buste. Mais, malgré la vétusté de sa tenue, Kezia était si belle dans la lumière qui, filtrant à travers la fenêtre de la bibliothèque, faisait briller sa magnifique chevelure blonde aux reflets de feu ! Ses yeux verts, brillants de curiosité, lançaient, dans cette lumière, des faisceaux de douceur. Et Perry la contemplait, tout en sirotant sans hâte, à brèves lampées, son verre de cidre. Enfin, il se décida à parler :

— Retiens ton souffle ! Je crois que j'ai vendu le collier !

Kezia manqua de s'étouffer avant de s'exclamer :

— Tu es sûr ? Tu pourras en obtenir ce que tu en demandes ?

— Je suis sûr que lorsque le Marquis le verra, non seulement il

l'achètera mais il paiera le prix que j'en demande.

— Quel marquis ? demanda Kezia.

Avant de lui répondre, Perry but une nouvelle gorgée.

— Le Marquis de Bayeux.

Kezia, comme pour elle-même, murmura : « Un Français ! »

— Non, corrigea son frère, un Normand !

— Mais, d'où le connais-tu ? Comment as-tu fait pour lui parler du collier ?

— La première fois que j'ai rencontré le Marquis, c'était l'année dernière à Tattersall où il achetait des chevaux. Je l'ai croisé par la suite sur les champs de courses, quand il faisait courir ses chevaux en Angleterre. Il y a deux jours, un de mes amis, Harry Perceval — tu te souviens de lui ?...

— Mais oui, bien sûr, répondit Kezia, impatiente d'entendre la suite.

— Donc, avant-hier, Harry l'a amené au *White Club*, et j'ai entendu quelqu'un derrière moi dire : « J'ai vu Bayeux, dans Bond Street, cet après-midi ; il achetait des diamants pour une superbe créature qui croulait déjà sous leur poids. » C'est à ce moment que l'idée m'a traversé l'esprit que j'étais peut-être devant la personne que nous cherchions.

Kezia se mit à applaudir de joie :

— Oh Perry ! Pourvu que tu dises vrai ! Nous avons tellement besoin de cet argent, et comme tu as raison de refuser le prix ridicule que nous en ont toujours offert les bijoutiers !

— Si le Marquis se montre à la hauteur, lui dit Perry, alors notre patience — et Dieu sait ce qu'elle nous a coûté d'anxiété ! — n'aura pas été inutile.

Après un regard autour de la pièce comme pour mesurer l'ampleur de son délabrement, il se retourna vers sa sœur et lui dit avec tendresse :

— C'est toi qui en as le plus souffert ! Mais je te jure que je te ferai oublier toutes ces privations. Tu viendras à Londres, tu achèteras de jolies robes, et je demanderai à l'une de nos relations de t'introduire au palais de Buckingham !

— Ce que tu dis a l'air merveilleux, répliqua gentiment sa sœur. Mais ne pourrait-on remplacer les robes de bal par un cheval ?

— Tu auras les deux ! rétorqua-t-il. Mais en attendant, comme le Marquis sera là après-demain, tu dois disparaître.

Kezia regarda son frère avec stupéfaction :

— Comment ? Disparaître ? Que veux-tu dire ?

— Exactement ce que tu as compris, disparaître ! lui répondit-il.

— Mais... Je ne comprends pas...

— Écoute, le Marquis n'est pas seulement un homme

fabuleusement riche qui possède de très grandes propriétés en Normandie — il paraît que son château est magnifique et sa maison de Paris superbe — mais... mais il a une réputation solidement établie.

— En quoi est-il donc si célèbre ? demanda Kezia, de plus en plus étonnée.

Après avoir hésité un moment, Perry expliqua comme à contrecœur :

— Eh bien..., il courtise toutes les femmes et a brisé plus de cœurs que Casanova. C'est un tel Don Juan qu'aucune femme n'est en sécurité avec lui.

— Et c'est pour cela que tu ne veux pas que je le voie ?

— Exactement ! Tu es trop jeune, trop innocente et surtout bien trop belle ! lui répondit Perry en la jaugeant admirativement.

Kezia éclata d'un rire cristallin.

— Comment peux-tu être aussi ridicule ! Si le Marquis poursuit de ses assiduités les femmes en France, comment veux-tu qu'il me regarde ? lui dit-elle en accompagnant ses paroles d'un geste éloquent sur sa tenue.

— Je comprends ton point de vue, admit Perry tristement, mais il n'empêche qu'il est dangereux.

— Un homme averti en vaut deux, lui cita Kezia.

Très gêné, Perry poursuivit :

— Il n'y a pas que les éventuels agissements du Marquis qui m'inquiètent... Harry me disait qu'il a un étrange charisme qui fait que toutes les femmes se jettent à ses pieds. D'après lui, il lui suffit de les regarder pour qu'elles perdent la tête et se comportent... bizarrement...

Kezia rit de nouveau.

— Allons donc, je n'en crois pas un mot ! Et puis même si le Marquis me regardait, ce qui est peu probable, je serais bien trop occupée à le fuir pour tomber amoureuse de lui !

— Comment peux-tu en être aussi sûre ? Non ! Il vaut mieux que tu t'en ailles pendant les deux jours où il sera là, continua Perry, poursuivant son idée.

— Et qui va s'occuper de lui ? demanda Kezia.

— Il n'est pas seul !

— Il vient accompagné ?

— Oui ! Bien que je considère cela comme une impertinence et même une insulte, je ne suis pas en position de protester.

— Je... je ne comprends pas ! s'exclama Kezia, ahurie.

— Le Marquis m'a laissé un mot au *White Club* pour me dire qu'il viendrait jeudi, accompagné de Mme de Salres.

— Qui est-ce ?

— C'est sa...

Perry s'arrêta soudain, réalisant que le mot qu'il était sur le point de prononcer était tout bonnement inconvenant.

Après un moment, il poursuivit donc :

— J'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'une... d'une de ses très grandes amies.

— En fait, ce que tu es en train de me dire, c'est qu'elle est amoureuse de lui ! Raison de plus pour qu'il ne me remarque pas, car s'il se permet d'amener cette dame chez nous, c'est qu'il est lui-même très épris !

— Tu as probablement raison, concéda Perry, mais ça ne change rien. Inutile de discuter ! Il est hors de question que tu restes ici. Ne pourrais-tu aller chez des amis, ou même chez le vicaire du village ?

— Je ne suis pas certaine que le vicaire verrait d'un bon œil ma demande, surtout si j'explique que tu me chasses parce que tu reçois un homme dont tu désapprouves les manières ! Tu sais également que nous ne pouvons pas annoncer que nous essayons de vendre le collier, la presse se ruerait sur la nouvelle...

— Cesse de me créer des complications, lui répondit Perry en faisant une grimace. Tu dois bien quand même avoir un endroit où aller !

— Mais comment crois-tu que les choses vont se passer ? Tu sais très bien que le vieux Humber est perclus de rhumatismes et ne peut presque plus se déplacer, ni même servir à table !

Après une petite pause, elle reprit :

— Et toute bonne cuisinière que soit Betsy, elle ne saurait préparer un plat suffisamment appréciable pour un palais français !

Perry la regarda, les sourcils froncés, mais ne l'interrompit pas tandis qu'elle poursuivait :

— Tu n'ignores pas davantage que Mrs. Jones, qui vient du village tous les jours pendant deux heures, ne peut en aucun cas faire toute seule les lits, et qu'elle oublie tout si je ne suis pas derrière elle en permanence pour la houspiller !

— Eh bien, essaie de trouver quelqu'un d'autre ! décréta Perry, irrité.

— Tu veux que je forme quelqu'un en deux jours ? Tu sais bien que c'est impossible !

— Rien n'est impossible, rétorqua Perry. En revanche, si nous perdons le Marquis, il se peut que nous ne trouvions pas d'autre acheteur pour le collier...

— Mais alors, pourquoi ne pas le lui montrer à Londres ?

— Lorsque je lui ai dit qu'il était en notre possession depuis la révolution de 1789, et que notre grand-père l'avait acheté pour sa femme afin qu'elle le porte sur le portrait que Reynolds exécutait d'elle, le Marquis s'est exclamé : « Ah, je dois voir cette toile ! J'ai moi-

même en ma possession plusieurs œuvres de ce peintre que je considère comme l'un des meilleurs de l'école anglaise, surtout pour les portraits de femmes. » « Je suis tout à fait d'accord avec vous », lui ai-je alors répondu. Et c'est ainsi qu'il s'est invité chez nous.

— Évidemment, la toile est bien trop grande pour que tu puisses l'emporter à Londres, admit Kezia.

— Que pouvais-je lui dire ? J'étais bien forcé d'accepter qu'il vienne ici, mais de là à imaginer qu'il aurait l'idée saugrenue de se faire escorter par cette Française !

Kezia s'écria :

— Bah ! Si elle est tellement ennuyeuse et désagréable, peut-être le persuadera-t-elle de rester moins longtemps qu'il ne le désire ? Mais elle pourrait aussi bien le dissuader d'acheter le collier...

Perry comprit immédiatement ce que sa sœur sous-entendait. Il traversa la pièce, se dirigea vers la fenêtre, et regarda les mauvaises herbes qui poussaient dans le jardin à l'abandon.

— Pendant tout le trajet, j'ai fait des plans de réaménagement, dit-il comme s'il se parlait à lui-même. La réfection de la maison, du toit, les vitres à remplacer...

— Nous avons besoin d'un nouveau four pour la cuisine, l'interrompt Kezia. C'est un miracle que le nôtre fonctionne encore, et il faut aussi faire quelque chose pour la pompe, sans quoi nous serons bientôt obligés d'aller puiser l'eau dans le lac !

— Je le sais ! Je le sais ! grogna Perry. C'est pour ça que nous devons nous mettre en quatre pour que le Marquis soit totalement satisfait, non seulement de l'accueil que nous lui réserverons, mais également de la qualité de notre table.

— ... En conséquence, tu ne peux te passer de moi ! rétorqua Kezia comme si elle finissait la phrase de son frère.

Perry se passa la main sur le front, réfléchit un moment.

— J'essaie seulement de te protéger, lui dit-il. J'essaie d'éviter que tu ne t'entiches d'un homme qui retournera en France et oubliera jusqu'à ton existence.

Kezia eut un geste excédé :

— Mais que puis-je dire pour te convaincre que je ne vais pas en tomber amoureuse ? Je tâcherai simplement de rendre son séjour agréable pour qu'il soit d'une humeur charmante et dans les meilleures dispositions pour payer le collier !

Perry traversa la pièce et retourna vers la cheminée. Il regarda sa sœur comme s'il ne l'avait jamais vue auparavant et dit :

— Tu sais, si tu étais habillée de manière convenable, si tes cheveux avaient une coupe et une coiffure modernes, tu ferais sensation à Londres !

— Merci, grand frère ! dit Kezia avec un sourire triste. Tu es

vraiment gentil de me dire ça, mais tu le sais aussi bien que moi, à moins que nous ne vendions le collier, je n'irai jamais à Londres, et mes seuls admirateurs ici sont Humber, Betsy, les corneilles et les lapins !

Cette réflexion détendit l'atmosphère et fit rire Perry qui rétorqua tout de même :

— Tu as sûrement raison, mais j'ai l'étrange pressentiment que si j'accepte que tu restes — si raisonnable que cela paraisse — je le regretterai amèrement.

Son air anxieux fit sourire Kezia. Elle se leva et se dirigea vers lui, le prit dans ses bras et l'embrassa tendrement sur la joue :

— Tu es un frère merveilleux, et tu as toujours été adorable avec moi ! Maintenant, il faut que tu me fasses confiance.

— Mais j'ai confiance en toi. C'est de ce satané Français que je me méfie !

Un silence lourd s'installa, et soudain Perry réalisa que sa sœur était choquée de l'avoir entendu jurer.

— Je suis désolé, dit-il, j'aurais tellement souhaité que maman soit là, elle aurait su quoi faire !

— Bien sûr qu'elle aurait su ! lui répondit tendrement Kezia avant de pousser un cri, comme si une idée lumineuse lui avait traversé l'esprit :

— Je sais ce qu'on va faire !

Perry, qui ne tenait plus en place, se dirigea à nouveau vers la fenêtre :

— Je t'écoute.

— Ce que tu viens de dire au sujet de maman m'a donné une idée. Si c'étaient papa et maman qui recevaient le marquis et son odieuse Française, il n'y aurait aucun problème, n'est-ce pas ?

— Évidemment pas, sauf que maman aurait été choquée de les voir voyager ensemble sans chaperon.

Bouillant de rage, Perry se disait que ce marquis français était bigrement mal élevé d'amener sa maîtresse dans une maison respectable. Mais il était hors de question d'exprimer ce sentiment à haute voix.

Kezia, quant à elle, poursuivait doucement :

— En fait, ce qu'il faudrait, c'est que je sois ta femme !

Ils se regardèrent en silence, son frère la dévisageant d'un air incrédule.

— Que dis-tu ?

— Tu crains que le marquis ne me fasse des avances, me sachant célibataire... ? Eh bien ! s'il pense que je suis ta femme, il n'osera pas !

L'idée traversa l'esprit de Perry que le marquis n'aurait aucun scrupule à courtiser Kezia, même s'il la croyait mariée ! Mme de Salres

devait bien avoir un époux quelque part à Paris ! En même temps, il admettait que le fait que sa sœur fût une « femme mariée » diminuerait les risques. Il faudrait surtout préciser que leur union était encore toute récente !

Comme Kezia guettait sa réaction, il murmura, songeur :

— C'est une possibilité à envisager...

— Je pense que c'est la meilleure solution, corrigea Kezia. Ainsi, je peux rester et prendre soin de lui. Il faudra que je m'assure que nos serviteurs feront bien leur travail et que je surveille les fourneaux. Tu vois, je serai bien trop occupée pour folâtrer avec le marquis, aussi séduisant soit-il.

— Je serai sûrement un mari très jaloux ! dit Perry en souriant.

Kezia applaudit à cette remarque: elle avait gagné !

— Mais bien sûr, tu devras être jaloux. Mais je ne pense pas qu'il ait le toupet de me faire la cour sous ton nez !

Perry évita de répondre.

— D'ailleurs, pourquoi se soucierait-il de moi ? Il est avec sa Madame de Salres!

Perry se demandait pourquoi il n'avait pas envisagé lui-même cette solution. Plus il regardait sa sœur, plus il était convaincu qu'elle avait embelli depuis leur dernière rencontre. Les femmes, dans la famille Falcon, étaient célèbres pour leur beauté depuis des siècles, tous les tableaux accrochés aux murs de la demeure le prouvaient. Frappé soudain par une évidence, il s'écria :

— Mais ton plan est irréalisable !

— Pourquoi donc ?

— Parce que tu ressembles trop au portrait de maman qui est accroché dans le salon ! Tu te rappelles sans doute que papa disait toujours que tu ressemblais extraordinairement à la quatrième baronne dont la beauté fut tant vantée par tous les officiers qui se battirent sous les ordres de Marlborough !

Après un moment de réflexion, Kezia lui répondit :

— Je suis ta cousine, une Falcon, et nous sommes fatalement tombés amoureux l'un de l'autre parce que nous nous connaissons depuis notre tendre enfance.

— Je suppose que cette explication est plausible, répondit Perry avec, quand même, un doute dans la voix.

— De toute manière, nous n'avons pas le choix. Si le marquis veut en savoir davantage sur notre maison, je ferais bien de me documenter tout de suite sur l'histoire familiale...

Elle le regarda sourire avant de continuer:

— Si nous voulons rester logiques, nous devons dire que je suis une Falcon qui a été élevée dans les traditions de la famille. Et il faut surtout faire connaître la légende du méchant baron qui est

responsable de notre déchéance actuelle !

Comme Perry demeurerait muet, le regard dans le vague, Kezia reprit après quelques instants de silence :

— Je te l'ai déjà dit, je serais ravie que nous puissions vendre le collier. J'ai toujours considéré qu'il nous portait malheur !

— Si nous arrivons à le vendre au marquis au prix que j'en demande, ce sera plutôt un porte-bonheur !

Kezia ne l'écoutait pas. Les images du passé revenaient à sa mémoire, elle revoyait comment ce collier, que son grand-père avait acheté pour sa femme, avait causé le plus grand scandale du XVIII^e siècle.

En 1785, la comtesse de La Motte, une aventurière, remarqua chez un bijoutier le collier le plus fantastique et surtout le plus cher qui eût jamais été dessiné et fabriqué à Paris.

Elle était parvenue à convaincre le cardinal de Rohan de l'acheter et avait persuadé le bijoutier qu'on destinait le joyau à la reine Marie-Antoinette... Évidemment, l'escroquerie fut découverte, et le procès eut un énorme retentissement. Arrêtée, la comtesse réussit cependant à s'évader de prison et s'enfuit à Londres sans pour autant oublier le collier dont elle détacha les vingt et un plus gros diamants qu'elle emporta avec elle.

Ce n'était là, bien sûr, qu'une petite partie de cette parure inestimable, mais ces pierres, qui valaient une fortune, furent serties en un très beau collier qui ravit lady Falcon — la grand-mère de Kezia — quand son mari le lui offrit.

Le scandale occasionné par cette supercherie et cette escroquerie bouleversa tellement la haute société française que beaucoup d'historiens pensent qu'il fut l'un des maillons de la chaîne qui déclencha la Révolution française. C'est pour cela que Kezia avait toujours considéré le collier comme maléfique et qu'elle se gardait de le porter, s'efforçant même d'oublier que sa mère l'avait arboré au bal des Chasseurs... quelques semaines à peine avant sa mort...

Jusqu'à présent, aucun acquéreur ne s'était présenté, vu le prix — fixé par les experts — qu'en exigeait Perry : « Pas question de le brader, disait-il toujours. Autant le garder... C'est le seul objet de valeur qui reste en notre possession, notre seul espoir de pouvoir un jour rendre à la maison sa splendeur passée et d'y recevoir sur un pied digne d'elle et de notre nom. » Kezia abondait dans son sens, malgré son désir de renouveler la domesticité et d'entretenir la demeure qu'elle aimait tant... C'était un vrai crève-cœur de la voir se délabrer ainsi chaque jour davantage, de ne rien pouvoir faire en faveur du village et des villageois les plus démunis.

« A présent, pensa-t-elle, pas de temps à perdre, au travail ! Je dois me démener pour que le marquis et son amie française trouvent leur

séjour ici aussi plaisant et confortable que possible, sans quoi ils prendront aussitôt leurs jambes à leur cou sans même regarder ce damné collier ! »

Tout à coup, en récapitulant mentalement les préparatifs nécessaires, elle fut prise de vertige: serait-elle à la hauteur ? Mais, se dominant de son mieux, elle dit à haute voix :

— Assez de bavardages et d'atermoiements, Perry ! Je serai lady Falcon pendant les deux jours que le marquis passera chez nous, voilà tout, et je me montrerai tellement éprise de vous, mon petit mari, que Satan lui-même admettrait d'emblée l'inutilité de ses plus belles pommes !

— Et s'il n'en est que davantage tenté de te séduire ? interrogea Perry d'un ton angoissé. Que feras-tu ? Si d'aventure tu succombais à son charme, te rends-tu compte des conséquences ?

— Ne t'inquiète donc pas ! Je t'obéirai scrupuleusement. Et maintenant, trêve de bavardages. Au travail !

Comme il la questionnait du regard, elle prit les choses en main :

— Il nous faut du champagne, un agneau de la ferme, des poulets, des canards et du poisson.

Elle sourit avant d'ajouter:

— Il y a des truites dans le torrent, si tu allais m'en pêcher ?

— Je n'avais pensé qu'au champagne, avoua Perry, vaguement penaud. C'est même pour aller en chercher à Guildford que je n'avais pas rangé le phaéton sous le hangar.

— Il y a des tas d'autres choses dont j'aurais besoin, mais tes chevaux sont trop fatigués aujourd'hui, je te ferai une liste pour demain.

Alors qu'il se dirigeait vers la porte, Perry se retourna à demi pour préciser:

— Pourvu que l'affaire se fasse ! Si nous ratons cette vente, avec quoi réglerons-nous toutes nos emplettes — le champagne et le reste ?

Kezia poussa un cri d'horreur:

— Ne me dis pas que tu es de nouveau à découvert à la banque ! Tu as encore perdu au jeu, n'est-ce pas ?

Il esquiva la question:

— Oh, puis zut, l'affaire est quasiment conclue ! s'écria-t-il en sortant de la bibliothèque, non sans claquer rageusement la porte derrière lui.

Kezia se prit le visage à deux mains. Elle savait que sa tâche allait être très ardue. Outre un grand ménage qui ne serait pas un luxe, il lui faudrait veiller à la cuisine... La pauvre Betsy n'était pas un cordon-bleu. « Heureusement, songea-t-elle, que nous sommes au début de l'été ! On peut servir aussi des plats froids. Je pourrai en cuisiner quelques-uns à l'avance. Ainsi Betsy ne sera-t-elle pas débordée au

dernier moment...

« A ce moment, il ne faudrait pas non plus omettre de prévenir les deux domestiques qu'elle n'était plus — le temps du séjour des Français ! — « miss Kezia » mais « milady » !... Pourvu qu'ils ne se coupent pas... Et tout ça pour un maudit Français qui n'appréciera rien, qui trouvera tout naturel qu'on le reçoive ainsi ! Sans compter que son amie et lui ne manqueront pas de rire de ma tenue, de remarquer l'état pitoyable de la maison... »

Pendant un instant, elle se sentit humiliée, puis se ressaisit et redressa fièrement la tête. Elle était une Falcon, et quelle que fût la fortune du marquis, le sang des Falcon était aussi noble, si ce n'est plus, que celui du marquis !

Même s'il était vrai que celui-ci descendît de Guillaume le Conquérant, les Falcon, eux, vivaient en Cornouailles bien avant que le Normand n'envahît l'Angleterre !

Les livres d'histoire disaient assez que des Falcon s'étaient battus aux côtés du roi Harold à la bataille d'Hastings...

« S'il pense pouvoir nous écraser de son mépris, Perry et moi, il se trompe fort ! se dit-elle. Dès son arrivée, je lui ferai comprendre qu'en le traitant sur un pied d'égalité, nous lui faisons encore un grand honneur ! »

En se dirigeant vers la porte, elle aperçut son reflet dans l'unique miroir de la pièce, et réalisa combien sa robe était usée, démodée. Instinctivement, elle savait que même si le marquis ne la jugeait pas sur son apparence, une femme, surtout une Française, ne se priverait pas d'en prendre avantage...

« Il faut que je trouve une robe décente... », se dit-elle.

Et, malgré l'urgence des préparatifs culinaires, des ordres à donner sur-le-champ pour la réception de ses hôtes, elle n'y put tenir et se précipita au premier étage vers la pièce contiguë à l'ancienne chambre de sa mère. A l'origine, c'était un grand boudoir que lady Falcon avait transformé en garde-robe. Elle avait pour habitude de dire: «Je trouve peu romantique de garder ses vêtements dans sa chambre à coucher, et je ne le ferais pour rien au monde ! »

Elle avait fait de sa chambre un véritable bijou qui ressemblait à un petit salon. Elle n'aimait pas les armoires qu'elle trouvait inélégantes. Aussi celles-ci avaient-elles été reléguées dans la pièce voisine qui n'avait plus servi de boudoir depuis le siècle dernier.

Depuis la mort de sa mère, Kezia avait considéré ces pièces comme des sanctuaires. Personne n'y pénétrait, et c'était la première fois qu'elle-même allait ouvrir l'une des penderies qui contenaient encore tous les vêtements de sa mère.

Pendant ces deux dernières années, elle n'avait jamais éprouvé le besoin d'être vêtue autrement qu'en « servante-mendicante », ainsi

qu'elle se surnommait.

Quand Perry était reparti, après la période de deuil, leurs voisins avaient en effet oublié jusqu'à son existence, puisqu'ils n'envoyaient même plus d'invitations.

Son frère et elle n'ayant pas d'argent pour élever des chevaux, elle ne pouvait aller à la chasse en hiver. Les deux derniers de l'écurie lui servaient à faire le tour du domaine pour toucher les fermages, mais ils se faisaient si vieux qu'on ne pouvait en exiger des prouesses !

Maintenant qu'elle se trouvait dans la garde-robe, et qu'elle en avait ouvert les armoires, le parfum de sa mère se répandait partout — le parfum de violette qu'elle faisait distiller tous les printemps au château.

Une senteur de lavande se dégageait également des petits sachets de lin qu'on remplissait tous les ans en septembre et qu'on éparpillait sur les étagères parmi les piles de linge.

Un instant, ces odeurs si tenaces firent remonter les souvenirs, et les yeux de Kezia se remplirent de larmes. Mais elle les essuya d'un revers de main : ce n'était pas le moment de s'attendrir. Elle était venue dans cette pièce uniquement pour essayer de dénicher une robe convenable qui lui permît de recevoir sans trop déchoir le brillant marquis !

En fait, elle était persuadée que les toilettes de sa mère ne pourraient convenir à une jeune fille de son âge. Mais, au fond, n'était-il pas souhaitable qu'elle se vieillît un peu ?

Quand elle se retrouva devant les robes de sa mère, le kaléidoscope diapré des tissus l'éblouit. Avec impatience, elle refoula de nouvelles larmes et se convainquit que plusieurs des robes feraient l'affaire.

Kezia s'assit devant la coiffeuse et se regarda dans le miroir. Elle y vit non pas son visage mais celui de sa mère, et dit tendrement :

— Oh, aide-moi, maman... ! Aide-nous à vendre le collier pour que Perry puisse s'offrir tout ce dont il a envie, que nous puissions restaurer cette demeure et lui rendre l'aspect qu'elle n'aurait jamais dû perdre...

Elle eut alors l'impression que le visage qu'elle contemplait dans le miroir lui souriait. Elle se redressa brusquement, referma les penderies et, ouvrant vivement la porte, s'enfuit aussi vite qu'elle le put, courant presque dans le corridor jusqu'au bas des escaliers.

Il y avait tant à faire, comment pouvait-elle se permettre de perdre un instant ? Serait-elle jamais prête, avec tout ce qu'il y avait encore à taire pour accueillir dignement ses invités ?

— Quand le marquis arrivera, se dit-elle, je serai tellement exténuée que, s'il est vraiment tel que le décrit Perry — le Casanova des temps modernes —, il aura beau faire, beau dire, rien ne suscitera la plus petite réponse de ma part !

Riant de sa propre plaisanterie, elle poussa la porte de la cuisine.

Le vieux Humber était dans l'office, polissant les quelques plats d'argent que ses maîtres utilisaient lorsqu'ils étaient seuls. Kezia se demanda avec inquiétude s'il aurait le temps de faire briller les chandeliers qui éclaireraient la table de la salle à manger. Il lui faudrait également astiquer la cafetière, le pot à lait, le sucrier, ainsi que les plateaux nécessaires pour le service...

« Il n'y parviendra jamais », se dit-elle avec découragement.

Sa fierté reprenant le dessus, elle se rappela que, selon le proverbe français, le mot « impossible » n'existait pas, et que ce qui devait être fait serait fait, vaille que vaille. Le plus vite serait le mieux !

Le vieux Humber, un pied posé sur son éternel tabouret, la regardait, attendant qu'elle parle.

Un rayon de soleil qui passait par la fenêtre illuminait son visage, faisant ressortir ses rides et briller les quelques cheveux blancs qui lui restaient sur la tête. Ses doigts noueux qui tenaient la théière étaient déformés par les rhumatismes.

D'une voix dont elle-même perçut la faiblesse, Kezia finit par articuler :

— J'ai... quelque chose à te dire, Humber. Quelque chose de très important.

Kezia se dirigea d'un pas rapide vers la salle à manger où Perry était déjà en train de prendre son petit déjeuner.

— Excuse-moi d'être en retard, lui dit-elle, tout essoufflée, mais il y a tellement à faire !

Elle était debout depuis six heures du matin et avait déjà rangé le salon, mis la dernière main à la décoration des chambres qu'occuperaient le marquis et Mme de Salres.

Elle fut plutôt surprise lorsque Perry lui recommanda :

— Mets nos invités dans des chambres contiguës.

Elle leva vers lui un regard ahuri :

— Contiguës ? Je pensais que Mme de Salres apprécierait la chambre aux roses ! C'est, après celle de maman, la plus jolie de la maison !

Leur mère, non contente de baptiser toutes les chambres de noms de fleurs, avait décoré chacune d'elles à l'avenant, faisant de son mieux coïncider les motifs, les couleurs des rideaux, des coussins, des tapis, et poussant même le raffinement jusqu'à décorer les murs de peintures florales assorties.

— Là, je pense que tu as commis une erreur, répondit Perry. Si tu as mis le marquis dans la chambre aux lys, qui surplombe le jardin, tu ne peux installer Mme de Salres dans la chambre aux roses. Il faut les loger tous deux côte à côte.

— Mais enfin, je ne vois pas pourquoi !

Perry, très gêné, ne savait comment expliquer cette nécessité sans choquer la pudeur de la jeune fille.

— Eh bien, dit-il d'une voix mal assurée, c'est qu'elle risque de se sentir seule et effrayée dans une maison si vaste et si peu habitée...

— Mon Dieu ! s'écria sa sœur, comment n'y avais-je pas pensé ? Je lui donnerai donc la chambre aux lilas. Elle est très bien aussi.

Soulagée, Perry approuva :

— Excellente idée ! Je suis sûr qu'elle lui conviendra.

Mais il y avait longtemps que cette chambre n'avait pas été utilisée. Bien que Mrs Jones y fît le ménage de temps en temps, Kezia se rendit vite compte qu'il ne serait pas facile de la rendre aussi agréable et confortable qu'elle le souhaitait... Encore du travail en

perspective...

Maintenant qu'elle était assise à sa place, Perry, sans trop oser regarder sa sœur, fit une grimace et brandit une lettre jusqu'alors posée près de son assiette.

— Qu'est-ce... que c'est ? demanda Kezia d'une voix hésitante.

Tout d'un coup, elle craignait d'avoir été trop optimiste. Le marquis leur écrivait-il pour les informer qu'il annulait sa visite ?

Un lourd silence s'installa avant que Perry ne se décide à prendre la parole :

— Le secrétaire du marquis m'avise que son maître arrive dès ce soir à cinq heures.

— C'est une heure décente, constata Kezia avec un soupir de soulagement. Comme ils sont français, ils ne comptent sûrement pas que nous leur servions du thé. Tu pourras leur offrir un verre, puis cette dame aura largement le temps de se reposer avant le dîner.

— Ton sens de l'organisation m'étonnera toujours ! s'écria son frère. D'ailleurs, j'étais sûr que tu réagirais ainsi, mais — car il y a un mais — le secrétaire me prévient également que le marquis débarque avec son cocher, et qu'une seconde voiture le suit avec les bagages, un domestique et la femme de chambre de Mme de Salres !

Kezia manqua de s'étouffer, cependant que son frère poursuivait :

— Plus deux autres serviteurs qui arrivent dans la première fournée !

— C'est inconcevable ! s'exclama-t-elle. Comment deux personnes peuvent-elles avoir besoin de cinq serviteurs ?

— Je t'ai avertie, le marquis se considère comme un personnage très important, et il est suffisamment riche pour se payer cinq cents serviteurs s'il le désire !

— Mais comment... pouvons-nous loger tous ces gens ? demanda-t-elle avec un sanglot dans la voix.

— Nous ne le pouvons pas, répondit fermement Perry. Ils logeront à l'auberge du Renard et des Braques, voilà tout.

— Mais Perry, c'est très inconfortable, là-bas, murmura Kezia.

— Il nous faudra quand même héberger la femme de chambre de Mme de Salres et le valet du marquis, continua Perry, faisant comme s'il n'avait pas entendu l'objection. En fait, j'aurais dû penser à tout cela avant !

— Évidemment, acquiesça Kezia, mais ce n'est pas ta faute, il y a si longtemps que maman n'avait plus de femme de chambre, toi plus de valet que nous sommes tous excusables d'avoir oublié...

— N'empêche, protesta-t-il, j'ai eu tort ! Comment ai-je pu... ? Quoi qu'il en soit, nous voici dans un fameux pétrin... Où les loger, ces deux-là ?

— Ce n'est pas la place qui manque, rétorqua Kezia. Nous avons,

comme tu le sais, beaucoup de chambres vides ; mais il va falloir les nettoyer, faire les lits, et j'ai encore tant à faire !

— Betsy ne peut-elle pas t'aider un peu ?

— Betsy croule déjà sous la tâche, et Jenny, la jeune femme que j'ai trouvée au village pour nous aider, fait de son mieux. Mais comme elle ne connaît pas la maison, demande sans cesse ce qu'il faut faire, elle m'est, la malheureuse, aussi utile qu'un poids mort !

Perry parcourut la lettre une dernière fois avant de la fourrer dans la poche de son pardessus d'un geste mécontent.

— Comment ai-je été assez bête pour me laisser coincer ainsi ? Quelle idée j'ai eue d'inviter le marquis ici ? Je n'y étais pas obligé, tout de même !

— Allons, allons, protesta tendrement sa sœur, ne te mets pas martel en tête, nous nous débrouillerons toujours, tant bien que mal ! Moi, ce qui m'ennuie le plus, c'est qu'habitué au luxe, ces deux domestiques vont trouver notre accueil bien... rustique ! Ils ne manqueront pas de s'en plaindre, et cela risque fort de contrarier le marquis.

Sans répondre à sa sœur, Perry se leva et dit d'un ton las :

— Bon... Moi, je vais inspecter les écuries et vérifier qu'elles ne sont pas trop minables pour leurs chevaux. Je n'en attendais que deux, et ils seront quatre !

— Peut-être auras-tu la chance d'en monter un ? suggéra Kezia pour l'apaiser.

Mais il était déjà sorti et n'avait pas entendu.

Elle se leva à son tour, déposa les tasses et les assiettes sales sur un plateau et se dirigea vers la cuisine. Elle remit le tout à Jenny en lui recommandant bien de faire attention à ne rien casser.

— J'ferions d'mon mieux, Miss Kezia, répondit la jeune femme.

« Il y a déjà un tas de vaisselle ébréchée sur le buffet, pensa Kezia. Le marquis doit absolument acheter le collier, sans quoi nous ne pourrions pas même remplacer le service. »

Grimpant ensuite à l'étage, elle confia à Mrs Jones le soin des deux chambres dans lesquelles elle comptait installer le valet et la femme de chambre. Elle avait tout d'abord pensé les mettre à l'étage des serviteurs, puis une idée lui avait traversé l'esprit. Il fallait utiliser les deux chambres que son père avait l'habitude de faire préparer pour des amis à lui qui venaient passer juste une nuit avant d'aller à la chasse le lendemain. Ces chambres, bien que petites et moins luxueuses que les autres, présentaient l'avantage de lits plus confortables que ceux des chambres de service.

Cependant, en arrivant dans l'une d'elles, suivie par Mrs Jones, Kezia constata avec horreur que de la suie, tombée par la cheminée, avait souillé le tapis en face du foyer. Quant à la seconde chambre,

des étourneaux, entrés par l'un des carreaux cassés, y avaient fait leur nid !

Il fallut toute la matinée pour arriver à bout du nettoyage, et c'est en entendant Perry l'appeler du hall que Kezia s'aperçut qu'il était déjà l'heure du déjeuner.

Un déjeuner plutôt frugal, mais elle ne pouvait décemment demander à Betsy de préparer un repas plus copieux, alors qu'elle était déjà tellement tourmentée par les préparatifs du dîner...

Kezia avait fait elle-même tous les mets froids et les avait disposés sur les plats de service afin que le vieux Humber n'eût plus qu'à les déposer sur la table de la salle à manger.

Elle savait certes qu'elle pouvait faire confiance à Betsy pour la cuisson du gigot d'agneau, mais la garniture n'était pas son fait... Aussi avait-elle en personne cueilli les petits pois et ramassé les pommes de terre du potager. Accommodés avec beaucoup de beurre, ils seraient délicieux. Elle avait également trouvé des asperges sauvages, fines et longues, qu'elle servirait avec le plat principal.

Vers quatre heures de l'après-midi, Kezia ne sentait plus ses jambes, et, bien qu'elle n'eût pas encore terminé son travail, elle ne rêvait plus que d'aller s'étendre quelques instants.

La veille, elle avait disposé dans toutes les pièces des bouquets de fleurs pour égayer l'atmosphère et donner un petit air de fête à la maison, en particulier dans le salon qui n'avait pas été ouvert depuis si longtemps !

Elle avait également fait un bel arrangement floral dans une grande coupe et l'avait placé dans le hall pour tenter d'éclairer les murs sombres et le grand escalier de chêne d'une touche de couleurs vives.

Puis elle avait préparé, pour la chambre du marquis, un beau bouquet de lys, ainsi que l'eût fait sa mère si elle avait été là. Malheureusement, la saison des lilas étant révolue, elle avait dû se contenter d'orner la chambre de Mme de Salres d'un joli bouquet de lys tigrés et d'une gerbe de roses blanches qui contrastaient avec le violet des rideaux et des murs.

« J'espère qu'elle va apprécier tout le mal que je me suis donné, pensa Kezia avant d'éclater de rire. Il est quasiment certain que, venant de Paris — ou du château du marquis en Normandie —, Mme de Salres dénigrera la modestie d'une demeure de la campagne anglaise. Surtout de la nôtre, qui aurait tant besoin de réparations ! Hélas, ces dépenses-là, aussi nécessaires soient-elles, dépassent, et de loin, nos maigres possibilités... »

En arrivant devant la porte de sa chambre, elle s'aperçut qu'elle ne savait toujours pas comment s'habiller cet après-midi pour accueillir le marquis.

Elle avait, déjà choisi la tenue qu'elle porterait pour le dîner: une robe de tulle vert émeraude qui n'avait pas besoin de repassage.

Debout devant l'armoire ouverte, elle hésita un instant. Oh, comme sa mère lui manquait ! Elle faillit presque refermer le meuble qui évoquait tant de souvenirs douloureux... Pourquoi ne pas recevoir le marquis vêtue d'une de ses vieilles robes personnelles ? Cela suffirait amplement... Mais elle se reprit vite. Habillée comme une pauvre, c'est Perry qu'elle ferait rougir de honte — pas son hôte... Lui... ! S'il est vrai qu'il fût le redoutable séducteur que prétendait son frère, mieux valait le charmer d'emblée, tenter de le mettre de bonne humeur, sans quoi son séjour risquait d'être un désastre... pour eux !

Relevant les yeux, elle choisit dans l'armoire une robe de sa mère qu'elle avait toujours aimée : une robe d'un bleu myosotis, le bleu de ses yeux.

Dans cette tenue, Kezia ressemblait vraiment à lady Falcon, quoique ses propres yeux fussent verts et non pas bleus et ses cheveux plus roux. Le teint de lady Falcon était en réalité ce que les étrangers appellent « le rose anglais parfait » : Kezia déplorait de ne pas en avoir hérité...

« Même si le marquis me remarque, pensa-t-elle, il ne m'admira pas. » Mais ce n'était pas le moment de rêver, il fallait se dépêcher !

Elle se dirigea vers sa chambre et enfila la robe. En se regardant alors, elle se trouva légèrement démodée. Les jupes et les robes étaient plus larges depuis deux ans: la jeune reine avait donné le ton à la mode; les robes du soir devaient désormais montrer les épaules, les tailles être bien serrées, les jupes longues suffisamment amples et portées sur plusieurs jupons...

La robe de lady Falcon était de coupe simple, selon la mode lancée par la reine Adélaïde qui avait toujours été plus stricte et discrète.

Cependant, comme Kezia était très mince et possédait une taille de guêpe, l'ensemble lui donnait une grâce et une légèreté qui soulignaient encore sa sveltesse. Seulement, à son insu, elle paraissait encore plus jeune, vêtue de la sorte.

Faute de temps pour se coiffer selon la mode, elle décida de séparer ses cheveux par une raie médiane et de les nouer simplement sur sa nuque.

Au moment où elle se regardait dans la glace pour voir si elle pouvait donner une ultime touche à la toilette, elle entendit la voix de Perry qui criait du rez-de-chaussée :

— Kezia, où es-tu ? Ils arrivent !

Courant aussi vite qu'elle le pouvait, elle parvint au bout du corridor, en haut des marches. Par la fenêtre, elle vit les chevaux s'engager sur le pont qui traversait le lac. Même de cette distance, elle remarqua que les deux bêtes étaient magnifiques, d'un noir lustré.

L'homme qui les conduisait portait un habit et un haut-de-forme légèrement posé de biais.

Plus l'équipage approchait, mieux elle distinguait les détails : aux côtés du conducteur se trouvait une dame chapeautée d'une ravissante toque à plumes.

— Dépêche-toi, tu devrais être au salon pendant que je les accueille dans le hall ! cria Perry.

Tandis qu'il parlait ainsi, Humber, en livrée, sortit de l'office et se dirigea vers la porte.

Kezia aperçut derrière le phaéton deux cavaliers qui montaient deux superbes pur-sang.

En arrivant dans le hall, elle dépassa Perry en courant et se dirigea vers le salon. Son cœur battait si fort qu'elle en avait le souffle coupé.

« C'est uniquement à cause de la vitesse avec laquelle j'ai dévalé les escaliers », pensa-t-elle. Mais elle savait que l'arrivée du marquis était seule responsable de son émoi : tant de choses dépendaient de cette visite !

Si la négociation échouait, comment Perry pourrait-il régler les factures ? Ils avaient beaucoup dépensé pour cette réception...

Elle avait engagé au village un homme pour aider Humber à porter les bagages. Celui-ci, après avoir travaillé dans un domaine similaire dans sa jeunesse, était maintenant l'associé du forgeron ; il ne voulait pas « revenir en arrière », comme il disait, ni redevenir, comme par le passé, « l'esclave du caprice d'autrui ». De fait, s'il avait tout de même accepté de rendre service aujourd'hui, c'est uniquement parce que lord Falcon s'était toujours montré très bon pour lui. La gratitude cependant n'excluait pas une certaine condescendance :

— Je ne porterai pas de livrée, en tout cas ! avait-il décrété avec son fort accent du Surrey.

— Non, bien sûr, avait rapidement répondu Kezia, bien qu'elle eût espéré qu'il accepterait de l'endosser. Je vous demande simplement de passer les plats jusqu'à la porte de la salle à manger pour faciliter la tâche d'Humber et de vous occuper également du valet du marquis. Je vous en serais tellement reconnaissante !

Elle avait plaidé avec tant de charme qu'il aurait fallu un cœur de pierre pour refuser. Bref, Douglas, bien qu'un peu rétif, avait fini par accepter. Elle avait évidemment promis de le rémunérer mieux qu'un débutant, dans l'espoir que la fin justifierait les moyens...

« Si le marquis n'achète pas le collier, nous devons vendre... mais vendre quoi ? » se dit-elle avec une angoisse accrue.

En attendant ses invités, Kezia se mit à prier pour que le marquis achète le collier et reparte aussitôt.

Entendant des voix dans le hall, elle se déplaça vers la cheminée, pensant que, dans ce coin, elle aurait l'air moins apprêté que derrière

la porte. Elle pouvait maintenant reconnaître la voix de Perry, qui bien que semblant fort à son aise, devait être lui-même affreusement anxieux et tendu.

Une voix profonde lui répondit avant que la porte ne s'ouvre.

La première personne qui pénétra dans la pièce était Mme de Salres. En la voyant, Kezia se sentit défaillir. Elle n'avait jamais imaginé qu'une femme pût être aussi élégante !

Mme de Salres arborait de somptueux bijoux, avec une aisance telle qu'elle n'avait rien de vulgaire ni de prétentieux.

Pendant un moment, Kezia ne vit même pas l'homme qui la suivait. Mme de Salres avançait dans le salon tel un fier navire, toutes voiles dehors, et Kezia fit quelques pas à sa rencontre.

— Puis-je vous présenter mon épouse ? dit Perry.

Mme de Salres tendit sa main gantée à Kezia, tout en faisant une légère révérence.

— Avez-vous fait bon voyage ? demanda cette dernière.

— Non, c'était abominable, répondit Mme de Salres en mélangeant le français et l'anglais. La poussière dans votre pays..., comment dites-vous ? Un nuage sombre qui m'enveloppe !

Elle dit cela sur un tel ton qu'on eût pu croire qu'elle en rendait Kezia responsable.

Une voix, derrière elle, dans un anglais parfait, quoique nuancé d'une pointe d'accent, rectifia :

— Comme d'habitude, Yvonne, vous exagérez vos souffrances ! J'avoue pourtant que, moi aussi, je suis ravi d'être arrivé à destination.

Pendant quelques instants, Kezia ne put regarder le marquis, bien qu'elle trouvât sa voix très attirante.

Alors qu'elle s'inclinait devant lui, il lui prit la main et la porta respectueusement à ses lèvres.

Elle leva les yeux et s'aperçut qu'il n'était pas du tout tel qu'elle l'avait imaginé. Compte tenu de sa nationalité, peut-être aussi des récits de Perry, elle s'était figuré un homme brun, pas très grand, vaguement semblable au diable des livres d'images.

Or, il était plus grand que Perry, avait les épaules larges et les hanches étroites d'un athlète. Ses cheveux très noirs contrastaient avec son teint clair. « Il est vrai qu'il est normand ! », se dit-elle, frappée par le bleu de ses yeux — un bleu marine profond, surprenant...

Elle en fut si étonnée qu'il lui fallut quelques secondes pour pouvoir parler. Le regardant, elle ne put s'empêcher de remarquer le petit sourire moqueur qui animait ses lèvres. Ce sourire lui donnait une expression cynique qui contrastait singulièrement avec le reste de son visage.

— C'est très aimable à vous de nous recevoir, dit le marquis. Je

suppose que votre époux vous a fait part de mon désir de voir le collier ainsi que vos tableaux.

— J'espère que vous ne serez pas déçu, s'écria Perry avant que Kezia n'ait pu parler, j'ai entendu dire que votre collection était magnifique !

— Je m'en flatte, dit le marquis. Mais comme vous avez dû le constater par vous-même, il y a toujours moyen d'améliorer ce que l'on possède.

— Bien sûr, dit rapidement Perry. Puis-je vous offrir quelque chose ? Que diriez-vous d'un vin de votre magnifique pays ?

Il se dirigea vers la table où Kezia avait posé le seau à champagne qu'Humber avait passé la moitié de la nuit à astiquer. Il en retira la bouteille, la déboucha et remplit deux coupes. Il en apporta une à Mme de Salres qui s'était assise sur le canapé avec un air dédaigneux qui révolta Kezia.

Elle y étalait sa jupe comme pour en montrer l'ampleur.

— Une coupe de champagne est sûrement ce dont j'ai le plus grand besoin. J'ai la gorge tellement sèche que je peux à peine parler, dit-elle.

— Alors buvez rapidement, railla le marquis, pour que la douce voix dont vous m'avez tellement vanté les mérites et qui, à vous en croire, ressemble à celle d'un rossignol, enchante cette ravissante demeure dont le jardin doit abriter des centaines de concurrents !

Kezia rit.

— Nous en avons bien quelques-uns, mais vous entendrez surtout des corneilles et des pies, comme souvent en Angleterre.

Le marquis but une gorgée de champagne avant de reprendre :

— Parlez-moi de votre demeure, lady Falcon. Elle a l'air tout à fait charmante. D'après ce que j'ai pu en voir, j'imagine qu'elle a été construite sous le règne de Charles II ?

— Mes félicitations ! s'exclama Kezia, admirative. Elle a, en effet, été édiflée après la Restauration. Le Falcon de l'époque, condamné à la pendaison, avait obtenu sa grâce dans la Tour de Londres... *in extremis* !

— Il faudra me raconter cela en détail, dit le marquis. Cette histoire doit être passionnante !

Quelque chose dans sa manière de parler fit comprendre à Kezia qu'en fait il était en train de lui adresser un compliment.

Rougissante, elle se tourna vers Perry :

— Très cher, vous avez indiqué au cocher et aux deux serviteurs la route à suivre jusqu'à l'auberge du Renard et des Braques ?

Pendant qu'elle lui posait la question, elle se rendit compte que Perry avait complètement oublié ce détail. Il répondit très vite :

— Non, mais j'y vais de ce pas. Soyez assez bonne pour expliquer

entre-temps au marquis combien nous regrettons de ne pouvoir les loger.

Kezia reprit son souffle.

— J'espère... que cela ne vous... contrariera pas trop, bafouilla-t-elle, mais vous savez, nous n'avons pas beaucoup de personnel, et nos serviteurs sont âgés, de sorte que nous ne pouvions, en si peu de temps, nous organiser pour recevoir... tout ce monde... dans la maison.

— Mais je comprends très bien, c'est moi qui suis confus de ne pas y avoir pensé !

— Mais non, voyons... Pourquoi auriez-vous dû y penser ? Je suis sûr que l'aubergiste les recevra convenablement.

En fait, elle était passée par l'auberge en allant au village faire ses courses, et avait supplié l'aubergiste de faire de son mieux pour les serviteurs du marquis.

— Vous savez qu'on est point habitués aux visiteurs, Miss, lui avait-il dit avec son magnifique accent du Surrey, et que les filles de la maison sont beaucoup trop occupées pour entretenir les chambres aussi bien qu'il faudrait...

— Je sais que c'est un peu tard pour vous en prier, mais essayez de le faire pour moi ! supplia Kezia.

— Bon, j'ferai c'que je peux, j'les coucherai dans un lit, mais que faut-il leur donner à manger ? Vous savez mieux que moi qu'ils seraient mieux logés dans votre maison.

— Je sais, Mr. Geary, mais nous ne pouvons pas nous charger de tant de monde. S'il vous plaît, aidez-nous. Il est très important pour nous que vous les traitiez comme des princes, sans quoi ils risquent d'être grincheux !

Geary éclata de rire :

— J'peux rien vous refuser, Miss, j'veus ai connue quand vous étiez toute petite, mais vous promettre la lune, ça, non ! J'ferai de mon mieux ! Voilà tout ce que j'peux vous dire...

C'était exactement ce qu'elle attendait de lui. Maintenant, elle se prenait à penser que si le marquis était contrarié, tout serait gâché.

Elle essaya d'arranger les choses en disant :

— Je vous promets en tout cas que vos chevaux seront traités comme ils le méritent.

Avec une grimace, il répliqua :

— Je pense, lady Falcon, que vous êtes en train de m'offrir du chocolat pour compenser l'amertume du médicament !

Kezia rit :

— C'est ce qu'on me faisait quand j'étais enfant !

— A moi aussi ! s'exclama-t-il. Mais ne vous inquiétez pas, je suis sûr que mon personnel sera très bien logé. Et s'il ne l'est pas, eh bien, il faudra qu'il s'y fasse !

Se sentant probablement délaissée, Mme de Salres s'approcha et demanda :

— Je ne me sentirai tout à fait bien, moi, qu'après m'être dépoussiéré les cheveux et avoir fait un brin de toilette. Auriez-vous la bonté de me montrer ma chambre ? J'aimerais me reposer avant le dîner.

— Avec joie, madame, et comme nous sommes à la campagne, nous avons pensé que vous ne verriez pas d'inconvénient à ce que nous dînions vers sept heures et demie ?

Mme de Salres eut un geste d'horreur :

— Sept heures et demie ! A Paris, je ne dîne jamais avant neuf heures !

— Mais vous n'êtes pas à Paris, très chère, rétorqua le marquis. Et comme j'ai moi-même très faim, le dîner sera le bienvenu à sept heures et demie !

Kezia le regarda avec gratitude, tandis que Mme de Salres, après un haussement d'épaules, se dirigeait vers la porte.

Kezia, avant de la suivre, se retourna vers le marquis et, d'une voix que lui seul pouvait entendre, souffla :

— Merci !

Elle l'avait dit tout naturellement, comme elle l'eût dit à quiconque lui aurait de même facilité la tâche, elle ne remarqua pas la surprise qui arrondit les yeux de son hôte.

En introduisant Mme de Salres dans la chambre aux lilas, Kezia jeta un regard autour d'elle : décidément, il serait impossible à la visiteuse, si difficile fût-elle, de trouver quelque chose à redire. Tout était propre, en ordre, hospitalier. Le parfum des lys et des roses embaumait; le soleil couchant baignait la chambre d'une lumière dorée qui la rendait ravissante.

Les bagages avaient été montés, et la femme de chambre de Mme de Salres avait déjà ouvert l'une des malles. D'un regard, Kezia put remarquer qu'elle était pleine de toilettes extrêmement coûteuses.

— J'espère que vous trouverez tout ce dont vous avez besoin, dit-elle à Mme de Salres.

Cette dernière, qui se déplaçait dans la pièce comme pour y trouver une faille, ne répondit pas. Kezia se tourna alors vers la femme de chambre et lui dit en français :

— Si Madame a besoin de quoi que ce soit, je vous prie de me le faire savoir, nous essayerons de le lui procurer.

— Merci, Madame, vous êtes très aimable, lui répondit la femme de chambre.

C'était une femme d'un certain âge, de bonne composition semblait-il. Kezia espéra qu'elle s'entendrait bien avec Humber et Betsy.

N'ayant aucune envie d'ajouter un mot, elle quitta la pièce en refermant doucement la porte derrière elle. Dans le couloir, elle vit, par la porte de la chambre aux lys qui était ouverte, que le valet du marquis, semblable en tous points, lui, à l'image qu'elle se faisait d'un Français, était agenouillé devant l'une des malles de son maître.

Elle entra et lui répéta en français ce qu'elle venait de dire à la femme de chambre :

— Bonsoir, j'espère que vous trouverez tout ce dont votre maître a besoin, sans quoi, n'hésitez pas à demander.

Le valet sauta sur ses pieds et s'inclina avec déférence.

— Merci, Madame. Ne vous inquiétez pas, j'ai l'habitude d'installer Monsieur partout où nous nous trouvons.

Kezia, le trouvant très sympathique, lui sourit et ajouta :

— Vous comprendrez que nous menons une vie très calme ici avec nos deux vieux serviteurs, mais n'hésitez pas à venir me trouver s'il vous manquait quelque chose, j'essayerai de vous le procurer.

Le jeune homme la remercia encore avec tant de bonne grâce et de respect que l'angoisse de Kezia s'estompa soudain. Cependant, craignant que Perry ne manquât de quelque chose, elle redescendit et gagna le salon. A sa grande surprise, elle ne l'y trouva pas.

En revanche, le marquis était là, regardant le jardin à travers les vitres en losange.

— Je pensais que Perry serait de retour ! s'exclama-t-elle.

— Je suppose qu'il est en train d'admirer mes chevaux, dit le marquis. Je les ai achetés voici quelques jours à un vieil ami, le duc d'Alderstone.

Kezia s'écria sans réfléchir :

— Oh, mais je le connais ! Il a une superbe écurie de chevaux de course. Je suis étonnée qu'il ait vendu ces bêtes magnifiques ! Comment se fait-il qu'il ait accepté de s'en séparer ?

Le marquis sourit en disant :

— Me faut-il avouer que j'en ai proposé un prix si... attrayant qu'il pouvait difficilement refuser ?

— Faites-vous cela souvent ? s'enquit-elle avec curiosité.

— Quand je désire quelque chose, répondit-il, peu m'importe la dépense... L'argent compte si peu ! et puis n'oubliez pas, je suis normand, j'obtiens toujours ce que je veux !

Kezia poussa un soupir :

— Ce doit être merveilleux d'être aussi riche. Cependant... n'est-ce pas... trop facile ?

— Que voulez-vous dire par « trop facile » ? demanda le marquis.

Elle regardait le jardin qui, malgré ses couleurs chatoyantes, retournait vraiment à l'étal sauvage.

— J'ai parlé sans réfléchir, répondit-elle après une pause, je sais

combien il est pénible de vivre d'une manière un peu... étriquée. Sans pouvoir s'offrir de fantaisies... Mais, en même temps, le plaisir d'obtenir ce que l'on désire en est tellement avivé... !

— Je comprends très bien ce que vous voulez dire, lui répondit le marquis. Mais que désirez vous ?

Kezia fut sur le point de lui dire la vérité : « Je voudrais tellement que vous achetiez le collier ! » Mais elle se reprit, comprenant qu'elle ne pouvait lui avouer la précarité de leur situation. Elle essaya donc de penser à quelque chose de totale ment indépendant de l'argent qu'il pourrait lui remettre. A sa grande surprise, il lut dans ses pensées.

— A part la réponse évidente qui vous torture, quoi d'autre ?

Elle rougit, mais il ajouta avec une note cynique dans la voix :

— Sûrement, vous ne pouvez être comme les autres femmes et prétendre que vous avez tout ce qu'il vous faut ? A moins que, dans votre cas, l'amour véritable ne soit suffisant ?

Pendant quelques secondes, elle ne comprit pas ce qu'il voulait dire, puis elle se souvint qu'elle était censée être la femme de Perry et répondit avec une pointe d'hésitation :

— Vous avez bien sûr raison. Quand on possède l'amour, rien d'autre n'a d'importance...

Tout en parlant, elle regardait le marquis et détecta une drôle d'expression dans son regard. Elle avait le sentiment que c'était exactement le genre de conversation que Perry avait déconseillé. Elle décida d'y couper court et dit :

— Excusez-moi, je dois aller me préparer pour le dîner. Puis-je vous prier — encore qu'il ne soit pas très correct d'insister là-dessus — d'être ponctuel ?

Croyant détecter de la surprise dans ses yeux, elle ajouta :

— Je me suis donné tant de mal pour le menu de ce soir que, si les plats attendent, ils seront moins bons, et je considérerais cela comme un désastre personnel !

Le marquis éclata d'un rire spontané en la regardant :

— Je vous promets de ne pas être en retard !

Comme elle avait l'impression de faire gaffe sur gaffe et de dire tout ce qu'il ne fallait pas dire, elle s'enfuit, tout intimidée, sous prétexte d'ordres à donner et referma la porte du salon derrière elle avec un soupir de soulagement.

A sa grande satisfaction, elle vit Perry passer la porte d'entrée.

— Tout va bien ? lui demanda-t-elle.

— Je n'ai jamais vu d'aussi beaux chevaux ! lui répondit-il. Il faut que tu leur jettes un coup d'œil dès que tu en auras l'occasion. Demain matin, je tenterai de convaincre le marquis de leur donner un peu d'exercice !

— N'oublie pas de lui dire également que tu as une... épouse qui

adore monter!

Elle se dirigea vers l'escalier:

— Sois à l'heure pour le dîner et n'oublie pas que tu dois servir le vin. J'ai prévenu Humber que son rôle se limiterait à passer les plats à table.

— Je n'oublierai pas, répondit Perry en pénétrant dans le salon, tandis qu'elle grimpait vers sa chambre.

Jusqu'à présent il n'y avait eu aucun accroc, mais elle se sentait très nerveuse pour le dîner.

Elle se changea à la vitesse de l'éclair, enfila la robe de sa mère, heureuse de voir qu'elle tombait si bien. Elle aurait voulu pouvoir se regarder dans une glace pour s'admirer mais elle n'avait pas le temps de s'attarder; en outre, elle savait pertinemment qu'elle ne serait pas aussi à la mode que Mme de Salres, bien que la couleur du tissu mît en valeur l'éclat de son teint. Elle avait mis le seul bijou qu'elle possédât : un modeste ruban de velours noir auquel était accroché un petit pendentif. Le tout dépourvu de valeur mais joli et sans prétention. Cela soulignait la grâce de son long cou, et elle pensait, non sans raison, que la simplicité même de cette parure lui donnait un air de dignité.

N'ayant plus le temps de s'occuper de son apparence car il lui fallait veiller au dîner, elle descendit en hâte à la cuisine voir si elle pouvait donner un dernier coup de main à Betsy. A son grand soulagement, tout avait l'air parfaitement en ordre.

Elle avait préparé le premier plat et l'entrée — quatre truites pêchées par Perry dans le lac l'après-midi précédent.

Constatant qu'elles étaient à présent bien froides, elle les nappa d'une sauce à la française et de tranches de citron destinées à relever la présentation.

Comme premier plat, elle avait confectionné un consommé avec les betteraves qui poussaient dans le jardin.

Sa mère lui avait appris à faire le bortsch qui est la soupe nationale en Russie, et tout en versant la crème fraîche dans ce potage bouillant, elle ne put s'empêcher de penser à la facture qu'ils auraient à payer à la ferme pour tous les produits qu'ils avaient achetés en vue de ces deux jours.

Cela fait, elle courut vers le salon où l'attendaient le marquis et Mme de Salres.

— Vous allez me trouver bien peu conventionnelle, dit-elle en souriant, mais comme notre maître d'hôtel est très âgé, que la salle à manger est assez loin, c'est moi qui vous l'annonce : le dîner est servi !

Le marquis reposa le verre qu'il tenait à la main :

— Vous m'en voyez ravi.

Perry offrit son bras à Mme de Salres qui s'écria :

— Mais je n'ai pas encore fini mon champagne !

A part elle, Kezia pensa qu'elle le faisait exprès pour être désagréable.

— Permettez-moi de l'emporter pour vous, chère madame, dit galamment Perry.

Obligée d'accepter le bras que lui offrait Perry tout en se penchant pour prendre son verre, elle le suivit vers la salle à manger.

Quand le marquis fut à la hauteur de Kezia, il lui murmura :

— J'ai comme l'idée, madame, que nous sommes vos premiers invités depuis votre mariage, je me trompe ?

— Qu'est-ce qui vous fait supposer cela ? demanda Kezia, interdite.

— Vous me paraissez si anxieuse ! Vous désirez que ce dîner soit une réussite, mais vous craignez qu'il ne soit un échec, c'est cela ?

Kezia, en riant, lui répondit :

— De fait, je suis très impressionnée de recevoir des hôtes de marque, et je serais navrée que nos modestes efforts culinaires vous paraissent indignes des mets exquis que vous avez l'habitude de déguster dans vos terres de Normandie

— Je vous dirai franchement mon verdict après dîner, répliqua-t-il. Mais j'ai l'impression que vous connaissez la grande cuisine bien mieux que vous ne le prétendez.

Kezia le regarda, surprise. Il était vrai que sa mère lui avait enseigné à faire de la cuisine française, car lord Falcon était extrêmement gourmand. Au début de leur mariage, ses parents avaient fait de nombreux voyages en France, et comme Betsy était incapable de préparer des plats aussi raffinés, lady Falcon avait toujours mis la main à la pâte pour les réceptions, et Kezia l'avait effectivement secondée.

Elle avait mis des bougies neuves dans les deux chandeliers, et cet éclairage romantique donnait à la pièce un petit air de fête. Elle avait même trouvé le temps de faire un bouquet pour décorer le centre de la table.

Perry commença à servir le vin, tandis que Humber arrivait avec le potage heureusement encore fumant.

Dans son anxiété, Kezia ne put presque rien avaler, mais lorsque le marquis eut terminé son assiette, il lança :

— Délicieux ! Mes félicitations, lady Falcon.

— N'aggravez pas ma nervosité, monsieur, protesta Kezia.

A vrai dire, elle savait parfaitement qu'il n'y aurait rien à redire au second plat non plus !

C'est le moment que Mme de Salres choisit pour essayer de fasciner l'un des deux hommes, sans que Kezia sût encore trop lequel.

D'une voix douce et séductrice qu'elle n'avait pas encore employée depuis son arrivée, elle se mit à flirter avec tous deux ; les voyant

totalelement captivés, sous le charme, Kezia s'abstint désormais de parler.

Mme de Salres, grâce aux petits battements de ses cils soigneusement maquillés et à des œillades presque coquines, semblait suggérer que chaque mot qu'elle prononçait avait un double sens. Et, de surcroît, elle était très belle, vraiment...

« Elle est fascinante, se dit Kezia, je comprends que Perry ne la quitte pas des yeux. »

Mais elle ne put détecter ce qu'en pensait le marquis. Elle lui lança un regard et crut voir une lueur narquoise dans ses yeux et un petit sourire sarcastique à ses lèvres.

Vers la fin du repas, elle avait l'impression de se trouver sur une scène de théâtre. Ils étaient les acteurs d'une pièce — comédie ou drame, elle l'ignorait encore —, récitant un texte plein d'esprit ou provocateur, qui eût été écrit pour eux par quelqu'un d'autre. Elle écoutait avec grand plaisir, surtout depuis qu'elle avait compris que le marquis appréciait réellement la chère, en particulier le gigot d'agneau rôti avec sa garniture de légumes, qui était un plat typiquement anglais.

Elle n'avait pas prévu de fromages, bien qu'elle sût qu'en France, il est de coutume d'en servir avant le dessert, et les avait remplacés par un entremets tiède, bien anglais lui aussi. Il s'agissait de l'une des recettes favorites de son père. Encore une fois, le marquis eut l'air de se délecter, car il n'en laissa pas une miette.

Quant au dessert, elle avait fait un soufflé froid, recette que sa mère lui avait également enseignée.

Tout semblait aller à merveille. Le marquis paraissait même apprécier les vins, tant le bordeaux qui accompagnait les plats que le sauternes servi au dessert.

Mme de Salres murmura quelque chose à Perry. Il était évident qu'elle souhaitait que personne d'autre ne l'entendit. Le marquis se pencha vers Kezia et lui dit :

— Vous pouvez vous détendre, chère madame. Puis-je vous féliciter pour l'excellence de ce repas ? Sans flatterie, il était même meilleur que ce que j'ai jamais mangé à Paris.

— Ce n'est sûrement pas vrai, lui répondit-elle en souriant, mais j'ai trop de plaisir à vous l'entendre dire pour protester. Vous savez, c'est ma mère qui m'a appris à cuisiner. Mes parents ont passé beaucoup de temps en France.

Tout en parlant, elle s'aperçut qu'elle était en train de s'exprimer à la première personne, se désolidarisant ainsi de celui qui devait passer pour son époux. Aussi s'empressa-t-elle d'ajouter :

— Je pourrais en dire tout autant de mes beaux-parents !

— J'avais toujours cru, dit le marquis, que les Anglais désapprouvaient les mariages entre cousins ?

Kezia savait parfaitement qu'il pensait au vieil adage selon lequel, s'ils se marient, les cousins germains ne doivent pas avoir d'enfants.

Elle rougit à cette idée et répliqua très vite:

— Nous ne sommes pas cousins germains, mais cousins au second degré, et comme nous nous connaissons depuis l'enfance, il était probablement naturel que nous nous éprenions l'un de l'autre.

— Parce qu'évidemment, vous êtes très, très amoureuse de votre mari ?

En disant cela, il observait Perry qui, fasciné par Mme de Salres, la regardait bouche bée, écoutant avec attention ce qu'elle lui chuchotait et que personne à part lui ne pouvait entendre.

— Mais bien sûr ! répondit fermement Kezia.

— Et vous n'avez jamais été amoureuse de quelqu'un d'autre ? lui demanda le marquis.

— Non...! Jamais!

Et, comme se parlant à elle-même, elle ajouta:

— Nous avons toujours été ensemble.

— Pourtant, votre mari va à Londres. Je l'ai vu à plusieurs reprises sur des champs de courses sans vous, dit le marquis, comme s'il essayait de résoudre une énigme.

— J'ai... tellement à faire ici, répondit Kezia, un rien déconcertée.

— Et ainsi, il vous est égal qu'il soit loin et s'amuse sans vous ?

Commençant à le trouver un peu trop inquisiteur, elle décréta rapidement:

— Je pense qu'il serait temps que Mme de Salres et moi nous retirions pour vous laisser à votre porto.

Sur ces mots, Kezia se leva, mais, pendant un bon moment, Mme de Salres fit mine d'ignorer son geste, comme si elle n'avait aucune intention de quitter la table. Au contraire, elle murmura quelque chose à l'oreille de Perry qui éclata de rire. Puis, comme si elle s'apercevait soudain que Kezia, debout, l'attendait pour sortir, elle s'exclama :

— Mon Dieu! J'oublie toujours cette habitude primitive qu'ont encore les Anglais de se séparer après le repas en laissant les hommes à table !

— Ne soyez pas long, mon cher, dit-elle en posant sa main sur le bras de Perry. Je préfère de loin la compagnie des hommes au babillage des femmes !

Kezia n'arrivait pas à trouver le sommeil.

Elle passait minutieusement en revue chacun des instants qui avaient suivi l'arrivée de ses invités : avait-elle fait tout son possible pour assurer leur confort et l'agrément de leur séjour? Elle s'était même souvenue qu'ils pourraient avoir envie d'eau fraîche dans leur chambre. Par bonheur, deux des pichets qu'aimait tellement sa mère étaient encore intacts !

Elle s'était également souciée de mettre à la disposition de Mme de Salres de l'huile de violette blanche pour le bain. Sa mère en faisait jadis distiller en même temps que son parfum.

Douglas leur avait monté de l'eau chaude pour leurs ablutions. Elle lui avait bien recommandé de vider les baignoires ensuite et de renouveler les serviettes.

Elle s'était glissée dans leur chambre avant qu'ils ne la regagnent, pour bien vérifier que les couvre-lits avaient été retirés et pliés. Ce faisant, elle avait découvert avec stupéfaction la chemise de nuit transparente de Mme de Salres négligemment jetée sur le lit. Une chemise magnifique ! Mais lady Falcon l'eût sûrement considérée comme indécente...

Kezia pouvait donc être satisfaite, son dîner avait été un succès. Maintenant, il lui restait à espérer que celui du lendemain se passerait de la même manière. Elle savait quelle tension nerveuse représentait pour Betsy la confection de plusieurs repas d'affilée pour des invités.

Elle ne savait pas encore ce qu'elle pensait du marquis. Il était tellement impressionnant ! Elle ignorait décidément si elle éprouvait pour lui de la sympathie ou de l'aversion. Cependant, elle avait trouvé sa conversation très intéressante. Il était fort différent tant de ce qu'elle s'était figuré que de l'image qu'elle se faisait des Français.

Elle se souvint soudain de ce qu'il avait dit quand il parlait des chevaux et du duc :

« Je suis normand, j'obtiens toujours ce que je veux ! »

Un Normand ! Confusément, elle pensait que Normand ne désignait pas simplement un être originaire de Normandie. Mais cette idée demeurait confuse. Soudain, comme chaque fois qu'elle était confrontée à une situation nouvelle, il lui fallait trouver des

explications à toutes les questions qu'elle se posait.

Elle se leva, enfila la robe de chambre de laine qu'elle portait depuis des années, et sortit doucement de sa chambre sans faire de bruit. Tout était calme, ses hôtes et Perry devaient dormir. Avant d'aller se coucher, elle avait délibérément laissé deux appliques allumées dans le corridor, se disant que si l'un de ses invités sortait de sa chambre, le palier lui semblerait ainsi beaucoup moins sombre. Il n'y avait certes aucune raison pour qu'ils s'y risquent, mais mieux valait tout prévoir.

Quoi qu'il en soit, cette lumière lui permit de descendre facilement l'escalier jusqu'à la bibliothèque. C'était une grande pièce dont les murs étaient littéralement tapissés de livres anciens. Elle les connaissait tous et savait exactement où trouver ce qu'elle cherchait.

Il lui fallut à peine quelques secondes pour mettre la main sur *l'Encyclopedia Britannica*. Chaque fois qu'elle désirait un renseignement, elle remerciait le sort que son fameux aïeul, le méchant baron, eût été tellement dépensier ! Il avait acheté la première édition de *l'Encyclopedia* dès sa parution en 1758.

De nouveaux volumes étaient venus un à un s'ajouter aux originaux qui, maintenant, semblaient vétustes et portaient en lambeaux. Le cuir de la reliure avait même perdu sa couleur.

Kezia ouvrit le tome qui comportait le mot « Normandie » et, après une brève description de la région, trouva ce qu'elle cherchait. Dans le feu de cette lecture fascinante, elle ne se rendit pas compte qu'elle poussait de petites exclamations et faisait des commentaires à haute voix. Ce sont les Vikings, « Northmen » (hommes du Nord — d'où Normands) qui avaient envahi la côte française du temps de l'empereur Charlemagne. Elle continua à lire l'histoire normande et découvrit que le Normand le plus célèbre avait été le duc Rollon, un païen ! Mais ce qui était encore plus fascinant et qu'elle ignorait totalement, c'est que le petit-fils de celui-ci n'était autre que Guillaume le Conquérant, devenu Guillaume Ier d'Angleterre. En poursuivant sa lecture, elle apprit encore qu'à l'origine, les Normands étaient de vrais barbares, qu'ils pillaient les villages et égorgeaient tout le monde sur leur passage. Au fil des siècles, ils s'étaient installés en Normandie et transformés en chevaliers chrétiens, mais sans rien perdre de leur brutalité, de leur vigueur et de leur ambition...

Kezia pensa que la définition convenait parfaitement au marquis. Elle mit un certain temps à terminer la rubrique et apprit encore que les Normands s'étaient dispersés dans presque toute l'Europe, et que dans les pays où ils s'étaient installés, ils avaient toujours été des dirigeants, imposant leurs propres lois et leurs règles de vie. Ils étaient tellement forts qu'une petite poignée d'entre eux pouvait venir à bout d'une armée bien plus nombreuse, et surtout qu'ils possédaient une

mobilité terrestre et maritime difficile à égaliser.

Le courage et l'instinct qui les caractérisaient leur avaient valu d'innombrables victoires sur les champs de bataille et méritaient sans conteste l'admiration...

En refermant le volume, Kezia poussa un long soupir. Chaque fois qu'elle lisait quelque chose, elle se sentait tellement impliquée par le sujet qu'il finissait par devenir comme une partie d'elle-même. Maintenant, par exemple, elle trouvait très excitant d'avoir pour hôte un Normand ! Le marquis, de par sa lignée et son sang, avançait, à ses yeux, tous les autres hommes d'une bonne tête... !

Elle replaça le tome de *l'Encyclopedia* sur l'étagère et éteignit la bougie, sachant qu'elle aurait pu se diriger, les yeux fermés à travers la pièce, dans le hall puis l'escalier.

Elle projetait déjà d'interroger le marquis, le lendemain, sur ses ancêtres. Elle avait lu que Bayeux était une place forte annexée par le duc Rollon, où les Normands s'étaient installés.

Elle atteignit dans le noir le palier du premier étage et allait s'engager dans le corridor pour regagner sa chambre, quand il lui sembla percevoir un léger bruit à l'autre extrémité. Instinctivement, elle s'arrêta et comprit soudain que c'était la porte de Mme de Salres qui venait de s'ouvrir...

Elle se souvint des craintes de Perry. L'étrangère pourrait avoir peur dans cette maison inconnue... Du reste, pendant la soirée, alors que Mme de Salres parlait à Perry, le marquis s'était adressé à elle-même en ces termes :

— De quoi êtes-vous inquiète ? Je suis frappé par l'anxiété qui assombrit vos yeux.

Kezia avait ri :

— Je ne suis plus inquiète de rien, maintenant que le dîner vous a plu !

— Oui, vraiment, et j'aurais même dû vous féliciter pour l'arrangement floral au milieu de la table.

Elle avait souri en répliquant :

— J'étais désolée pourtant de n'avoir rien pu trouver d'autre que de bien modestes pensées...

— Je ne les ai jamais vues disposées avec autant de goût, avait affirmé le marquis, et je suppose que vous êtes aussi responsable des bouquets de cette pièce, du hall, sans parler de celui de ma chambre ?

— J'aurais souhaité vous offrir davantage de lys, mais ils commencent à peine à fleurir...

— Oui ! J'ai d'ailleurs pensé qu'ils vous ressemblaient, avait dit le marquis.

Sans relever le compliment, Kezia avait poursuivi :

— C'est ma... (elle hésita) ma belle-mère qui a donné à chaque

chambre un nom de fleur. J'avais d'abord envisagé de loger Mme de Salres dans la chambre aux roses et de décorer la pièce en conséquence, mais Perry m'a conseillé de préparer la chambre aux lilas. Malheureusement, cette fleur n'est plus de saison.

— Pourquoi votre époux a-t-il eu cette idée ? demanda le marquis d'un ton curieux.

— Il a prétendu que Mme de Salres risquait d'avoir peur ou d'être nerveuse la nuit, dans cette maison trop vaste. Aussi valait-il mieux la mettre près de vous, selon lui.

Pendant quelques secondes, le marquis sembla surpris, puis il esquissa un léger sourire que Kezia ne comprit pas.

Et maintenant, en voyant le marquis sortir de la chambre de Mme de Salres, elle se dit que celle-ci avait dû avoir peur et l'appeler...

Mais comme il se dirigeait vers sa propre chambre, y pénétrait et refermait la porte derrière lui, elle comprit soudain pourquoi Perry s'était déclaré presque insulté par la visite de Mme de Salres. Elle fut tellement choquée par cette explication qu'elle en demeura pétrifiée. Elle examinait, abasourdie, les deux portes successivement et se répétait sans cesse : « Non, ce n'est pas possible ! Je dois me tromper ! » Cela ne pouvait pas être la raison pour laquelle le marquis se trouvait dans la chambre de Mme de Salres.

Elle se dit qu'elle était vraiment stupide. Évidemment ! Et c'était également pour cela que Perry avait tellement insisté pour qu'elle ne fût pas présente à la maison. Et voilà pourquoi il voulait éviter qu'elle ne rencontrât le marquis... Ce séducteur-né risquait d'attendre qu'elle se conduise comme cette Mme de Salres !

«Comment... pourrais-je jamais faire une... chose pareille ? », pensa-t-elle, horrifiée.

Maintenant que le passage était libre, elle courut aussi vite que possible jusqu'à sa chambre, en ferma la porte et tira le verrou, geste qu'elle ne se souvenait pas avoir jamais fait auparavant.

Elle sentait qu'elle devait se barricader, non pas seulement contre le marquis, mais également contre tout homme qui aurait des velléités du même ordre à son égard !

Pourtant, étendue sur son lit, dans le noir, elle se dit que cette manière d'agir correspondait tout à fait au caractère normand. Elle se souvint de ce que *l'Encyclopedia* attribuait aux Normands : partout sur leur passage, ils pillaient, brûlaient les récoltes, tuaient les hommes et razziaient bêtes et femmes. En lisant, elle s'était vaguement demandé pourquoi ils emmenaient les femmes, puis avait pensé qu'ils en faisaient des esclaves...

Maintenant, elle comprenait la raison pour laquelle ces... barbares les embarquaient sur leurs grands bateaux et les ramenaient dans leur pays...

Elle pouvait très bien s'imaginer le dangereux marquis coiffé d'un casque viking et se livrant aux mêmes exactions.

« Perry a raison, se dit-elle. C'est un méchant homme... Plus vite il achètera le collier, plus vite il partira, et mieux cela vaudra ! »

Et si le collier lui portait malheur, eh bien, tant mieux, il ne l'aurait pas volé ! Elle aurait aimé que sa visite fût déjà terminée et qu'il disparût de sa vue et de sa vie. A jamais !

Au matin, tout lui sembla différent.

Quand Perry la trouva dans la salle à manger en train de dresser le couvert, il lui dit :

— Ton vœu est exaucé, monte dans ta chambre te changer !

— Que dis-tu ? demanda-t-elle sans comprendre.

— Le marquis a dit que nous pourrions l'accompagner à cheval tout de suite après le petit déjeuner.

Kezia poussa un cri de joie.

— Vraiment, il accepte que nous montions ses chevaux ?

— Nous avons même le choix entre les six ! Imagine-toi que l'un d'eux a gagné une grande course le mois dernier ! Je me demande comment le duc a accepté de s'en séparer.

La réponse du marquis lui revint en mémoire :

« Je suis normand, j'obtiens toujours ce que je veux ! »

N'ayant aucune envie de discuter pour le moment, elle était simplement reconnaissante de l'occasion qu'il lui offrait de monter un pur-sang de toute beauté.

Sa tenue d'équitation était usée, mais la combinaison lacée qu'elle devait porter dessous avait été lavée et amidonnée. Sa chemise en mousseline blanche était reprise à plusieurs endroits. Mais sa veste ajustée lui donnait une silhouette fort élégante. Ravie, Kezia coiffa la bombe noire sur ses magnifiques cheveux de feu.

Quand le marquis et Perry eurent fini leur petit déjeuner, ils la trouvèrent qui les attendait au bas du perron, prête à partir.

Elle caressait l'un des superbes chevaux que le lad venait de sortir des écuries, en le tenant par la bride.

Encore sous le choc de ce qu'elle avait découvert pendant la nuit, elle ne se retourna pas pour regarder le marquis lorsqu'il s'écria :

— Bonjour, lady Falcon ! Je suis ravi que vous ayez accepté de vous joindre à nous pour cette promenade matinale. J'espère que ce cheval ne vous paraîtra pas trop fougueux ?

Kezia comprit qu'en raison de sa petite taille et de ses membres menus, le marquis craignait qu'elle ne puisse retenir un cheval aussi vif. Mais à quoi bon le détromper ? Il verrait bien de ses propres yeux qu'elle avait appris à monter en même temps qu'à marcher. Elle dit donc simplement :

— Lequel puis-je prendre, s'il vous plaît ?

— Je pense que, malgré son nom, *Thunderbolt* est le plus agréable et le plus docile.

Il s'agissait d'un magnifique alezan que Kezia avait déjà admiré. Toute joyeuse, elle s'approcha de lui. Le marquis, d'un geste rapide, la souleva et la mit en selle.

Était-ce parce qu'il l'avait touchée qu'elle éprouvait cette sensation étrange ? Elle préféra l'interpréter comme une simple réaction de répugnance.

Rênes en main, et sans attendre que Perry et le marquis fussent eux-mêmes en selle, elle se dirigea vers le chemin qui menait dans le parc.

Thunderbolt répondait à la moindre pression des genoux. Il n'était donc pas fatigué du long voyage qu'il avait fait la veille. Non seulement il réagit très vite mais rua à deux reprises et adopta une allure un peu plus rapide qu'elle ne l'eût souhaité.

Elle parvint cependant à le maîtriser et ouvrit le passage aux deux cavaliers à travers le parc en évitant les branches trop basses.

Elle se retrouva sur les terres où son père avait toujours entraîné ses chevaux. C'est également dans cette clairière qu'elle et Perry avaient l'habitude de galoper à l'époque où leur fortune le leur permettait encore. Elle n'avait nullement l'intention d'attendre les deux hommes. Aussi lâcha-t-elle la bride à *Thunderbolt*, bien décidée à pleinement savourer l'heure inespérée que lui offrait le destin : c'était si rare !

Elle galopait depuis près d'un mille quand Perry et le marquis la rejoignirent enfin. Elle n'avait pas vu son frère aussi heureux depuis bien longtemps. A présent, c'était lui qui menait. Ils sautaient de petits obstacles qui se trouvaient sur le chemin, tout en se dirigeant vers un champ où ils savaient pouvoir s'en donner à cœur joie.

Le marquis fit la grimace et dit :

— Peut-être, lady Falcon, l'obstacle qui se trouve devant nous est-il un peu trop élevé ?

En se retournant pour lui répondre, Kezia eut l'impression de le regarder pour la première fois. Elle ne pensait pas avoir jamais vu d'homme aussi beau à cheval : il avait l'air de ne faire qu'un avec sa monture. Indéniablement, c'était un magnifique cavalier ! Mais, pour le moment, elle l'imaginait portant une cotte de mailles, une grande épée au côté, la tête coiffée d'un heaume, et fonçant sur ses ennemis.

— C'est la chose la plus excitante que j'aie faite depuis des années, lui dit-elle. Alors, n'essayez pas de m'arrêter !

Elle avait à peine terminé sa phrase qu'ils étaient sur l'obstacle. *Thunderbolt* s'élança avec légèreté et passa près de cinquante centimètres au-dessus. Elle en rit de plaisir.

Puis ils galopèrent côte à côte, sautant les obstacles les uns après les autres. Il était évident que le marquis n'avait plus peur pour elle.

Ce n'est que lorsqu'ils durent faire demi-tour pour reprendre le chemin de la maison qu'elle se tourna vers lui et lui dit :

— Oh merci! Merci!... Je ne me rappelle pas avoir été aussi heureuse depuis longtemps !

— J'allais justement dire la même chose, acquiesça Perry.

— Je pense qu'il est possible de recréer des moments pareils, dit le marquis. Les chevaux que j'ai chez moi sont encore meilleurs que ceux-ci.

— Fanfaron ! s'exclama Kezia, je ne pense pas qu'il y ait un cheval qui puisse surpasser *Thunderbolt*.

— Alors, je vois que je vais devoir vous le prouver, répondit le marquis. Nous parlerons de tout cela quand nous serons de retour.

Kezia se demanda ce qu'il voulait dire et pensa qu'elle n'avait aucune envie de lui parler. Il l'avait choquée, et Perry avait eu raison de dire qu'il était le genre d'homme qu'elle ne devrait pas rencontrer. Pourtant, pour être honnête avec elle-même, elle devait admettre que cet homme et ses chevaux avaient apporté quelque chose de différent et de palpitant dans sa vie.

Après son départ, elle savait déjà que non seulement elle rêverait toutes les nuits de *Thunderbolt*, mais se répéterait toutes les phrases du marquis.

« Il est normand, et tous les Normands sont des barbares ! », se dit-elle, désespérée. Et pourtant, en le regardant, elle ne pouvait s'empêcher d'admettre qu'aucun homme de leur entourage n'avait un air aussi royal, aussi conquérant !

— Vos terres auraient grand besoin d'être cultivées, dit-il à brûle-pourpoint à Perry.

— J'en suis conscient, répondit tristement Perry, mais pour le moment, je ne peux me permettre même d'y songer.

— Êtes-vous réellement si pauvres ? demanda le marquis. J'ai vu sur vos murs des tableaux qui valent des fortunes, pourtant !

— Si vous m'en trouvez un qui ne soit inaliénable, je vous le vends tout de suite, répliqua Perry avec amertume.

Après quelques minutes de silence, le marquis s'écria :

— Au moins, le collier que je viens voir est disponible, lui ?

— Heureusement pour moi ! s'écria Perry avec soulagement.

— Alors, nous l'examinerons cet après-midi, dit le marquis. Si vous n'êtes pas trop fatigués, nous pourrions aussi donner un peu d'exercice à mes trois autres chevaux après le déjeuner ?

Kezia poussa un petit cri de plaisir:

— Oh, avec joie ! Quand vous serez parti, il ne me restera plus que mon vieux *Dobbin* qui est tellement poussif que, même à pied, je vais

plus vite que lui...

Le marquis la regarda en riant.

— C'est vraiment une histoire triste, mais je suis convaincu que votre époux remédiera très vite à cette situation.

Kezia savait qu'il faisait référence à la vente du collier.

— Perry voudrait que j'aille à Londres pour qu'on me présente à la Reine, mais si je pouvais avoir un cheval comme celui-ci, je préférerais tellement rester ici à le monter !

— Alors, il faut que vous l'espériez très fort, lui répondit le marquis. Je suis persuadé que c'est par la force de notre volonté que nos vœux se réalisent.

— C'est aussi ce que je voudrais croire, dit Kezia, mais ce n'est pas aussi simple ! (Puis elle ajouta sans réfléchir:) C'est facile pour vous, parce que vous êtes normand, et que les Normands ont toujours été des conquérants...

Le marquis la regarda avec amusement :

— Ainsi, c'est ce que vous pensez de moi ?

— C'est certainement dans votre sang !

— Comment le savez-vous ?

— Je me suis documentée sur les Normands dans *l'Encyclopedia*, dit-elle honnêtement.

— Est-ce moi ou les Normands qui vous intéressaient ?

Elle le regarda, et l'expression qu'elle lut dans ses yeux la fit rougir. Elle se souvint de ce qu'elle avait vu la veille en revenant du bureau. Sans répondre à sa question, elle donna un léger coup de cravache à *Thunderbolt* qui partit au galop.

Ils mirent un certain temps à la rattraper.

Il était prévu de déjeuner simplement pour permettre à Betsy de se consacrer totalement à la confection du dîner.

A peine descendue de cheval, Kezia se dirigea vers les cuisines et termina les préparatifs commencés par Betsy: elle assaisonna la salade et ajouta du beurre sur les légumes. Soudain, se rendant compte qu'elle n'avait pas eu le temps de se changer avant le déjeuner, elle ôta sa bombe et sa veste et se dirigea vers la salle à manger, simplement vêtue de sa chemise de mousseline et de sa jupe d'amazone.

Elle avait l'air très jeune et était très belle. Évitant le regard du marquis, elle se dirigea vers Mme de Salres pour la saluer.

« Le contraste entre nous est presque grotesque », se dit-elle.

Mme de Salres, qui venait à peine de quitter sa chambre, était vêtue d'une robe à jupe volumineuse, selon la dernière mode: les plis du tissu, la dentelle, les petites touches de velours étaient sûrement l'œuvre géniale d'un grand couturier français.

Oui, Mme de Salres ressemblait à une gravure de mode ! Elle

regarda Kezia d'abord avec surprise puis avec un tel dédain que la malheureuse se sentit devenir toute petite et insignifiante.

Comme si son hôtesse n'existait pas, Mme de Salres se remit à flirter ostensiblement, comme elle l'avait fait la veille, avec Perry et le marquis. Kezia ne fit aucun effort pour se mêler à la conversation. Elle savait qu'elle n'en comprendrait pas une grande partie, et le reste, elle n'avait même pas envie de le comprendre.

Elle était sûre que Mme de Salres était ce qu'on appelle une « courtisane ». Elle pensa que ses propres ancêtres, dans leurs cadres dorés, devaient regarder ce spectacle avec réprobation et, se rendant soudain compte que le marquis l'observait, elle eut l'affreuse impression qu'il devinait ses pensées. Elle dit vivement, dans l'espoir de donner le change :

— Vous ne nous avez pas encore parlé de votre château de Normandie, monsieur. Est-ce un château normand ?

— J'ai bien peur que non ! répondit le marquis. Il y avait bien là un château normand, voilà quelques siècles, mais il a été remplacé par l'actuel. Je crois que vous l'admirez quand vous le verrez.

« Voilà quelque chose de bien improbable », se dit Kezia. Et, dans un effort :

— Mon père et ma mère m'ont beaucoup parlé des châteaux de France et m'ont raconté combien ceux-ci ont été maltraités et ont souffert pendant la Révolution. Et en Normandie, ont-ils été mieux protégés ?

— Certainement plus que dans le centre de la France.

— Vous avez eu de la chance.

— J'en suis conscient, mais ma plus grande chance est d'être venu ici.

De nouveau parut dans les yeux du marquis l'expression qui la rendait toute timide. Elle dit très vite, en évitant son regard :

— Puisque vous avez fini de déjeuner, je crois que je vais aller me préparer sur-le-champ pour ne pas vous faire attendre.

— Vous allez repartir ? s'exclama Mme de Salres. Comment pouvez-vous être aussi peu galant et me laisser seule ?

— Nous avons encore trois chevaux à exercer ! répondit sèchement le marquis.

— Les chevaux, toujours ces chevaux ! Nous devons bientôt nous faire pousser deux jambes supplémentaires pour pouvoir les concurrencer ! s'exclama Mme de Salres.

— Permettez-moi de vous dire, madame, murmura Perry en lui baisant la main, que personne ne peut rivaliser avec vous !

Mme de Salres lui sourit.

— Merci, mon ami, dit-elle en français. Vous êtes aussi aimable que courtois. On ne saurait en dire autant du marquis !

Elle décocha à celui-ci un regard provocateur, comme pour le mettre au défi.

Faisant une légère grimace, le marquis répliqua :

— Ma chère Yvonne, comme vous n'aimez pas monter à cheval, nous attendons de vous que vous entreteniez nos cœurs et nos esprits après que nous avons exercé nos corps.

— Oh ! Je connais d'autres moyens pour cela ! dit-elle d'un ton venimeux.

Même Kezia comprit l'allusion vulgaire et, se levant brusquement de table, déclara d'une voix forte, un peu pointue :

— Le déjeuner étant terminé, je pense que vous serez mieux au salon !

Elle se dirigea vers la porte, et, avant que le marquis n'ait eu le temps de l'atteindre pour l'ouvrir, elle était déjà dehors et marchait rapidement vers le hall.

Elle sentait que Mme de Salres était en train de la salir avec ses sordides sous-entendus.

« Je la hais ! », se dit-elle en montant l'escalier. En atteignant sa chambre, elle se souvint que le marquis n'avait pas encore vu le collier. « S'il le destine à Mme de Salres et qu'elle le dénigre, alors peut-être ne l'achètera-t-il pas ? », songea-t-elle, horrifiée.

« Aide-moi..., maman. Il ne faut pas que je sois trop sensible et idiote... sur ces questions, supplia-t-elle. Mais tu sais, j'ai l'impression qu'elle est en train d'abîmer tout ce dont tu me vantais la beauté. »

En enfilant sa veste et mettant sa bombe, elle pensa qu'il serait peut-être plus raisonnable de ne pas accompagner le marquis et Perry. Mais la tentation de monter était trop forte pour qu'elle pût y renoncer.

Arrivée en bas, elle fut toute surprise de voir que le marquis l'attendait seul dans le hall.

— Où est Perry ? demanda-t-elle, inquiète.

— Votre mari joue son rôle d'hôte parfait, répondit le marquis. Comme Mme de Salres n'a pas envie de se retrouver seule, il va lui faire faire une promenade en phaéton.

Kezia ne put retenir une exclamation d'horreur:

— Il ne devrait pas faire cela ! Et puis, il aime tellement monter à cheval... Il n'aura peut-être plus la chance de monter des chevaux de cette qualité.

— Je lui ai promis qu'il en aurait l'occasion.

— Mais... comment ?

— Je répondrai à cette question plus tard, dit le marquis. Mais ne seriez-vous pas surtout en train de lui reprocher son empressement auprès de Mme de Salres ?

Elle répondit instinctivement, sans réfléchir:

— Mais non, si ça l'amuse ! Je sais qu'en général il préfère monter, voilà tout...

Tout en parlant, elle se rendait compte qu'il était inutile d'argumenter. De toute façon, Perry n'en ferait qu'à sa tête !

Elle sortit sur le perron sans remarquer l'expression du marquis.

Une fois en selle, ils se dirigèrent vers la même clairière que le matin même.

Ils galopèrent en silence, sautant tous les obstacles, et c'est uniquement après avoir franchi le plus gros qu'ils mirent leurs chevaux au pas. Alors, le marquis prit la parole :

— J'ai vu beaucoup de femmes monter à cheval, mais je dois admettre que vous les dépassez toutes sans exception.

— Si vous dites vrai, répondit Kezia, rayonnante, alors vous venez de me faire le plus beau compliment qu'on m'ait jamais fait !

— Permettez-moi d'en douter. Comme ce matin, d'ailleurs, quand vous m'avez dit que vous veniez de passer le plus beau moment de votre vie : cela ne peut être vrai !

— Mais si ! répondit-elle avec passion. Je ne pensais jamais pouvoir monter un cheval aussi magnifique ni sauter des obstacles aussi hauts avec autant d'aisance.

— Je me serais attendu à ce que le plus beau jour de votre vie eût été celui de votre mariage...

« Trop tard, se dit Kezia en se mordant la langue. J'ai été encore une fois trop spontanée ! » Elle tenta bien de rattraper sa gaffe, mais c'est d'une toute petite voix qu'elle s'exclama :

— Oh ! ça, c'est... différent !

— Dans quel sens ?

Kezia ne sut que répondre, et pour cause ! Mais il poursuivit en la regardant intensément :

— Vous m'intriguez prodigieusement, savez-vous ?

Ce qu'il venait de dire la surprit tellement qu'elle se tourna pour le regarder, mais en retrouvant dans ses yeux l'expression bizarre qu'elle avait déjà remarquée, elle fut à nouveau tout intimidée.

— Je pense... que nous devrions rentrer...

— Vous ne pouvez pas toujours prendre la fuite ! protesta le marquis.

— Qui vous dit que je fuis ?

— C'est ce que vous faites, pourtant... Et cela me désole plus que je ne saurais dire.

— Mais non, je ne fuis pas !

— Comme je vous le disais, vous m'intriguez, vous êtes tellement différente de toutes les Anglaises que j'ai rencontrées. Même votre beauté est différente de la leur.

— Je suis sûre... que vous avez déjà dit cela à des centaines de

femmes ! dit-elle d'une voix presque inaudible.

— Vous savez très bien que je suis sincère. Vous pouvez lire dans mes pensées comme moi dans les vôtres; vous savez donc que je ne suis pas en train de vous flatter.

Kezia le regarda, étonnée. Pendant quelques instants, leurs regards furent rivés l'un à l'autre. Elle pouvait effectivement lire en lui comme dans un livre ouvert, et sentit que sans qu'ils eussent besoin de prononcer un seul mot, une étrange communication s'était établie entre eux.

— Je vous en supplie... Perry m'a mise en garde contre vous... Et, maintenant... vous me... faites peur !

— Parce que je ne ressemble pas à l'être que vous attendiez ?

— Je pense que c'est plutôt parce que vous êtes normand. Parce que je n'ai jamais rencontré d'homme comme vous... Vous me dites que je suis différente, mais vous-même êtes si... si différent des autres !

— Oui, reconnut posément le marquis, nous sommes tous deux différents... Nous n'avons ni l'un ni l'autre besoin d'explications pour nous entendre à demi-mot.

— Mais... mais ce... Non ! bredouilla-t-elle, c'est... très mal de parler ainsi !

— Mal ? En quoi ? Je ne vois pas qu'il y ait lieu de vous effrayer parce que nous pensons de même et que nous en sommes conscients tous deux !

Frappée par sa gravité bien plus que par les termes employés, troublée par le timbre profond de sa voix, elle comprit qu'il était sincère et ne songeait nullement à la courtiser.

Elle en fut si bouleversée — ses propres sentiments eux-mêmes la terrorisaient — qu'elle piqua des deux sans répondre.

Et tandis qu'elle galopait droit vers la maison, elle avait beau sentir la présence du marquis à ses côtés, elle se garda de lui adresser la parole et même de lui accorder un regard.

Les domestiques attendaient leur maître devant le perron.

Aussitôt qu'un palefrenier se fut emparé des rênes de son cheval, Kezia se laissa glisser à terre et, sans attendre le marquis, se rua vers le vestibule.

L'escalier se trouvait en face d'elle.

Mais avant qu'elle eût pu l'atteindre, le marquis s'était emparé fermement de son bras et l'obligeait à se retourner.

— Pourquoi vous enfuir ? demanda-t-il de sa voix profonde.

— Je... je vous ai déjà répondu...

— Vous avez peur ? Pourquoi ? Vous est-il impossible d'envisager sans frémir notre entente ? De la considérer comme la découverte d'une oasis après l'horreur du désert..., ou comme un sommet vaincu

d'où l'on voit enfin qu'au-delà s'ouvre un horizon immense ?

Comme il la maintenait par les épaules, Kezia ne pouvait bouger. Elle avait d'ailleurs l'impression qu'il l'hypnotisait, que chacune de ses paroles était une incantation magique. Elle s'aperçut soudain qu'il la tenait, la touchait...

Il la dévisagea un long moment avant de scander d'un ton sourd :

— Courez, courez toujours..., mais rappelez-vous: je suis normand! Je vous rattraperai, n'en doutez pas, vous chercherez en vain une issue.

Elle le regarda, comprenant parfaitement ce qu'il lui disait mais s'efforçant de ne pas y penser. Alors, il la lâcha et, tournant brusquement les talons, s'éloigna.

Au prix d'un effort surhumain, Kezia se précipita dans l'escalier et courut s'enfermer dans sa chambre.

Au retour de sa promenade avec Mme de Salres, Perry n'exprima pas le moindre regret de n'avoir pu monter à cheval. Au contraire, Kezia lui trouva un petit air satisfait. Quant à sa compagne, elle lançait au marquis des regards d'une rare insolence : on eût dit qu'elle venait de marquer un point contre lui.

Vers quatre heures, ils se retrouvèrent tous au salon où Kezia avait décidé de servir le thé pour occuper ses hôtes. Tant pis s'ils ne l'aimaient pas !

Le marquis fit honneur aux sandwiches au concombre et s'en dit friand, cependant que Mme de Salres, à chaque gorgée de thé, grimaçait de façon comique. Perry, lui, semblait affamé et mangeait avec appétit. Kezia devina pourtant qu'il attendait avec impatience le moment d'aller chercher le collier pour le montrer au marquis.

Enfin celui-ci, sa tasse de thé terminée, s'exclama :

— Eh bien, Falcon, et ce trésor que vous avez promis de nous montrer ? Je suis sûr qu'Yvonne brûle de connaître l'histoire de la comtesse de la Motte et l'épouvantable scandale qui s'ensuivit!

— Tiens ! Mais je la connais ! Quelle idiote aussi de s'être fait pincer ! s'écria Mme de Salres.

Le marquis se mit à rire :

— Évidemment, c'est le onzième commandement : « Tu ne te feras pas pincer. » Les contrevenants paient très cher leur légèreté !

— Du moins a-t-elle sauvé quelque chose du désastre, reprit Mme de Salres sans relever la saillie du marquis. Allons, montrez-nous le collier. Nous saurons alors si cette intrigante s'est donné tant de mal pour quelque chose qui en valait la peine.

— Sûrement pas ! s'écria Kezia. Elle est allée en prison, a dû s'évader, fuir encore et s'exiler enfin en Angleterre où elle est morte sans avoir jamais pu retourner dans sa patrie.

— Elle s'est sûrement consolée avec un bel Anglais, s'écria Mme de Salres en riant.

Elle regarda Perry sur ces mots, et la façon dont il la dévisageait prouvait sans conteste qu'il la trouvait tout à fait à son goût !

Kezia n'avait pas l'air du tout émue par l'attitude inconvenante de son « mari ». Après un moment de silence, le marquis lança :

— Alors, ce collier, vous nous le montrez ? Nous bouillons d'impatience.

Perry sauta sur ses pieds :

— Je vais le chercher.

Il monta dans sa chambre où Kezia savait qu'il gardait le collier dans une cache qu'ils étaient seuls à connaître. Perry la lui avait en effet révélée pour qu'en cas de nécessité, elle fût en mesure d'en retirer le joyau.

Comme ils se trouvaient tous les trois seuls dans le salon, Mme de Salres tendit une de ses longues mains au marquis et lui dit :

— Vous ai-je manqué, mon cher et imprévisible ami ?

— Naturellement ! répondit-il sans pour autant saisir les doigts qu'elle lui offrait.

— Alors peut-être, à condition que vous me le demandiez très gentiment, vous pardonnerai-je d'avoir été si désagréable avec moi, hier soir.

Elle s'exprimait dans un français très rapide, comme pour exclure Kezia de la conversation. Le marquis lui répondit de même :

— Voilà un détail dont nous ferions mieux de parler une fois seuls.

Avec un petit rire, Mme de Salres, reprit d'un ton dédaigneux :

— Si vous vous imaginez que ces insulaires d'Anglais apprennent les langues étrangères ! Enfin... admettons. Sitôt que nous serons seuls, je vous pardonnerai votre... indifférence de la nuit dernière. J'avoue que j'aurais préféré pourtant vous témoigner ma gratitude pour votre... assiduité !

Malgré son embarras, Kezia se sentit soudain inondée de joie. En un clin d'œil, le soleil qui illuminait les fenêtres brilla d'un éclat plus vif, et le chant des oiseaux lui parut plus mélodieux. Qu'elle eût ou non lu dans les pensées du marquis, elle savait, sans l'ombre d'un doute, qu'il n'était allé dans la chambre aux lilas que pour... souhaiter une bonne nuit à sa voisine !

Innocente comme elle l'était, Kezia n'avait absolument aucune idée de ce qu'un homme et une femme pouvaient faire ensemble... Tout au plus savait-elle que *cela* pouvait être miraculeux — ou révoltant, bestial, ignoble... — selon que l'amour présidait ou non au rendez-vous.

Elle n'ignorait évidemment pas que les membres des familles royales faisaient souvent des mariages de raison, que cela se pratiquait

également beaucoup dans l'aristocratie anglaise. Alors pourquoi pas en France ?

Mais puisque son père et sa mère avaient fait un mariage d'amour, eux, elle n'en voulait pas d'autre pour elle-même !

D'une manière ou d'une autre — les circonstances restaient très floues —, elle était persuadée qu'elle rencontrerait un jour l'homme de ses rêves. Faire un mariage d'intérêt, soit pour conquérir une position sociale plus élevée, soit pour de l'argent, était une chose totalement impensable pour elle !

Du reste, elle ne comprenait pas que les hommes puissent poursuivre des femmes qu'ils n'aimaient pas. Comment faire l'amour quand vous savez que l'autre n'occupera jamais la moindre place dans votre vie ? Elle n'avait jamais vraiment beaucoup réfléchi sur la question, l'ayant d'emblée trouvée insoluble. Pourtant, la nuit précédente, quand elle avait vu le marquis sortir de la chambre de Mme de Salres, elle avait éprouvé un dégoût profond, sentant instinctivement qu'il ne s'agissait pas là d'amour. Mais maintenant, elle comprenait pourquoi Mme de Salres avait flirté ostensiblement avec Perry; elle voulait probablement punir le marquis de sa... froideur de la veille !

Kezia ne se rendait pas compte combien son visage était expressif pendant qu'elle pensait.

A son retour, Perry portait un très bel écrin de cuir. Il souleva le couvercle et tendit la boîte au marquis.

Sur un coussin de velours noir reposait le fameux joyau, fait des vingt et un diamants dérobés au collier de la reine Marie-Antoinette.

Les pierres brillaient et scintillaient au soleil. Pendant un moment, un profond silence régna dans la pièce. Tous quatre, penchés, regardaient le collier. Puis d'une voix dans laquelle perçait l'envie, Mme de Salres dit en français:

— Il est superbe, magnifique ! Oh, Vere, mon cher! mon merveilleux amant, offrez-le-moi !

Kezia eut l'impression que sa voix rompait le charme. Le marquis, levant les yeux, regarda l'impudente avec une dureté que Kezia n'avait encore jamais remarquée dans ses yeux. Il en était encore plus impressionnant, presque effrayant.

Il referma doucement le couvercle de l'écrin et, martelant chaque mot, dit froidement:

— Non. Ce bijou n'est pas pour vous.

Pendant un moment, un silence pesant plana dans la pièce puis, soudain, Mme de Salres poussa un cri strident :

— Comment pouvez-vous être aussi cruel, aussi dépourvu de cœur ? dit-elle, déversant toute sa hargne. Je vous ai donné mon cœur, mon amour, et vous ne me donnez même pas ce collier !

Comme le marquis restait coi, Mme de Salres, apparemment dépassée par ses sentiments, quitta la pièce théâtralement tout en continuant à vociférer contre son amant, contre son ingratitude et son avarice.

Tous trois la regardèrent sortir, stupéfaits de sa réaction brutale. Puis le marquis dit d'un ton très calme :

— Je suis tout prêt à acheter ce collier, Falcon, mais à une condition.

Kezia sentit son cœur s'arrêter.

Il allait sûrement dire que le collier était trop cher. Alors Perry déciderait probablement de renoncer à le vendre et d'attendre un acquéreur disposé à payer le prix qu'il en exigeait. Mais dans ce cas, comment feraient-ils pour solder leurs dettes et conserver le domaine ?

— Une condition ? demanda Perry.

Lui aussi était très inquiet de la tournure que prenait l'affaire. Le marquis rouvrit l'écrin de cuir, contempla encore une fois le joyau, et dit sans relever la tête :

— Je le veux, dit-il. Je le veux pour le musée que je suis en train de fonder sur mes terres et qui ne contiendra que des souvenirs de l'époque révolutionnaire.

Il marqua une pause avant de continuer :

— Il contiendra évidemment des tableaux et du mobilier Louis XVI...

Kezia l'écoutait intensément, mais elle retint encore son souffle.

Il reprit, les yeux toujours fixés sur le collier :

— Comme ce joyau sera sans le moindre doute une pièce maîtresse de la collection, j'en paierai le prix que vous demandez.

Kezia parvint non sans peine à réprimer un cri de joie. Elle sentit sans avoir besoin de le regarder que Perry, lui aussi, se détendait.

— Mais quelle est votre condition ? lui demanda-t-elle alors.

— Je veux faire modifier la monture de ces diamants, répondit le marquis. Je veux le rendre encore plus majestueux et impressionnant qu'il ne l'est actuellement. Je ne pourrai donc pas l'emporter la semaine prochaine, quand je rentrerai en France. Je voudrais que vous et votre époux me l'apportiez en France lors de votre visite, le 10 juin prochain.

— Le 10 juin ? répéta Perry d'un ton stupéfait.

Le marquis sourit avant de reprendre :

— J'organise une course de chevaux et je suis sûr que vous aimerez concourir. Et comme j'ai remarqué que les pur-sang que je viens d'acheter sont d'excellents sauteurs, j'envisage d'organiser un steeple-chase, qu'en dites-vous ?

Le visage de Perry s'illumina, mais il demeura muet jusqu'à ce que Kezia, s'étant discrètement manifestée par une petite toux, lui rappelât sa présence.

— Je serai ravi d'être des vôtres, dit-il. Je crains toutefois que Kezia ne puisse m'accompagner. Elle a d'autres engagements pour cette période.

Le marquis referma violemment l'écrin et le déposa sur un petit guéridon près du fauteuil de Perry.

— Dans ce cas, dit-il, quitte à fort bien admettre les innombrables obligations de lady Falcon, je devrai me refuser le plaisir d'ajouter le collier à ma collection.

Tout en parlant, il s'était levé et se dirigeait déjà vers la porte. Perry regarda Kezia d'un air atterré. Elle se sentit défaillir, blêmit. Elle avait l'impression qu'aucun son ne pourrait sortir de sa gorge, mais quand le marquis eut atteint la porte, elle parvint à balbutier :

— Attendez ! S'il vous plaît... attendez ! J'ai... Comme vous l'a dit Perry, j'ai des engagements pour cette période... Mais... je pense que je peux les annuler.

Elle avait l'impression que les mots se mélangeaient, s'embrouillaient. Le marquis se retourna doucement :

— Vous êtes sûre ?

— Tout... à... fa... fait, bégaya-t-elle.

Son regard croisa celui du marquis, et elle comprit soudain qu'il escomptait bien depuis le début que les choses se passeraient comme il le voulait ! Une fois encore, il était le vainqueur, le conquérant, le Normand qui réussit toujours à obtenir ce qu'il désire !

Toutes ces émotions avaient exténué Kezia. Elle laissa les deux hommes et monta se reposer dans sa chambre. Assise devant sa fenêtre, elle se prit le visage entre les mains.

Ils avaient gagné !

Ils avaient obtenu le prix colossal que Perry exigeait du collier.

Mais, en même temps, les choses semblaient beaucoup plus compliquées que le jour de l'arrivée du marquis.

Comment pouvait-elle aller en France, habiter le château du marquis en prétendant qu'elle était la femme de Perry ? Que devait-elle faire en ce moment pour cette hystérique de Mme de Salres qui était encore enfermée dans sa chambre ?

Elle essaya de se persuader que rien ne comptait plus, du moment que le collier était vendu, que les gros nuages se dissipaient, que les dettes et le désespoir allaient enfin cesser de les accabler... Oui, maintenant, elle allait pouvoir réaliser tous les projets qu'il avait jusqu'alors fallu repousser sans cesse.

« Nous réglerons d'abord leurs gages à Betsy et à Humber. Nous leur devons déjà tellement d'argent ! Nous passerons ensuite aux réparations de la maison de retraite, puis nous aiderons les fermiers à remettre en culture les terres les plus proches du domaine, nous réparerons le toit, les fenêtres, nous changerons le four ! »

Elle envisagea des centaines de choses avant de se rappeler qu'elle pourrait aussi s'offrir un cheval. Elle se leva et regarda par la fenêtre. Elle rêvait de voir le jardin en ordre et entretenu comme il l'avait été pendant son enfance.

Entendant la porte de sa chambre s'ouvrir, elle se retourna: Perry entra et s'approcha d'elle.

— Je l'ai ! dit-il, triomphant, en brandissant un chèque.

Il se dirigea vers elle, lui posa les mains sur les épaules, la serra dans ses bras.

— Nous sommes riches, Kezia, riches, et tout ça grâce à toi ! Je suis sûr que si le marquis ne s'était pas autant amusé, il serait parti sans le collier.

— Mais nous devons le lui apporter, dit Kezia d'une toute petite voix.

— Je sais, dit Perry. Mais je serais prêt à le lui apporter en enfer plutôt que de renoncer à la vente. J'ai essayé de t'éviter cette corvée...

— Je m'en suis rendu compte ! Mais... quand nous serons en France, il faudra continuer cette comédie. Prétendre que nous sommes mariés. Ce ne sera pas facile !

— Nous n'y resterons pas très longtemps, dit Perry d'un ton rassurant. La course aura lieu le lendemain de notre arrivée, et nous pourrons partir le jour suivant.

Elle aurait voulu lui dire qu'une fois là-bas, il y aurait tant de choses à voir qu'il serait dommage de ne pas rester plus longtemps. Mais elle se raisonna: le moment était-il bien choisi pour aborder un sujet pareil ?

— Il faudrait que j'aie une ou deux nouvelles robes. A vrai dire je... je peux aussi rafraîchir... celles... de maman...

— Non, non ! Tu auras celles que je te promets depuis si longtemps ! protesta Perry.

— Merci, mon cher frère ! Mais n'oublie pas que l'argent ne dure pas éternellement !

Et après une hésitation, elle ajouta :

— Je t'en supplie... ne va pas le jouer!

— Ne t'en fais pas, je ne suis pas idiot à ce point ! D'ailleurs je ne compte pas me rendre à Londres avant notre retour de France, il y a tellement à faire ici !

Kezia repoussa ses doutes. Ne devait-elle pas se montrer aussi heureuse et enthousiaste que son frère ?

Perry ne pouvait détacher ses yeux du chèque qu'il tenait entre ses doigts. Il semblait encore sous le coup de la stupéfaction.

Il dit soudain:

— Le marquis pense que, puisque nous avons du temps avant le dîner, tu pourrais lui faire visiter la maison. Il a eu cette idée quand je lui ai dit que je dormais dans un lit à baldaquin originaire de Cornouailles ; il est visiblement intéressé par les sculptures.

— Je suppose qu'il veut les comparer à celles que réalisent les artisans de Normandie, lui dit Kezia. Où est-il ?

— Je l'ai laissé dans le bureau où nous nous étions installés pour terminer nos petites affaires.

Il contempla de nouveau le chèque d'un air dubitatif puis s'écria:

— Nous devrions l'encadrer ! Nous l'exposerions comme le marquis va exposer notre collier !

Kezia éclata de rire:

— Dépose-le plutôt rapidement à la banque pour que nous puissions retirer de l'argent au fur et à mesure de nos besoins. Sinon, il risque de s'envoler, et toi, tu croiras avoir fait un beau rêve !

Perry affecta une mine terrorisée :

— Ne dis pas des choses pareilles !

Puis il reprit son sérieux:

— Allez, va chercher le marquis et fais-lui visiter la maison.

Il s'arrêta un instant et ajouta, comme pour lui-même :

— Je me demande si je ne devrais pas aller tenter d'apaiser Yvonne.

Kezia le regarda, suffoquée :

— Tu n'y penses pas! Dans sa chambre...?

Perry hésita puis, comme à regret :

— Tu as raison; je suppose d'ailleurs qu'elle se calmera quand le marquis lui offrira d'autres diamants qui grossiront la collection de ceux qu'il lui a déjà offerts.

Elle le regarda, les yeux écarquillés :

— Parce que tous les magnifiques bijoux qu'elle porte depuis son

arrivée lui viennent du marquis ?

— Je le suppose. Tu sais, les hommes riches doivent souvent payer très cher pour s'amuser !

Kezia fut horriblement choquée. Il lui semblait impossible que quiconque dépense tant d'argent pour une femme qui représentait, de l'aveu même de Perry, un simple « amusement » !

Préférant toutefois éviter ce genre de conversation avec son frère, elle se dirigea vers la porte mais, avant de sortir, se retourna :

— Bien. Je vais lui montrer le lit à baldaquin ! J'espère que ta chambre est en ordre ?

— J'en doute !

Lorsque Kezia parvint dans le bureau, le marquis tenait *l'Encyclopedia* ouverte à la page où se trouvaient toutes les explications concernant l'origine et l'évolution du peuple normand.

Il la regarda approcher et dit d'un ton amusé :

— Maintenant, je vois ce que vous avez lu à mon sujet ! Vous pensez vraiment que je suis un païen primitif, sans foi ni loi ?

— Vous n'avez pas tout lu, protesta Kezia. Vous avez sauté le passage qui affirme que les Normands ont certes commencé tels que vous les décrivez mais qu'ils ont fini chevaliers.

— Conquérents quand même !

— Bien sûr ! Et vous..., vous l'êtes encore !

— Je me demande, dit-il avec amertume. Je commence à croire que certaines choses sont impossibles à obtenir.

— Ce genre de phrases jure dans une bouche normande ! le taquina-t-elle. Je suis sûre que vos ancêtres ne partaient jamais se battre d'un cœur défaillant, mais persuadés qu'ils seraient vainqueurs !

— Vous me voudriez ainsi ?

Il la regardait si intensément qu'elle se rendit compte brusquement de tous les sous-entendus possibles que comportaient leurs propos.

Inquiète qu'il ne devinât ses pensées, elle s'écria très vite :

— Je voudrais que vous vous battiez pour ce qui est juste et bon, ce qui pourrait aider... les autres.

— Et nous, là-dedans ?

— Quelle plus grande satisfaction pourriez-vous avoir que de vous dire que vous combattez le mal ?

— Tout dépend de ce que vous appelez « le mal », objecta calmement le marquis.

Le terrain devenait glissant, se dit Kezia. Comment se tirer à son avantage d'une joute oratoire avec un homme comme lui ? L'image du marquis à cheval, en armure, son bouclier dans une main, son épée dans l'autre, s'imposa de nouveau à elle avec une telle intensité qu'elle ne fut pas même étonnée de l'entendre dire :

— Mais c'est une image mythique que vous voyez là ! Je suis aussi

un homme, vous savez!

Elle se mit à rire, tant il était impensable qu'il eût pu lire dans ses pensées ! Elle répondit cependant :

— Un homme, oui, mais un Normand ! On attend mieux de vous !

Avant qu'il eût pu répliquer, se rendant compte qu'elle allait se trouver en fâcheuse posture, elle changea de sujet :

— Perry m'a dit que vous désiriez... voir le lit dans lequel ses ancêtres ont dormi depuis bien avant l'invasion de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant.

— Serait-il possible que ce lit ait servi depuis si longtemps et soit encore en bon état ? demanda-t-il sur un ton totalement différent de celui qu'il employait à peine deux minutes auparavant.

— Peut-être avons-nous un peu exagéré son âge, mais il est très ancien. Venez le voir.

Ils montèrent l'escalier côte à côte, et soudain revint à l'esprit de Kezia l'image qu'il avait utilisée la veille: elle les vit gravir ensemble un sommet inaccessible.

— Ce serait plus dur, dit-il.

Kezia rit.

— Si vous continuez à lire dans mes pensées, il sera inutile que je parle, nous n'aurons plus qu'à rester ensemble sans dire un mot.

— Du moment que je suis avec vous, nos gestes et nos actes m'importent peu !

Le cœur de Kezia fit un bond dans sa poitrine. Elle pressa le pas. Au bout du corridor se trouvait une chambre qui avait toujours été, depuis la construction de la demeure, la chambre du maître de céans. Plus grande que toutes les autres, elle était éclairée par trois grands vitraux en losanges. Dans un coin, une grande cheminée où l'on pouvait brûler un arbre entier. Les poutres du plafond étaient sculptées et deux des murs lambrissés. Il était impossible surtout de détacher ses yeux de l'immense lit qui se trouvait au centre de la pièce.

En chêne massif, il était sculpté d'animaux, de personnages, de bateaux, tous motifs familiers aux artisans de l'époque. Il n'était pas très haut mais fort large. Surmontant le chevet, on pouvait voir les armoiries des Falcon avec, en dessous, leur devise en latin.

La mère de Kezia avait refait le dais en velours rouge et brodé le blason familial sur le couvre-lit de velours assorti. Cette exécution digne d'un artiste avait exigé deux ans de travail. Quoique le reste de la chambre semblât vieillot, le couvre-lit et les tentures illuminaient tout: on eût juré qu'ils irradiaient une espèce d'aura.

— C'est totalement différent de tout ce que j'ai pu voir jusqu'à présent, dit le marquis. Je vous montrerai les sculptures sur bois qui se trouvent dans mon château, lorsque vous viendrez en France.

— J'adorais regarder celles-ci quand j'étais enfant, répondit-elle. Je cherchais les canards, les lapins, et surtout les écureuils dont vous voyez çà et là pointer le nez derrière les arbres.

— Ainsi, vous viviez ici quand vous étiez enfant ?

Kezia se mordit de nouveau les lèvres : elle parlait trop vite, sans réfléchir, elle ne jouait pas bien le rôle qu'elle s'était assigné. Elle ne pouvait se permettre d'être naturelle qu'au risque de se trahir. Elle répondit très vite :

— J'y venais souvent avec mes parents.

A cause de ce mensonge, elle évita le regard du marquis, de peur qu'avec son étrange intuition il ne se rendît compte qu'elle ne disait pas la vérité.

Tout en contemplant la pièce, il examinait la jeune fille. Il reprit enfin :

— C'est étrange comme cette chambre est masculine ! On n'y devine pas votre présence.

Après un instant de réflexion, elle prit un air contrit :

— Perry ronfle, la nuit ; alors je me suis installée dans une autre chambre. Vous savez, je suis si souvent seule dans la maison ! Je trouve la mienne beaucoup plus chaude et plus accueillante : je m'y sens davantage à l'abri des fantômes, peut-être !

— Montrez-la-moi, voulez-vous ?

Elle eut beau se dire que c'était imprudent, elle ne sut comment refuser sans paraître désobligeante. En se dirigeant vers la porte, elle annonça seulement :

— Je vais d'abord vous montrer les autres.

Elle ouvrit la porte adjacente à celle de Perry et précisa :

— Voici celle de ma... belle-mère.

En y entrant, elle se demanda pourquoi elle introduisait un étranger — surtout celui-ci - dans ce lieu qu'elle considérait plus que tout autre comme une espèce de sanctuaire. Mais il était trop tard pour reculer.

Elle tira les rideaux pour lui faire admirer un lit différent de celui qu'ils avaient vu précédemment. Celui-ci comportait aussi un baldaquin, également sculpté, mais dont les colonnes étaient délicatement soulignées à la feuille d'or. Sur la corniche voltigeaient de petits Cupidons entourés de guirlandes de fleurs.

Le marquis regarda silencieusement, puis, se tournant vers elle, articula d'une voix sourde :

— C'est la chambre de l'amour ! Je ne conçois pas que vous ne l'utilisiez pas.

— Je l'ai laissée dans l'état où elle était quand ma... belle-mère était encore en vie.

Elle sortit rapidement de la chambre, et le marquis n'eut pas

d'autre choix que de la suivre.

Elle lui montra la chambre aux roses avant d'arriver à la sienne. En posant sa main sur la poignée de la porte, elle hésita et murmura :

— Vous ne pensez pas qu'il serait temps de s'habiller pour le dîner ?

— Je n'ai pas encore vu votre chambre ! protesta-t-il.

Bien que le ton fût très calme, Kezia sentit derrière les mots une force qui l'obligeait en quelque sorte à obtempérer.

Comme désarmée, elle ouvrit la porte, et le marquis pénétra à sa suite dans la chambre qu'elle occupait depuis sa plus tendre enfance. Le lit n'était ni somptueux ni sculpté. Des rideaux de mousseline blanche accrochés au plafond l'enveloppaient telle une auréole virginale, et des embrasses torsadées rebrodées de brins de muguet accentuaient cette impression. La table de toilette était recouverte du même tissu que le dessus-de-lit. C'était une très jolie pièce. Étant souvent seule dans la maison, Kezia avait couvert les murs des tableaux qu'elle préférait. Pour la première fois, elle s'aperçut qu'ils étaient tous français. Elle les avait choisis parce que, pour elle, ils avaient une signification qu'elle eût été fort en peine d'expliquer.

Le marquis les examina. Sachant qu'il comprendrait, elle attendait ses commentaires. Mais comme il ne disait mot, elle crut qu'il désapprouvait son goût. C'est alors qu'il prononça doucement :

— J'aurais su que c'était votre chambre même si j'y étais entré seul !

Là-dessus, il se dirigea vers la porte sans se retourner, l'ouvrit, sortit et la referma sans bruit, laissant Kezia vaguement perplexe.

Tout en s'habillant, Kezia se sentait anxieuse.

Elle songeait que Mme de Salres risquait de reprendre sa scène au sujet du collier, pendant le dîner. Quand elle descendit, elle fut d'autant plus étonnée de voir la Française tout sourires et charmeuse. Quoique flirtant avec Perry, elle se montra beaucoup plus aimable avec Kezia qu'elle ne l'avait été depuis le début du séjour.

Kezia était sûre que le marquis n'était pas étranger à ce changement. Quelle qu'en fût la raison, Kezia était ravie. Mme de Salres n'avait plus envie de faire un drame !

Le dîner n'était pas aussi bon que la veille, et Kezia se le reprocha : elle ne s'en était pas occupée autant qu'elle aurait dû. Elle avait préféré faire du cheval plutôt que d'être aux cuisines

Néanmoins, l'excellente humeur de Perry était contagieuse, et tous les quatre rirent de tout et de n'importe quoi.

Mme de Salres fascinait tant les deux hommes que Kezia n'essaya même pas de rivaliser.

Après le repas, Perry et Mme de Salres allèrent admirer la roseraie,

et Kezia se retrouva seule dans le salon avec le marquis.

— Je voudrais vous remercier d'avoir acheté le collier, dit-elle. Cela va transformer la vie de Perry,.. et de tant d'autres gens qui ne peuvent venir vous remercier eux-mêmes ; permettez-moi de le faire en leur nom.

— Et vous, êtes-vous heureuse ?

—Très... très heureuse. Il devenait de plus en plus difficile de continuer ainsi. Je me demandais sans cesse d'où je pourrais tirer quelque argent...

— Mais votre époux va souvent à Londres, dit le marquis d'un ton pensif. Et la vie sociale y est très onéreuse.

— On invite Perry pour lui-même, il n'a pas besoin de rendre les invitations...

— Et vous êtes contente de rester ici ?

— Je serai plus contente... maintenant, grâce à votre générosité.

— Ma générosité ! Il ne tiendrait qu'à vous... Mais je sens bien que vous n'accepterez pas.

Elle le regarda avec un tel étonnement qu'il se tendit compte qu'elle n'avait pas compris ses paroles.

— Quand vous viendrez en France, j'aimerais vous offrir l'un de mes chevaux. Vous le choisirez Vous-même...

Époustouflée, elle finit par répondre:

— Non! Non!... Je ne pourrais... accepter!

— Pourquoi donc ?

— Ce serait incorrect !

— Vous pensez que votre mari serait jaloux ?

— Non... Non, pas jaloux, répondit-elle sans réfléchir, mais envieux !

— Je lui en donnerais un aussi !

— Non... Non, ce n'est pas ce que je voulais dire... Je vous assure, ce n'est vraiment pas ce que je voulais dire ! De toute manière, vous nous avez déjà donné suffisamment... Et nous ne pouvons vraiment pas accepter... autre chose de votre part !

Tout en parlant, elle pensait à sa mère qui aurait été tellement choquée de voir sa fille recevoir un tel cadeau de la part d'un étranger ! Avant qu'il ait pu placer un mot, elle s'écria:

— Je vous en supplie, oubliez que vous m'avez fait cette offre ! Je suis sûre que vos chevaux — ils sont français ! — seront beaucoup plus heureux dans leur pays qu'ici.

— Le Normand que je suis se considère un peu comme anglais, et puisque vous m'avez dit que vos ancêtres étaient à la bataille d'Hastings, vous me devez obéissance !

Kezia rit de bon cœur:

— Personne n'admettra jamais la logique d'une pareille

argumentation !

— Et moi, je la trouve tellement logique que j'insiste pour que vous choisissiez un cheval dans mes écuries. D'ailleurs, nous en reparlerons quand vous viendrez au château de Bayeux. J'aimerais vous remercier de votre hospitalité. Je l'ai appréciée plus que je ne pourrai jamais l'exprimer.

L'intensité de ses paroles donnait à Kezia l'impression que l'air vibrait autour d'eux. Elle se sentait de plus en plus nerveuse. Pour changer de sujet, elle enchaîna :

— J'espère que Mme de Salres n'attrapera pas froid dehors. Bien que nous soyons presque en été, les soirées peuvent être fraîches.

— Je vous garantis qu'Yvonne prend admirablement soin d'elle-même. Elle l'a toujours fait ! dit le marquis avec cynisme. Je suis persuadé du reste que votre époux se chargera d'empêcher qu'elle ne s'enrhume.

Au ton de sa voix, Kezia comprit que l'attitude de Perry vis-à-vis de Mme de Salres agaçait le marquis. Elle essaya de défendre son frère :

— Perry a toujours essayé d'être un... hôte parlait..., et Mme de Salres est très... très attirante.

— Quand j'ai décidé de l'emmener, je ne pensais pas que Peregrine était marié. En vous voyant, je me suis rendu compte de l'impair que j'avais commis en la priant de m'accompagner.

Elle fut très gênée de ses excuses :

— Je vous en prie... ne pensez pas cela. Mme de Salres est si belle, si élégante et si fascinante ! Je sais combien je suis différente... Je dois vous paraître bien ennuyeuse !

— Pouvez-vous me citer une chose que nous ayons faite ou dite depuis mon arrivée et que l'on pourrait qualifier d'ennuyeuse ?

Le son de sa voix bouleversa Kezia.

— Je m'exprime très mal, dit-elle, mais je pense que... que vous comprenez.

— Oui, je comprends, mais je ne sais vraiment que faire, et Dieu m'est témoin que c'est la première fois de ma vie !

Elle le regarda, surprise. Mais au moment où elle allait lui demander une explication, Mme de Salres et Perry rentrèrent dans la pièce.

Comme une petite fille, Mme de Salres courut vers le marquis. Elle se jeta presque sur lui et lui dit en français :

— C'est si romantique, dehors, sous les étoiles ! Venez les regarder avec moi, Vere, et vous vous sentirez comme pendant cette nuit magique où nous nous sommes rencontrés à Paris.

Tout en parlant, elle levait vers lui un regard si langoureux que Kezia pensa qu'il devait être bien difficile de résister à ces beaux yeux suppliants. Comment n'être pas captivé par elle, par ses lèvres

entrouvertes, son parfum, son attitude lascive ?

Elle était parfaitement consciente que Perry. entré sur ses talons, la regardait avec fascination.

Kezia ne pouvait, par comparaison, que se trouver terriblement insignifiante et guindée ! Elle comprenait que les deux hommes fussent sous le charme.

Se sentant de trop, elle se dirigea vers la porte. Tout à coup, Mme de Salres dit en français :

— S'il vous plaît, venez avec moi, mon adorable, irrésistible Vere !

Le ton de Mme de Salres fit à Kezia l'effet d'un poignard qu'on lui aurait enfoncé dans le cœur.

Dans le hall, elle se mit à courir et ne s'arrêta qu'une fois arrivée dans sa chambre.

Elle se jeta sur son lit. Elle se demandait ce qui lui avait pris et pourquoi elle réagissait de cette manière. Et, soudain elle eut peur de trop bien connaître la réponse, Oh oui, trop bien!

— Et voilà ! soupira son frère en les regardant s'éloigner.

Dans la calèche suivie par les deux serviteurs cheval, on apercevait encore le chapeau de Mme de Salres dont les plumes flottaient au vent.

— Ils ont dit qu'ils s'étaient beaucoup amusés, remarqua Kezia d'une toute petite voix.

— J'ai eu, moi aussi, beaucoup de plaisir à les recevoir, constata Perry. Je vais tout de suite à la banque déposer le chèque et retirer l'argent nécessaire pour régler les salaires. Nous pourrions également commencer les travaux les plus Urgents.

— C'est merveilleux ! lui répondit sa sœur.

Elle se demandait cependant pourquoi elle ne se sentait pas plus joyeuse.

Le marquis et sa suite avaient disparu au détour du chemin qui lui semblait bien vide à présent.

— Nous n'avions pas imaginé une minute que tout se passerait si facilement! s'exclama Perry avec un grand sourire.

— C'est vrai. Nous avons eu... beaucoup de chance, admit-elle.

Perry se retourna et se dirigea vers la maison.

— Il faudra que tu te procures vite de nouvelles robes, dit-il. Nous avons à peine plus de deux semaines avant notre départ pour la France.

— Et si je... tombais malade à la dernière minute ? suggéra timidement Kezia. Il serait trop tard pour annuler le chèque...

— Pour l'amour du ciel, s'écria Perry, furieux, tu ne vas pas lui jouer ce mauvais tour! Et il pourrait très bien exiger le remboursement., sans se soucier de nos dépenses, en plus ! D'ailleurs,

je suis sûr que tu auras plaisir à découvrir la France. Pourquoi en faire un problème ?

— Je ne m'inquiète pas, mais...

Elle s'arrêta net.

Comment dire à Perry, bien qu'elle n'en eût pas la preuve formelle, que le marquis s'était rendu dans la chambre de Mme de Salres la veille et y avait fait l'amour avec elle ?

Comme elle pouvait lire dans ses pensées, elle savait ce qui s'était passé !

Elle comprenait maintenant pourquoi Mme de Salres était de si bonne humeur, au dîner ! Elle comprenait aussi pourquoi elle avait demandé de façon si câline au marquis de l'accompagner dans le jardin...

Peut-être même lui avait-il promis de l'épouser ? Quel triomphe pour cette femme, elle sera il arrivée à ses fins...

Sans se douter de ses pensées, Perry se dirigea vers les écuries pour seller son cheval.

Kezia n'en cessa pas pour autant de s'interroger : pourquoi était-elle si déprimée ? Refusant d'affronter la réalité, elle attribuait cette réaction à la fatigue, à la tension nerveuse de ces deux jours passés avec leurs hôtes étrangers.

Cependant, sous ces explications trop faciles subsistait, lancinant, le souvenir des réserves émises par Perry. Il avait fait de son mieux pour empêcher qu'elle ne rencontre le marquis, s'était efforcé de l'éloigner de la maison. Son ami Harry ne l'avait-il pas averti que le marquis était un séducteur irrésistible, que toutes les femmes, au premier regard, tombaient amoureuses et se comportaient dès lors comme des possédées ?

« C'est ainsi que je me comporte, pensa-t-elle. Et ce voyage en France va être une torture de tous les instants... »

Impossible pourtant d'esquiver ce martyre, elle était obligée d'y aller ! Perry avait raison. Le marquis était un homme tellement imprévisible qu'il pourrait exiger le remboursement total ou partiel, voire, Dieu sait de quelle façon, l'annulation pure et simple de la transaction...

« Je ne dois pas l'offenser », pensa-t-elle. Quelques minutes plus tard, elle se sentait encore confortée dans ce raisonnement.

« Je ne l'aime pas... Non, je ne l'aime pas ! D'ailleurs comment pourrais-je aimer un homme sans foi ni loi, et qui de surcroît est... un Normand ? » La réponse était toute simple. Mais elle refusait de l'admettre. Malgré tout, elle sentait son corps vibrer à la pensée du marquis. Au moment de lui dire adieu, il avait pris sa main et l'avait portée à ses lèvres et, sans quitter Kezia des yeux, y avait déposé un baiser insistant, prolongé... un vrai baiser !

L'espace de quelques secondes, elle avait senti la chaleur de ses lèvres sur sa peau, et cela lui avait donné l'impression qu'un éclair de lumière lui traversait le corps. Elle savait qu'il s'en était rendu compte, car sa main tremblait dans la sienne. D'autant qu'à cet instant-même, malgré toutes ses bonnes résolutions, elle l'avait regardé également droit dans les yeux, étourdie que plus rien au monde n'existât en dehors de lui...

Elle se dirigea vers la chambre de sa mère. Elle n'avait pas encore eu le temps de refermer les rideaux depuis la visite qu'elle y avait faite avec le marquis.

« Que faire, maman, que faire ? » pria-t-elle du fond du cœur, tout en sachant qu'elle n'obtiendrait pas de réponse. Elle passa dans la garde-robe attenante afin de choisir les robes qu'elle emporterait pour son séjour normand. Car, tout bien réfléchi, elle se contenterait de celles-ci. Il serait trop stupide de gaspiller en frais de toilettes l'argent dont ils avaient un si grand besoin pour des dépenses bien plus urgentes.

Une partie de son esprit lui intimait toutefois l'ordre de se faire aussi belle que possible pour le marquis. Quand elle repensait à la manière dont Mme de Salres était vêtue, à ses robes à la dernière mode, à sa sophistication, elle se moquait d'elle-même: «Voyez-moi la petite prétentieuse ! Comment le marquis pourrait-il s'intéresser une seconde à une campagnarde aussi simplette, aussi stupide que moi ? Une oie blanche, voilà ce que je suis..., quelle idiote ! »

Elle se rappelait cruellement sa nullité dans des conversations où la plupart des sous-entendus de Mme de Salres lui échappaient complètement. Tout ce que disait cette femme faisait rire le marquis et Perry, alors qu'elle, Kezia, demeurait muette, ahurie...

Elle devait ressembler à ces adolescentes qui, dînant pour la première fois avec des adultes, ne comprennent pas un traître mot des propos échangés et sont incapables d'y mettre leur grain de sel.

Elle examina, désespérée, la garde-robe de sa mère, et finit par refermer les armoires sans s'être décidée. Puis elle sortit en soupirant.

« Nous ne passerons que deux nuits en Normandie. Je vais donc m'acheter une robe du soir plus ou moins à la mode et une tenue de jour afin d'être décente aux courses. Mais je ne vais sûrement pas dépenser des sommes extravagantes, ça non ! Pour le reste, je trouverai bien une couturière au village qui m'aidera à mettre à ma taille une ou deux toilettes de maman ! »

Elle pouvait très bien s'en charger elle-même, mais elle aurait encore tant à faire dans les prochains jours ! Elle n'aurait sûrement pas le temps de s'en occuper: Perry avait déjà certainement donné ses ordres, et la maison ne tarderait pas à être envahie d'ouvriers ! Il lui faudrait diriger tous ces gens et les empêcher de déranger Betsy et

Humber avec leur tapage... Sans compter que ces travaux allaient tout salir... !

« Je ne suis vraiment pas douée pour l'organisation, se morigénait-elle. J'aurais dû aller en ville avec Perry et, pendant qu'il était à la banque, en profiter pour faire des courses... Des courses ? Comme si je pouvais trouver là des tenues dignes de rivaliser avec la mode française ! Ah... Il vaudrait tellement mieux que je reste ici ! » conclut-elle.

Tandis que l'écho du corridor désert lui renvoyait ses paroles, elle s'immobilisa brusquement. A quoi bon tricher ? Elle n'avait en fait qu'un désir, un seul : revoir le marquis ! Elle brûlait d'être avec lui, de l'entendre parler... lui parler; elle mourait d'envie de revoir la merveilleuse expression de ses yeux qui, chaque fois, creusaient une étrange angoisse dans sa poitrine, une joie si profonde... Finalement, elle prononça à haute voix les mots qui oppressaient délicieusement son cœur !

— Je l'aime... Oh, comme je l'aime ! Mais mon Dieu, par pitié, aidez-moi à l'oublier !

Comme ils approchaient de Château-Bayeux, Kezia crut rêver. Déjà, au moment où ils avaient embarqué sur le yacht du marquis, à Southamp-ton, elle s'était dit qu'elle vivait un conte de fées.

Tant de choses s'étaient passées depuis deux semaines que Kezia commençait à douter du passé et à se projeter tout entière dans l'avenir.

Après le départ du marquis et de Mme de Salres, Perry avait fait immédiatement commencer les travaux de réparation de la maison. Il semblait avoir réquisitionné tous les ouvriers du comté ! On vivait désormais dans un désordre indescriptible depuis l'aube jusqu'au crépuscule.

Il y avait des couvreurs sur le toit, des vitriers à chaque fenêtre, des peintres et des menuisiers dans chaque pièce... Quel tohu-bohu !

Perry, qui avait aussi fait entreprendre des travaux dans les principaux bâtiments de fermes, avait prié Kezia de dresser une liste des améliorations à apporter, des acquisitions nécessaires pour la maison de retraite. La tâche était des plus malaisées, car les vieux pensionnaires étaient tellement enfiévrés par les événements qu'ils parlaient tous à la fois. Par ailleurs, Kezia devait en reloger certains provisoirement, car les locaux étaient dans un tel état de délabrement qu'il fallait les reconstruire de fond en comble.

Ainsi s'était écoulée toute une semaine au bout de laquelle Kezia avait dû se rendre à l'évidence: elle n'aurait pas le temps d'aller à Londres acheter des toilettes. L'eût-elle pu, d'ailleurs, que Perry n'aurait pas été en mesure de l'accompagner. Un jour, en rentrant du village pour le déjeuner — elle avait passé la matinée à vaquer de-ci de-là, partout assaillie de nouvelles réclamations toutes plus pressantes les unes que les autres —, elle eut une brusque inspiration : « Mon Dieu ! Mais si je ne m'occupe pas sur-le-champ de mes propres affaires, je n'aurai rien à me mettre là-bas ! »

Elle était en retard et pressa de son mieux son vieux cheval afin d'arriver au plus vite au sommet de la côte. Avant de pénétrer dans le domaine, elle mit pied à terre, dessella sa monture, préférant la laisser retourner seule à l'écurie où elle avait préparé une litière fraîche le matin même. Elle se dirigea alors vers le perron. Perry était en train

d'engager de nouveaux serviteurs et parlait déjà d'acheter des chevaux à Tattersall.

Elle franchit la porte d'entrée et, à son grand étonnement, se retrouva devant une pile de cartons posés à terre dans le hall. En les examinant plus attentivement, elle constata qu'ils provenaient d'une maison de couture. D'autres, ronds et plus petits, ne pouvaient contenir que des chapeaux.

Tandis qu'elle se tenait là, abasourdie de cette livraison, Dennis, un jeune homme qu'on avait engagé pour aider Humber, entra dans le hall :

— Qu'est-ce que tout cela ? demanda-t-elle. Quand est-ce arrivé ?

Le garçon, trop simplet pour répondre à deux questions à la fois, demeura coi. Enfin, après un moment de réflexion qui parut une éternité, il répondit avec son terrible accent rustique :

— Elles sont arrivées voilà à peu près une demi-heure par une de ces... vous savez... carrioles de poste.

— Une voiture postale ? s'écria-t-elle, tout étonnée, sachant pertinemment que ce moyen de livraison coûtait cher.

Elle se pencha pour découvrir l'étiquette d'une des boîtes, et lut :

MADAME MARIE BERTIN 26,
BOND STREET

Au bout d'un moment, Dennis ajouta :

— Il y a une lettre, Miss, je l'ai mise sur la petite table.

Elle se dirigea vers le guéridon, s'empara de l'enveloppe, la décacheta : l'en-tête était la même que sur les boîtes. Kezia lut à haute voix les mots suivants, inscrits d'une main élégante au milieu de la page :

*Avec les compliments de Mme de Salres pour remercier lady Falcon de sa
merveilleuse hospitalité.*

Après avoir étudié la calligraphie, elle se rendit tout de suite compte qu'il ne s'agissait pas de l'écriture de Mme de Salres : cela ne ressemblait pas aux quelques mots précédant sa signature sur le livre d'or...

S'emparant de l'un des cartons, elle demanda à Dennis de prendre les autres et de la suivre dans sa chambre.

— Le repas est prêt, Miss, dit-il.

— Montez cela d'abord, répondit-elle sans se démonter.

Elle savait qu'elle ne pourrait déjeuner avant d'avoir satisfait sa curiosité.

Elle posa l'une des boîtes sur son lit, l'ouvrit et ne put retenir un cri

en voyant la robe du soir la plus belle qu'elle eût jamais pu imaginer.

En la retirant du papier de soie, elle constata que tout le corsage était recouvert d'un empiècement de dentelle entièrement rebrodée de petites perles en forme de goutte de rosée. La jupe, qui ondulait à partir de la taille étroitement resserrée, était aussi large, sinon plus, que celles de Mme de Salres !

Tous les paquets une fois défaits, elle se rendit compte qu'on lui avait offert trois robes du soir, trois de jour, et satisfait un autre de ses rêves : une tenue de voyage..., ainsi que la cape assortie — parfaite pour la traversée de la Manche.

Chaque toilette portait sans conteste — la griffe le prouvait — la touche inimitable des couturières parisiennes. Et il fallait du reste que Mme Bertin fût fort à la mode et très chère pour avoir pu se permettre d'ouvrir une boutique à Londres, dans Bond Street.

Avant d'inventorier les cartons qui contenaient les chapeaux assortis aux toilettes, Kezia éprouva un scrupule. Elle savait parfaitement que Mme de Salres, à peine polie pendant son séjour, ne pouvait être à l'origine d'un cadeau si royal... En eût-elle eu les moyens, pareille générosité ne lui ressemblait pas ! Mais que faire ? Kezia ne pouvait décemment refuser ces robes et les renvoyer au marquis... Il nierait en être l'expéditeur et... et ne manquerait pas de se moquer d'elle !

Au reste, alors qu'elle aurait dû se sentir offensée par un tel geste, elle ne pouvait empêcher son cœur de crier sa joie : « Il a pensé à moi ! » Il avait eu la délicatesse inouïe de combler la coquetterie de Kezia sans permettre à son amour-propre de s'offusquer...

Elle se demanda si Perry serait dupe de la supercherie et croirait à un cadeau de Mme de Salres. Mais elle savait que, si elle n'attirait pas l'attention de son frère sur ces nouvelles robes, il ne remarquerait même pas la différence avec celles qu'elle portait d'ordinaire ! Tels sont les hommes...

Perry était pour l'instant obsédé par les réparations et les transformations de la maison. Tout à son bonheur de pouvoir enfin procéder aux travaux nécessaires, il en avait oublié jusqu'au collier — et, plus surprenant encore, jusqu'à leur voyage en France !

La veille de leur départ, une voiture postale venue de Londres leur apporta le joyau ainsi qu'une lettre du secrétaire du marquis leur expliquant les modalités du voyage.

— Mon Dieu! s'écria Perry. J'avais complètement oublié que nous devons emporter le collier à Bayeux!

Il ouvrit l'écrin et contempla le joyau.

— Et que se passerait-il si nous gardions le collier et l'argent ? suggéra-t-il avec un sourire.

Kezia poussa un cri d'horreur:

— Comment peux-tu imaginer une chose pareille ?

— Je plaisantais, voyons ! Mais comme ce doit être bon d'être aussi riche que Crésus ! Regarde, le marquis a dû dépenser une fortune pour cette monture...

Les gros diamants étaient maintenant sertis dans de l'or massif et entourés de brillants plus petits reliés les uns aux autres par des baguettes des mêmes pierres.

— Veux-tu le porter ? demanda Perry.

Elle secoua la tête:

— Sûrement pas ! Je suis convaincue qu'il est maléfique... Il ne sera nulle part plus à sa place que dans le musée du marquis. Aucune femme ne pourra plus désirer se l'approprier comme cette horrible comtesse de La Motte.

— Si elle en a tiré autant d'argent que nous, je ne puis m'empêcher de penser que cette escroquerie en valait la peine...

— Oh ! Comment peux-tu ? s'exclama sa sœur. Il est vrai que cette parure a bien arrangé nos affaires...

— Et comment ! Grâce à lui, nous sommes, en plus, invités en grande pompe à Bayeux !

Quand Kezia vit arriver la calèche à six chevaux qui devait les mener à Southampton, elle pensa que la dernière phrase de son frère était encore loin de la réalité.

Ils s'arrêtèrent en chemin pour passer la nuit chez un ami du marquis, le duc d'Athelstone.

Celui-ci, ravi de les recevoir, avait organisé une grande réception et convié tous ses amis pour rencontrer les Falcon.

En repartant, le lendemain, Kezia dut s'avouer qu'une grande partie de son plaisir, la veille, avait tenu au fait qu'elle était infiniment mieux habillée que les autres femmes ! Pour la première fois de sa vie, celles-ci l'avaient regardée avec envie et non avec pitié.

Le yacht du marquis était rapide et il leur fallut à peine trois heures pour traverser la Manche.

En mettant pied sur le sol français, Kezia se demanda s'ils étaient en train de suivre le trajet des envahisseurs normands, jadis... A chaque tour de roue, il lui semblait reconnaître leur influence parmi la population locale. N'était-ce pas à eux que le marquis devait ses extraordinaires yeux bleus ? Il était si différent de tous les hommes qu'elle avait rencontrés jusqu'alors ! Peut-être précisément parce qu'il était normand ? Issu d'une race d'hommes entraînés à utiliser leur instinct pendant les batailles tant terrestres que navales, d'une race qui s'était toujours battue contre des forces supérieures aux siennes, et dont l'acuité d'esprit s'était encore affûtée au contact de l'adversité... Comment leur vision du monde n'eût-elle pas été supérieure à celle de la plupart des hommes ? Pour vaincre, survivre, échapper à la mort,

n'utilisaient-ils pas le secret perdu par leurs adversaires, ce fameux troisième œil dont parlent les Égyptiens ?

Voilà l'explication à la perspicacité du marquis ! Kezia tremblait d'angoisse en pensant qu'il s'était peut-être rendu compte qu'elle lui avait menti.

— N'oublie pas que je suis ta femme, rappela-t-elle à Perry comme ils sortaient du port dans une superbe calèche tirée par quatre chevaux.

— Merci de me rafraîchir la mémoire; quant à toi, prends bien garde au marquis, souviens-toi aussi de ce que Harry m'a dit à son sujet !

— Je n'ai pas oublié, dit Kezia à voix basse.

Elle était obsédée par cette menace. Elle pensait que, dans son genre, elle n'avait rien à envier à toutes les femmes qui avaient perdu toute retenue parce qu'elles étaient amoureuses du marquis, ce « Casanova des temps modernes ». Elle en était au même point !

Pendant le voyage, Perry et Kezia furent étonnés par le paysage : il ressemblait étrangement, se dit-elle, à celui qu'ils venaient de quitter de l'autre côté de la Manche.

Remarquant le chapeau de sa sœur pour la première fois, Perry s'exclama :

— Tu es bien élégante ! D'où viennent ces vêtements ? Je croyais que tu voulais que je t'emmène à Londres...

— Ils en viennent, répondit-elle honnêtement.

— Ah..., tu les as commandés ? Tu as bien fait, je n'aurais pas eu le temps de t'y accompagner, nous avons tant à faire à la maison !

Et, comme si le sujet ne l'intéressait plus, il poursuivit :

— J'ai pensé que si nous agrandissions la cuisine, les serviteurs pourraient se déplacer plus facilement quand nous donnerons de grandes soirées.

Elle le regarda, effarée :

— Perry, quand nous aurons terminé tous les aménagements nécessaires à la maison, nous restera-t-il suffisamment d'argent pour donner de grandes réceptions ?

— Tu sais, je suis extrêmement raisonnable dans mes dépenses, je t'assure que je fais très attention. Mais tu comprends, quand la maison sera enfin présentable, que les travaux seront achevés, j'aimerais quand même inviter quelques-uns de mes amis à venir de temps à autre... Et si le marquis peut se permettre, lui, d'organiser un steeple-chase, qu'est-ce qui nous empêcherait, nous, de recevoir ?

— Oh ! j'en serais ravie, sourit Kezia.

Mais en même temps, elle ne pouvait s'empêcher de penser que s'ils faisaient des folies, ils risquaient, dans un an ou deux, de se retrouver dans la même position qu'avant que le marquis ne leur

achète le collier...

L'avenir l'inquiétait, la rendait maussade, et cela lui gâcha les quelques milles suivants, mais elle se dit qu'il valait mieux tout oublier pendant qu'elle était en France. Elle aurait tout le temps de se faire du souci quand elle serait de retour en Angleterre. La vue du château du marquis contribua à lui faire totalement oublier ses problèmes.

Jamais elle n'avait imaginé qu'une demeure pût être aussi belle. Les jets d'eau de cinq fontaines s'entrelaçaient devant le porche du bâtiment principal aux magnifiques proportions. Au-delà, de grands escaliers de marbre menaient à une porte d'entrée non moins impressionnante.

La calèche s'arrêta au bas du perron, et le marquis vint à leur rencontre.

Kezia était déterminée à se comporter d'une manière très digne afin qu'à aucun moment leur hôte ne pût se douter de ce qu'elle ressentait pour lui.

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres, sans cesser de la regarder. « Comme il est beau ! » se dit-elle. Il émanait de lui une force irrésistible, et elle se sentait attirée comme par un aimant.

— Vous êtes venue ! dit-il à voix basse. Et vous êtes encore plus belle que dans mon souvenir !

Elle aurait voulu jouer les indifférentes, et pourtant elle se sentit rougir, tandis que ses yeux baissés montraient à quel point elle était intimidée.

Sans en avoir conscience, elle était ravissante ainsi. Comme le marquis les guidait à l'intérieur de la maison, elle fut stupéfiée de la beauté des plafonds peints, des tapisseries exposées aux murs, des meubles marquetés. Elle n'avait encore jamais vu d'aussi belles choses, quoiqu'elle en eût entendu parler si souvent, et que ses lectures lui eussent donné envie de les contempler, de les toucher !

Et pourtant, malgré son admiration, elle était plus intéressée par le marquis que par ce cadre prodigieux...

Elle ne fut nullement surprise de trouver dans la demeure un grand nombre des parents de son hôte. Lady Falcon l'avait maintes fois entretenue du fait que les Français se réunissaient volontiers autour du chef de famille, en l'occurrence le marquis. Il la présenta à sa mère, encore fort belle, à sa grand-mère et à une foule de cousins. Une jeune femme brune très attirante attendait son tour d'être présentée.

— Voici ma nièce Lisette, comtesse du Marnay, dit-il. Depuis son veuvage, elle est venue habiter avec nous.

— C'est bien plus drôle de vivre dans la compagnie de mon oncle Vere, sourit celle-ci, que chez mes parents où tout le monde semble avoir plus de quatre-vingts ans !

— Plus exactement, corrigea le marquis en riant, Lisette apprécie

surtout la proximité de Paris. Nous recevons beaucoup plus de jeunes messieurs susceptibles de la complimenter !

— A quoi serviraient les hommes, sinon ? s'exclama-t-elle.

Tandis que le marquis achevait les présentations, Perry éclata de rire.

On accompagna Kezia à sa chambre. En découvrant la pièce, elle se dit que le marquis avait dû choisir la plus belle pour l'impressionner et lui montrer que chez lui non plus ne manquaient pas les chambres magnifiques.

Des Cupidons pourchassaient Vénus au plafond. Le couvre-lit et les rideaux étaient de soie ; sous son dais, le lit ressemblait à un trône. Le tapis d'Aubusson ressemblait à un bouquet de roses.

Les bagages de Kezia avaient été transportés du yacht dans une petite carriole. « Il ne manque rien à notre bonheur, se dit-elle, sauf un valet pour Perry et une femme de chambre pour moi. » Elle était cependant sûre que les deux servantes qui étaient en train de défaire ses malles la seconderaient bien mieux que ne l'eût fait quelque villageoise anglaise. Car dans un délai aussi bref, voilà tout ce qu'elle eût réussi à dénicher comme service...

Comme, depuis le château du duc d'Athelstone, le voyage avait pris une bonne journée, Kezia éprouva le besoin de se reposer. Elle avait l'esprit totalement engourdi et n'aspirait qu'à se retrouver seule pour mettre un peu d'ordre dans ses idées.

Elle se fit la leçon une nouvelle fois. Il fallait à tout prix éviter que le marquis ne se rendît compte de l'intérêt qu'elle lui portait.

En même temps, elle se dit qu'elle devait profiter de chaque minute de son séjour en France pour voir le plus de choses possible et tirer le meilleur parti de la situation. Aurait-elle jamais l'occasion de revenir ?

Elle passa l'une de ses nouvelles robes pour le dîner.

L'expression qu'elle remarqua dans les yeux du marquis lorsqu'elle pénétra dans le salon la convainquit, si besoin en était encore, que c'était bien lui qui lui avait offert et surtout choisi ses tenues.

« Il n'avait aucun droit de faire une chose pareille », se dit-elle.

Cependant, un bref coup d'œil aux robes des autres femmes présentes lui rappela qu'elle aurait eu l'air misérable si elle était venue, conformément à son intention première, vêtue des toilettes de sa mère. Celles-ci avaient eu beau être élégantes en leur temps, elles n'en étaient pas moins totalement démodées.

Elle portait, ce soir-là, la robe au corsage rebrodé de perles. Quoique blanche, celle-ci ne donnait pas pour autant l'impression d'une robe de débutante. Le tissu était translucide comme une perle irisée par la lumière délicate des chandelles.

Le marquis, lui, resplendissait dans son habit comme le premier

soir où elle l'avait vu descendre pour le dîner chez eux.

Les femmes de la famille portaient assez peu de bijoux, juste ce qu'il fallait pour rehausser leur tenue. Mais les diamants, les perles et les autres pierres qu'elles arboraient dans leur coiffure ou autour de leur cou étaient inestimables. De surcroît, tous ces bijoux étaient dans la famille depuis des siècles et s'étaient transmis de génération en génération.

Il y avait une vingtaine de personnes autour de la table, mais le marquis, se penchant vers Kezia au moment où ils commençaient à dîner, lui murmura :

— J'ai pensé que vous pourriez être fatiguée. Aussi n'ai-je invité personne, c'est juste un dîner de famille.

Kezia se mit à rire :

— Vous devez être content d'avoir une famille aussi nombreuse !

— Je le suis. Surtout qu'ils m'obéissent tous au doigt et à l'œil et n'osent me critiquer, quoi que je décide !

— Alors vous êtes très gâté, dit-elle en plaisantant. Je connais plus d'un Anglais qui vous envierait !

— Voulez-vous dire que les hommes en Angleterre, votre mari par exemple, reçoivent des coups de bec de leurs femmes ?

— Ce n'est pas cela du tout ! Mais là-bas, les parents et les grands-parents sont terribles... Ils vous considèrent toujours, quelque soit votre âge, comme un enfant et appellent chacun de vos gestes et de vos désirs bêtise ou caprice !

— Caprices, bêtises... mon rêve ! Si vous m'aidiez à en faire ?

Sentant que cette remarque était du genre qu'il se permettait avec Mme de Salres, qu'elle recelait quantité de sous-entendus, Kezia se raidit instinctivement.

Il se rendit compte qu'il avait commis un impair et, pour se racheter, entreprit de conter l'histoire des tableaux qui ornaient les murs, puis la légende qui entourait le château lui-même.

Ses récits étaient si passionnants que le repas touchait à sa fin lorsque Kezia s'aperçut qu'elle n'avait pas encore adressé la parole à son voisin de gauche. En guise d'excuse, elle lui dit avec un sourire :

— J'espère que vous me pardonneriez de vous avoir négligé, mais l'histoire de ce château est tellement fascinante !

— Le conteur ne l'est pas moins, n'est-ce pas ? répliqua l'homme.

Suffoquée par cette insolente réponse, elle le regarda plus attentivement. Il y avait en lui quelque chose qui la gênait profondément, sans qu'elle fût en mesure de préciser quoi.

— Excusez-moi, dit-elle. Je me souviens rarement des noms qu'on m'indique au fur et à mesure des présentations...

— Je suis Orvil de Bayeux, répondit-il. La brebis galeuse de la famille !

Avec un rire, Kezia s'enquit :

— Pourquoi la brebis galeuse ?

— Parce que j'ai le don de me mettre dans des situations inextricables et que je ne rentre à la maison que lorsque je n'ai plus la possibilité de faire autrement !

Kezia fut très surprise de sa franchise. Il reprit :

— Ajoutez à cela que je suis un grand amateur de steeple-chase, et que je ne puis résister au plaisir d'y participer. Comme Vere possède de magnifiques chevaux que je ne pourrai jamais m'offrir, je m'apprête à monter le meilleur. J'aurai ainsi l'immense plaisir de gagner l'un des prix qu'il distribue si généreusement au vainqueur.

Comme il semblait ricaner sur le mot « prix », elle questionna de nouveau :

— De quel genre de prix s'agit-il ?

— Si vous pensez à des coupes en argent, vous faites erreur. Moi, ce que je veux gagner, ce sont des louis d'or — Vere les prodigue à pleines brassées... Évidemment ! Ça lui est facile... !

Il avait dit cela avec une telle rancune que Kezia se sentit mal à l'aise.

Quoiqu'il s'en fût rendu compte, il ricana et poursuivit :

— Comme vous êtes l'invitée d'honneur, je suppose que vous l'aiderez à dilapider la fortune de la famille de cette manière absurde. Pendant ce temps, moi, j'ai les poches vides, et je me demande parfois comment je vais faire pour payer mon prochain repas !

— Je ne peux vous croire, monsieur, protesta-t-elle.

Cela lui faisait mal au cœur d'entendre calomnier le marquis d'une telle manière ! Mais Orvil continua :

— Et pourtant, c'est vrai ! Mon seul espoir est que Vere s'entête à rester célibataire. S'il casse sa pipe, dit-il crûment, j'aurai une chance d'hériter du titre et des terres.

— Comment pouvez-vous tenir des propos si odieux ? s'indigna-t-elle.

— Vous prenez son parti ? Alors, ça veut dire que vous vous êtes entichée de lui, comme toutes les autres femmes qui lui tournent autour, tels des vautours près d'une carcasse !

Kezia retint son souffle, tandis qu'il enchaînait :

— S'il a envie de vous, eh bien, faites que ça dure ! De toute manière, vous êtes déjà mariée. Et je vous crois d'ailleurs totalement inoffensive !

Il eut un rire sarcastique et reprit :

— Ma tante et ma grand-mère ont eu quelque espoir quand, de retour d'Angleterre, il a annoncé qu'il avait invité à la maison une « vraie beauté » — ce sont ces termes ! Elles ont pensé qu'il s'agissait d'une jeune fille innocente et qu'il la prendrait pour épouse. Allez, je

peux vous l'avouer, à ce moment-là, moi, j'ai eu peur...

— Je vous interdis de me parler ainsi ! s'insurgea-t-elle.

Mais il continua comme s'il n'avait pas entendu :

— Mais je n'ai pas à m'en faire, vous êtes mariée. Et il se lassera de vous comme de toutes les autres. Et il cherchera un autre petit lapin à hypnotiser !

C'était tellement grossier que Kezia n'en croyait pas ses oreilles. Même en français, cela sonnait aussi vulgaire qu'en anglais. Comment ce malotru osait-il tenir des propos pareils ?

Soudain, en voyant Orvil vider son verre d'un trait et un valet le lui remplir aussitôt, elle comprit qu'il avait trop bu.

Elle se retourna vers le marquis et, au regard furieux dont il écrasait son cousin, se rendit compte qu'il avait tout entendu. Il ne s'en maîtrisa pas moins et, d'une voix très calme, suggéra :

— Après le dîner, j'aimerais vous montrer certains de mes tableaux.

— J'en serai ravie. Je comptais d'ailleurs vous prier aussi de me faire visiter le château — si ce n'est pas abuser de votre patience.

— Nous trouverons toujours le temps de faire ce que vous désirez, répondit-il en s'inclinant galamment.

Dans le salon, elle s'aperçut que Perry poursuivait la conversation animée qui, durant le repas, l'avait comme rivé à la brune Lisette.

Comme le marquis la rejoignait, elle lui dit la première chose qui lui vint à l'esprit :

— Que votre nièce est jolie ! Quelle tristesse de se retrouver veuve si jeune !

— La tristesse aurait été plus profonde, répliqua le marquis, si au bout de deux ans de mariage, elle n'avait été si déçue par son mari !

— Déçue ?

— Il était si riche, un véritable enfant gâté, et l'influence désastreuse de sa mère...

Voyant l'air surpris de son invitée, il expliqua :

— Oui, sa mère était grecque, et comme il était fils unique, elle l'a tellement pourri qu'il n'a jamais aimé que lui-même. Un abominable égoïste !

— Alors, Lisette a été malheureuse ? dit Kezia avec douceur.

— Je dirais plutôt : c'est sans chagrin excessif qu'elle s'est retrouvée libre. Ces mariages de raison...

— J'avais oublié qu'en France aussi cette pratique existe... C'est un système navrant. Il aboutit trop souvent à des fiascos complets...

— C'est aussi mon avis, dit le marquis.

A la façon dont il lui avait répondu, Kezia supposa qu'il avait été probablement marié...

Elle se rappelait maintenant qu'en France comme en Angleterre,

l'aristocratie combinait ainsi des unions prétendument assorties entre ses membres souvent très jeunes, sans les consulter...

Elle aurait voulu savoir si tel avait été le cas, mais elle était trop timide pour interroger son hôte. Comme s'il devinait la question, il lui dit :

— Comme vous le supposez en ce moment, mon père avait arrangé pour moi un mariage de cette espèce. Je n'avais que vingt-deux ans.

— Et vous avez été malheureux ?

— Le mariage ne s'est pas fait, j'en suis fort heureux ; ma fiancée est partie avec l'homme qu'elle aimait deux semaines avant les noces.

Kezia ne put retenir une exclamation :

— Cela vous a sûrement blessé !

— Dans ma vanité, oui ! Mais dès nos fiançailles, je m'étais douté qu'elle était éprise d'un autre.

Après une pause, il reprit :

— A l'époque, pourtant, j'étais encore stupide au point de laisser les gens me manipuler. Depuis, j'ai bien changé !

Le ton de sa voix se durcit brusquement :

— Cette expérience a été pour moi une délivrance et, par la suite, je n'ai jamais joué avec mon bonheur, sachant quel risque cela représentait.

Kezia, pensant à Orvil, acquiesça d'un ton impétueux :

— Il faut pourtant vous marier ! Vous devez avoir un fils qui héritera de ce merveilleux château ! Et puisque tant de femmes vous aiment, il doit bien s'en trouver une que vous puissiez aimer !

Ils s'étaient arrêtés devant un tableau. Pendant qu'elle l'examinait, le marquis murmura :

— Et supposez que je sois amoureux de quelqu'un que je ne puisse épouser ?

Kezia pensa tout de suite à Mme de Salres. Elle devait bien avoir un mari quelque part !

Pendant un instant, elle essaya de trouver un biais qui permette au marquis d'épouser la femme qu'il aimait et d'être enfin heureux... Mais aussitôt, la pensée qu'il pourrait être marié la blessa atrocement. Elle éprouvait une si vive douleur qu'elle s'efforça de dire d'un ton léger :

— Je vous pensais normand, donc conquérant... !

— Est-ce que vous m'incitez vraiment à prendre ce dont j'ai envie, quelles que soient les conséquences ?

Il avait prononcé cette phrase en anglais avec une telle énergie que Kezia s'esclaffa :

— Qui pourrait vous résister ? Vous venez du Nord, casqué, botté, la lance en avant !

— Vous êtes d'humeur trop moqueuse, protesta-t-il. Venez, je voudrais que vous regardiez ce tableau.

Avec un effort, Kezia essaya de s'intéresser à la toile mais, malgré elle, elle ne pouvait détacher son attention des vibrations et de la puissance qui émanaient du marquis.

« Je commets une erreur grossière en restant aussi près de lui », se dit-elle.

Elle chercha Perry des yeux comme pour l'appeler à son secours. Mais elle ne le vit nulle part. Il n'était pas avec les parents du marquis, tous assis à l'autre bout du salon.

Une porte-fenêtre était ouverte sur le jardin. Sans avoir besoin qu'on le lui dise, elle comprit que Perry et Lisette étaient sortis sur la terrasse au clair de lune.

— Voulez-vous que nous les rejoignons? demanda le marquis.

— Mais non... Si, bien sûr, corrigea-t-elle avec hâte, je cherche Perry parce que je suis certaine qu'il apprécierait cette toile du célèbre Poussin.

— Il pourra toujours la voir et l'apprécier demain.

Elle se rendit compte qu'encore une fois il avait lu dans ses pensées.

Elle prit peur soudain qu'il ne devinât ce qu'elle éprouvait pour lui, cette incompréhensible félicité que lui donnait sa présence à ses côtés, chaque fois... Seule la fuite pouvait la sauver de cette dangereuse emprise. Elle dit tout bas :

— La journée a été longue, me permettriez-vous de me retirer et d'aller me coucher ?

— Mais bien sûr ! Je voudrais que vous soyez en pleine forme demain, car j'ai pensé que nous pourrions, si vous en avez envie, faire une promenade à cheval avant le petit déjeuner. Ensuite, l'arrivée de mes invités pour le steeple-chase risque de m'occuper beaucoup...

— J'en serai ravie.

Se rappelant brusquement que dans la garde-robe soi-disant offerte par Mme de Salres, il n'y avait pas de tenue de cheval, elle fut sur le point de refuser: quelle figure ferait-elle avec sa jupe élimée, sa blouse ravaudée ? C'était bon pour l'Angleterre, chez elle, mais ici...

— Est-ce que nous serions... seuls ? Je crains de n'être pas... très élégante !

— Je crois que vous trouverez dans votre chambre tout ce dont vous avez besoin, dit le marquis. A ce propos, j'aurais déjà dû vous dire que vêtue comme vous l'êtes, vous ressemblez exactement à l'image que j'avais de vous...

Kezia le regarda :

— Ce n'est pas bien... Mais je ne sais pas ce que je dois... ou peux faire ?

— Pourquoi voudriez-vous faire quoi que ce soit ? Votre seul rôle est d'être belle !

Ne trouvant rien à répondre, craignant surtout qu'il ne remarquât son trouble, ne perçût la vivacité des sentiments qu'elle s'efforçait vainement de cacher, elle se retourna prestement et se dirigea vers la porte.

— Si je m'éclipse, personne ne remarquera mon absence.

— Si. Moi ! Mais demain, je vous attendrai dans le hall à sept heures.

Il lui ouvrit la porte et l'accompagna dans le vestibule.

Quatre laquais y montaient la garde, resplendissants dans leur livrée rouge et or.

Kezia s'arrêta au bas de l'escalier:

— Bonne nuit, monsieur, dit-elle doucement. Comment vous remercier de toutes vos bontés ? De celles dont je peux parler et... des autres ?

— Bonne nuit, Kezia.

S'emparant de sa main, il la porta à ses lèvres, et une fois encore, elle sentit un frisson la parcourir.

Mais ce n'était plus sa main seule qui frissonnait. Son corps tout entier vibrait sous l'effet du baiser. Elle se détourna vite et grimpa l'escalier en courant. Parvenue sur le palier, elle eut envie de s'arrêter, de se retourner, mais elle savait que le marquis, immobile en bas, attendait précisément ce geste. Elle ne pouvait se permettre pareille attitude. Le cœur broyé, elle referma la porte de sa chambre.

Quand elle eut disparu, le marquis, un étrange regard dans ses yeux bleus, fil volte-face et rejoignit les autres au salon.

Tout en chevauchant à travers les prairies qui s'étendaient au-delà du parc, Kezia se disait qu'elle n'avait jamais été aussi heureuse.

En entrant dans sa chambre, elle avait trouvé, selon ses prévisions, une tenue de cavalière dans la penderie. Si les convenances les plus élémentaires exigeaient qu'elle refusât ce nouveau présent, la coquetterie l'avait emporté... Jamais Kezia n'avait vu d'amazone plus seyante ni même imaginé qu'il pût en exister de si originale : elle était tellement chic, tellement française qu'il suffisait de la voir pour succomber au désir de l'endosser. D'un bleu profond, elle était ornée de galons blancs.

La dentelle de la blouse était si fine que Kezia supposa qu'elle avait été brodée par les religieuses de quelque couvent français.

Elle la contempla un long moment avant de se déshabiller et de se mettre au lit.

Plus elle repensait à la conversation qu'elle avait eue avec le marquis, plus le ravissement ressenti lors du baisemain se dissipait. « Il est incontestablement épris de Mme de Salres, se dit-elle, et s'il ne peut l'épouser, il restera le célibataire le plus courtisé de France. »

Malgré tout, il était inadmissible que sa fortune revînt un jour à son ignoble cousin ! Kezia sentait confusément qu'Orvil n'était pas seulement déplaisant mais qu'il pouvait se montrer machiavélique. Bien plus que ses propos scandaleux ou l'expression de son regard fuyant et veule, ce qui avait surtout alerté la jeune fille, c'était l'intuition inexplicable d'une force négative et diabolique.

Depuis son arrivée au château, elle sentait sa perception des choses et des gens s'aiguiser, s'exacerber. Elle était même, ici, plus consciente des vibrations qui émanaient du marquis que lors de son séjour en Angleterre. Elle pressentait ainsi également les personnalités de chaque membre de la famille, de Lisette en particulier. Celle-ci était indubitablement la personne du monde la plus aimable — après son oncle, évidemment ! Aussi Kezia approuvait-elle fort que Perry courtisât la jeune femme plutôt qu'une Mme de Salres qu'elle considérerait comme essentiellement méchante.

« Pourquoi et surtout comment puis-je être aussi catégorique au

sujet de ces gens ? », se disait-elle en se morigénant. Mais quoi qu'elle fût, elle était certaine que son intuition ne la trompait pas.

« Ce château est enchanté ! pensait-elle. Pas seulement les pièces de réception, les chambres, mais les murs même, chaque pierre, ainsi que ses admirables jardins, ses fontaines dont les jets d'eau lancent vers le ciel des gerbes de cristal ! En fait, songeait-elle, le sortilège qui date de l'époque du duc Rollon s'est perpétué jusqu'au marquis... C'est un homme de cœur..., en dépit de sa réputation ! », décréta-t-elle.

Elle se sentit rougir. Il s'était montré d'une telle générosité avec elle, si compréhensif ! Aucun autre homme n'aurait agi de la sorte, avec tant d'élégance !

Quel Anglais aurait seulement songé à lui offrir de quoi paraître à son avantage devant ses amis et parents, à lui épargner l'humiliation certaine de la pauvreté ? Aucun !

Certes, un Anglais se fût mis en quatre pour rendre son séjour chez lui le plus agréable possible, mais aucun ne se serait souvenu qu'elle adorait monter à cheval, aucun ne lui aurait avec tant de grâce organisé une promenade si tôt le matin, aucun surtout ne se serait préoccupé de lui choisir une tenue seyante et de la lui offrir...

« Comment ne serais-je pas amoureuse de lui ? » pensa-t-elle. Et quand elle s'endormit enfin, aussitôt ses rêves lui montrèrent le beau marquis. A son réveil, elle percevait toujours nettement sa présence à ses côtés. Chaque trait du visage aimé était si bien gravé dans sa mémoire qu'elle pouvait presque le matérialiser... Aussi, à sept heures pile, s'était-elle précipitée au bas des escaliers où le marquis l'attendait déjà.

Dans sa nouvelle tenue qui lui allait à ravir et qui accentuait la minceur de sa taille, elle savait qu'elle était métamorphosée par rapport à leur dernière promenade à cheval, mais quand elle le vit ébloui au point de cligner des yeux, elle fut tout intimidée et balbutia :

— Je sais, c'est incorrect... et peut-être même mal d'accepter vos dons, mais je... que dire ?

— Rien, trancha-t-il avec un sourire. En route, les chevaux piaffent d'impatience !

Personne apparemment ne devait les accompagner, car elle ne vit que deux montures au bas du perron.

Le marquis la prit par la taille et la souleva pour l'asseoir en selle.

Malgré toutes ses bonnes résolutions, elle se sentit défaillir au contact de ses mains, et tout son corps était ému par la proximité du sien...

En saisissant les rênes, elle s'efforça de ne penser à rien d'autre qu'au cheval qu'elle était en train de monter.

Ils galopèrent en silence pendant un long moment. Puis le marquis tira sur le mors de son étalon qui s'arrêta net. Elle en fit autant et

s'exclama :

— C'est tellement merveilleux !

En prononçant ces mots, ses yeux croisèrent ceux du marquis, mais elle détourna très vite son regard de peur de succomber à la séduction de son sourire, de ses paroles, de toute sa personne...

« Il aime Mme de Salres, se répéta-t-elle, et comme il courtise indifféremment toutes les femmes qu'il rencontre, je serais trop bête de le croire ! »

Après qu'ils eurent mis leurs chevaux au pas pendant un petit moment, le marquis rompit le silence :

— Je voudrais que vous vous retourniez pour regarder le château d'ici. C'est, à mon avis, le plus beau point de vue sur ma maison.

Docilement, Kezia fit volter son cheval. Le marquis avait raison : sa demeure était magnifique, on eût dit un mirage. La jeune femme en fut comme étourdie.

Le soleil levant se reflétait dans les fenêtres et dans les bassins ; au-delà, on apercevait les frondaisons de la forêt. Un vol de colombes blanches, qu'elle avait déjà aperçues là-bas, s'envola et passa au-dessus de leurs têtes. Le marquis dit doucement :

— Les oiseaux d'Aphrodite...

— Elles sont aussi belles que tout ce qui vous entoure... Comment pourriez-vous ne pas être heureux ?

Il regarda le château d'un air pensif et, au bout d'un moment, soupira :

— La solitude est au fond de mon cœur!

Il n'avait pas besoin de s'expliquer, Kezia, d'instinct, avait compris exactement ce qu'il voulait dire : il avait beau être entouré de gens, quelque chose lui manquait, quelque chose de spirituel que ses commensaux ne pouvaient lui donner. Mais cela voulait-il dire aussi que même les beautés auxquelles il consacrait une si grande partie de son temps le décevaient ? Par quel miracle ? Elle faillit le lui demander, mais avant qu'elle n'eût formulé sa question, il y répondit à sa façon :

— Vous devez le savoir, nous rencontrons tous dans la vie un amour sous une forme ou sous une autre ; mais il est rarement conforme à nos souhaits...

Il parlait si sérieusement que Kezia en fut bouleversée.

— Je ne connais pas grand-chose à... l'amour, mais je crois comprendre. Comme vous êtes plus exigeant que les autres hommes, ce qu'on vous offre vous paraît mesquin, n'est-ce pas ?

En disant cela, elle pensait à toutes les femmes qui avaient mis leur cœur à ses pieds. Il les obsédait pourtant au point qu'elles en perdaient la raison ! Comment se faisait-il qu'il n'eût pu en aimer une seule autant qu'elles-mêmes l'avaient aimé ?

— Je sais ce que vous pensez, Kezia, mais je vous jure que j'ai de toutes mes forces espéré, cherché une femme qui capture non seulement mon cœur mais aussi mon âme.

— Peut-être demandez-vous trop ?

— Mais cela arrive bien aux autres, pourquoi pas à moi ?

Un peu choquée de ce ton hargneux, Kezia répliqua doucement :

— Vous êtes jeune, il faut continuer, tenter d'attraper les étoiles, dussiez-vous être un peu déçu le jour où vous en saisissez une...

— Je suis sûr que, si j'arrive à obtenir celle que je désire, je ne serai pas déçu ! En fait, ce serait le miracle pour lequel je n'arrête pas de prier.

Elle fut très surprise de l'entendre avouer qu'il priait. Il priait donc pour la même raison qu'elle !

Tous les soirs, elle suppliait Dieu de lui envoyer un homme qu'elle aime et qui l'aime en retour autant que son père et sa mère s'étaient aimés. Ils avaient été si heureux ensemble, ils se complétaient si bien !

— Cela vous surprend ? interrogea-t-il d'une voix dure, cela ne me ressemble pas, de prier ?

— Je suis simplement surprise que vous... en parliez, la plupart des hommes auraient trop honte de l'avouer.

— Je n'en ai pas honte. J'ai prié Dieu de m'accorder l'amour que je cherche et surtout de faire qu'il soit réciproque.

De nouveau Kezia crut qu'il pensait à Mme de Salres.

Elle l'aimait trop pour ne pas souhaiter qu'il obtienne satisfaction, que ses vœux soient exaucés. Tendrement, elle murmura :

— Je prierai, moi aussi, pour que vos souhaits soient entendus. Vous verrez, le miracle aura lieu, vous serez pleinement heureux !

— Merci, Kezia, j'ai l'impression que vos prières seront mieux agréées que les miennes.

Comme si tout était dit, il fit tourner son cheval. Elle l'imita, et ils repartirent au galop, sautant tous les obstacles qu'ils rencontraient sur leur passage.

Quand ils atteignirent le château, les joues de Kezia étaient toutes rouges et ses yeux brillaient de bonheur. Elle aurait seulement souhaité continuer, et que leur galop dure toujours, qu'ils arrivent au bout du monde et y trouvent un paradis, le leur, le leur pour l'éternité !

Consciente qu'elle rêvait, qu'il faudrait redescendre sur terre, que le marquis serait débordé par mille tâches toute la journée, elle n'en savourait que mieux leur tête-à-tête inespéré.

Elle courut se changer dans sa chambre. Elle n'avait même pas pris la peine d'appeler une servante pour l'aider et achevait déjà de s'habiller quand elle entendit frapper à sa porte.

C'était Perry. Il était en tenue de cavalier, et elle le trouva

vraiment beau, d'une beauté tellement anglaise !

— Je descends prendre le petit déjeuner, puis j'irai aux écuries choisir le cheval que je monterai aujourd'hui. Le marquis m'a dit que je pouvais choisir n'importe lequel, en dehors, naturellement, de celui qu'il se réserve !

— C'est merveilleux, Perry, mais dépêche-toi avant que le cousin du marquis, cet affreux Orvil, ne prenne le meilleur !

— Orvil ? Tu l'as dit, quel odieux personnage ! Tu sais, la comtesse m'a raconté que toute la famille le détestait, et qu'à Paris, il provoqua il scandale sur scandale.

— Le marquis doit se faire bien du mauvais sang avec lui, murmura-t-elle.

— Il faut bien qu'il ait quelques petits problèmes ! Il a tellement d'argent !

Sentant une vilaine note d'envie dans la réflexion de son frère, elle s'empessa de protester :

— Oh, Perry, tu parles comme Orvil de Bayeux hier soir ! Il a été ignoble, et, en plus, il avait trop bu !

— Rassure-toi, petite sœur, nous n'avons aucun point commun... Mais je t'en supplie, ne tombe pas amoureuse du marquis !

Comme Kezia ne répondait pas, il reprit :

— Harry nous a bien avertis, tu le sais... Et bien que Mme de Salres ne soit pas là, je suis persuadé qu'elle ou une autre du même genre attend le marquis à Paris. Tu verras qu'il s'y précipitera dès la fin de la fête.

A cette seule pensée, le cœur de Kezia se serra horriblement.

Comme pour prendre la défense du marquis, elle dit, sur un ton légèrement agressif :

— Tu es pourtant bien aise de monter ses chevaux !

Toute à sa protestation, elle ne remarqua pas que Perry la regardait d'un drôle d'air.

— S'il te parle d'amour, ne l'écoute pas ! Tu m'entends, Kezia ? Je ne veux pas que tu donnes ton cœur à ce Français dont la réputation est désastreuse !

Elle se retourna vers sa coiffeuse.

— Nous lui avons rapporté le collier et nous rentrons demain, n'est-ce pas ? Alors ? Tu sais bien que je ne le reverrai jamais...

— Tant mieux ! A propos... J'ai invité la comtesse à passer quelque temps chez nous quand la maison sera prête.

— Quelle comtesse ?

— Lisette. Elle n'est jamais allée en Angleterre et j'ai pensé qu'elle aurait plaisir à venir chez nous.

Tout en parlant, il se dirigeait vers la porte.

Après son départ., Kezia demeura songeuse un instant. Puis elle se

dit que, tout compte fait, la présence d'une femme comme Lisette aiderait peut-être son frère à s'amender. Elle l'empêcherait d'aller à Londres où il jouait gros jeu avec ses amis fortunés. En outre, bien qu'il n'en eût jamais parlé, elle était persuadée qu'il fréquentait là des femmes dont leur mère eût condamné la société...

En se regardant dans la glace, elle convint qu'en ce qui la concernait, son frère avait raison, elle ne devait à aucun prix écouter le marquis.

Il valait mieux ne pas se retrouver à nouveau dans la même situation que le matin, seule avec lui, une heure entière, à bavarder à bâtons rompus. Non seulement c'était peu convenable, mais il lui manquerait trop par la suite...

« Je l'aime à la folie, se dit-elle. Mais n'est-ce pas uniquement parce que je n'ai jamais vu auparavant d'homme qui lui soit comparable ? » Pourtant, elle avait le sinistre pressentiment qu'elle n'éprouverait plus jamais d'émotion semblable..

Les dames d'âge prenaient probablement leur petit déjeuner dans leur chambre, car à part les hommes, seules Lisette et une autre jeune femme étaient assises dans la salle à manger. Au bout de la table se trouvait le marquis. Il se leva dès qu'il la vit entrer dans la pièce et lui indiqua une chaise vide à ses côtés. Elle n'avait pas le choix et dut se mettre à la place qu'il lui offrait.

— Vous avez sûrement faim ! Moi, je suis affamé... Et mangez copieusement, parce qu'il faudra patienter des heures jusqu'au déjeuner. Ici, on le sert plus tard qu'en Angleterre.

— Tout est délicieux, lui dit-elle. Si je restais longtemps, je deviendrais énorme !

En disant cela, elle se souvint des repas frugaux qu'elle et les Humber partageaient avant la visite du marquis. C'était grâce à lui qu'au moins pendant un certain temps, elle ne se demanderait pas comment assurer la confection du prochain repas... !

— Voilà quelque chose qui ne devra plus jamais se produire, décréta le marquis.

Encore une fois, il avait lu dans ses pensées !

Elle était si intimidée de lui devoir — fût-ce en échange du collier — une existence normale qu'elle se détourna, de peur qu'il ne remarque son embarras. Ce faisant, elle vit, à sa grande consternation, Orvil quitter son siège pour venir s'asseoir à côté d'elle. Il l'entreprit sur-le-champ :

— Alors, lady Falcon, j'ai appris que Mme de Salres avait passé deux jours chez vous en Angleterre ?

— Effectivement, elle est venue avec votre cousin.

— Je suis extrêmement surpris qu'une femme de son espèce soit reçue dans une maison aussi respectable que la vôtre !

Kezia ne répondant pas, il poursuivit :

— Je l'ai vue hier, et elle a été très étonnée que vous soyez venue en France avec votre mari.

— Elle savait pourtant que le marquis nous a priés de lui apporter le collier qu'il a acheté pour son musée, non ?

Avec une grimace de dégoût, Orvil rétorqua :

— Son musée ! Mon cousin dépense des sommes folles pour des acquisitions qui n'ont pas de sens. Il ferait tout de même mieux de secourir ses propres parents !

« Un, surtout », se dit-elle. Mais elle ne pouvait se permettre d'exprimer haut et clair cette impertinence.

— Je suis sûr, continuait Orvil, que Mme de Salres sera ravie d'apprendre que vous avez apprécié votre promenade matinale. Elle est, pour tout ce qui touche à mon cousin, d'une jalousie féroce !

Kezia ne sut que répondre.

Elle avait beau comprendre qu'il la provoquait à dessein, ou simplement pour se montrer désagréable, elle n'en était pas moins fort embarrassée. Elle était convaincue qu'il se ferait un malin plaisir d'exaspérer Mme de Salres en exagérant les faits.

Par haine de son cousin, il allait essayer encore une fois de le desservir de son mieux.

Elle se demanda si elle devait plaider la cause du marquis pour désarmer l'odieux personnage, mais elle comprit que ce serait peine perdue.

Elle continua à manger comme si elle n'avait pas entendu, mais ce bon repas qui la ravissait après tant de privations avait soudain un goût amer.

Elle se sentit soulagée quand, probablement dépitée de n'obtenir aucune réaction de sa part, Orvil se leva en disant :

— Je vais aux écuries, Vere, choisir le meilleur de tes chevaux. Je les ai tellement entendu louer ! Du reste, fais-moi confiance, je prendrai celui qui me mènera à la victoire !

— Ils sont tous à ta disposition, Orvil, tu le sais... Et si je ne te revois d'ici la course, bonne chance ! répliqua le marquis.

— Tu ne me souhaites rien de pareil, grommela l'autre. Mais rassure-toi, je me promets de gagner et me réjouis d'avance de t'alléger d'une bonne poignée de louis !

Sur ce, il sortit de la pièce.

Bien que le marquis n'eût rien rétorqué, un ou deux de ses parents ne manquèrent pas d'exprimer par un murmure de réprobation leur opinion sur Orvil.

Kezia vit alors Perry se lever à son tour et ne fut qu'à demi surprise de l'entendre dire à Lisette :

— Vous m'avez promis de m'aider à choisir ma monture. Vous

m'accompagnez ? Je ne pourrais pas m'en tirer sans vous.

— Je vous montrerai ceux qu'Oncle Vere trouve les meilleurs, voilà tout ! s'exclama-t-elle.

— J'espère que vous ne serez pas choquée si ma nièce aide votre époux ? glissa le marquis.

Kezia lui répondit avec un petit rire moqueur :

— Oh non ! Perry serait tellement heureux de gagner une course ! Du reste, qu'il gagne ou non, je le connais, la seule idée de monter l'un de vos admirables pur-sang le comble !

— Si j'avais su, j'aurais organisé une course pour dames, et vous l'auriez sûrement gagnée.

En riant de nouveau, elle lui dit :

— Après notre promenade de ce matin, je serai bien contente d'être une simple spectatrice ! Mais si vous aviez organisé une compétition pour dames et si je l'avais gagnée, nous aurions commis un impair, car les autres femmes auraient été jalouses !

Elle se demandait, tout en parlant, si Mme de Salres montait bien. C'était peu probable, sans quoi le marquis, en Angleterre, n'eût pas fait allusion à son aversion pour les chevaux.

Le marquis se leva.

— Allons, Messieurs, peut-être serait-il temps de nous diriger vers le champ de courses ? Les cavaliers qui n'habitent pas le château ne vont probablement pas tarder.

Se tournant vers Kezia, il ajouta :

— Il y aura toujours une voiture à votre disposition pour vous y amener, vous ou toute autre personne qui le désirerait.

— Merci, lui répondit-elle avec un sourire.

Quand les hommes se furent esquivés, une dame, apparentée au marquis, s'approcha de Kezia et, prenant place à côté d'elle :

— Je n'avais pas vu Vere si enthousiaste ni si heureux depuis bien longtemps, dit-elle.

— Pardonnez-moi, s'excusa la jeune fille en ouvrant de grands yeux, mais je le croyais heureux... toujours...

— Oh, pas toujours ! Et surtout pas ici..., soupira son interlocutrice qui, elle l'apprit plus tard, s'appelait Teresa.

— Pourquoi ?

— Probablement parce qu'il trouve un peu lourde sa tâche de chef d'une grande famille. Il est si seul ! On le sollicite sans cesse, vous savez. Les uns demandent de l'argent, les autres se disputent, et chacun le presse, l'assiège, essaie de le convaincre de se marier, lui souligne la nécessité d'assurer sa descendance.

— Et cela le rend malheureux ?

— Cela et... Franchement, seriez-vous ravie d'avoir un cousin comme Orvil ? interrogea Teresa sans ambages.

— J'avoue que... qu'en quelque sorte... cela m'ennuierait... assez.

Elle avait hésité à se prononcer, n'osant le faire crûment, de crainte de paraître indiscrète. Rien ne l'autorisait à se mêler des affaires du marquis. Elle ne pouvait se permettre de critiquer aucun membre de la famille, fût-il aussi manifestement odieux qu'Orvil.

Sans se laisser démonter, Teresa reprit :

— En fait, tous ces tracas me navrent, et je comprends que Vere passe le plus clair de son temps à Paris.

« Avec Mme de Salres », ajouta Kezia pour elle-même ; aussitôt, la douleur trop connue lui transperça la poitrine et son cœur parut suspendre ses battements.

La course fut passionnante et Kezia s'amusa beaucoup. Elle suivit avec délices le steeple-chase que son frère gagna d'une encolure devant une dizaine de concurrents.

Lisette, à ses côtés, sautait de joie et applaudissait à tout rompre.

— Je lui avais bien dit que ce cheval était le meilleur de l'écurie ! s'écria-t-elle, tout heureuse. Et il l'a pris au nez et à la barbe du cousin Orvil, qui comptait fort empocher le prix !

A sa mine furieuse, on voyait qu'il ne se consolait pas de sitôt d'avoir perdu. « Dieu veuille, songea Kezia, qu'il ne s'en prenne pas à Perry ! Il a l'air si vindicatif ! »

Tandis qu'elle s'inquiétait de la sorte, son frère descendait de cheval et, à grand renfort de gestes et d'exclamations, commentait sa victoire pour Lisette qui le félicitait chaleureusement. N'avait-il pas remporté la course la plus importante de la journée ? Kezia fut soufflée d'apprendre que le prix du steeple-chase représentait l'équivalent en francs de cinq cents livres sterling ! Outre qu'elle trouvait la somme excessive, elle était intimement persuadée qu'il serait inconvenant de l'empocher. Malheureusement, les deux hommes se moqueraient de ses scrupules si elle avait la naïveté d'en parler...

Un autre steeple-chase devait avoir lieu après le déjeuner.

Perry ayant gagné le premier, les lois de l'hospitalité voulaient que le gagnant des courses suivantes fût l'un des voisins, délicatesse qui achevait d'exaspérer la rage d'Orvil...

De retour au château, le marquis avait prié les dames de la maison de se mêler à ses invités et de s'occuper d'eux. Kezia se retrouva donc assise à côté d'un homme bien plus âgé que les autres cavaliers mais qui, dans sa jeunesse, avait été l'un des cavaliers les plus célèbres de France.

— Votre mari, Madame, a établi un véritable record, ce matin, dit-il avec une exquise courtoisie.

— Un pareil compliment de votre part, Monsieur, me paraît extrêmement flatteur, répondit-elle en souriant.

Le comte d'Outeur lui rendit son sourire :

— Ainsi, vous avez entendu parler de moi ?

— Oui, Monsieur, et je suis très impressionnée par votre réputation.

— Je suis maintenant trop vieux pour concourir souvent, mais Bayeux a tellement insisté pour que je participe à la course de cet après-midi ! Pour être tout à fait sincère, je m'en promets un très grand plaisir. Quant à remporter la victoire, alors là, je n'ai pas la moindre illusion...

— J'ai l'impression que le marquis tiendra la dragée haute à ses concurrents, acquiesça Kezia.

— Je serais très déçu qu'il ne gagne pas, dit le comte, et croyez-moi sur parole, tous les voisins le seraient aussi !

Devant l'air surpris de Kezia, il expliqua :

— Je suppose qu'on vous a raconté des tas de vilaines choses sur son compte ? Le problème, avec les femmes, c'est leur terrible caquet ! Je puis vous affirmer, moi, que c'est un excellent propriétaire. A mon humble avis, il représente un atout pour la Normandie, et nous sommes tous extrêmement fiers de lui.

Sans trop savoir pourquoi, Kezia rougit. Tant de gentillesse la remplissait de joie et de confusion. Désireuse de cacher son trouble, elle détourna les yeux et, par-dessus la table, croisa le regard du marquis. Cela ne dura qu'un instant, mais elle eut l'impression qu'ils étaient tous deux unis par-delà l'espace et le temps...

Comme l'une de ses voisines requérait son attention, il se retourna vivement.

Et pourtant Kezia sut que, désormais, en dépit de tous les avertissements, son cœur ne lui appartenait plus. Ne lui appartiendrait plus jamais. Aussi longtemps qu'elle vivrait, elle n'aimerait personne d'autre...

Après la remise des prix et le départ des invités, elle monta dans sa chambre pour se reposer. Elle s'était presque assoupie quand la porte s'ouvrit brusquement: Perry fit irruption dans la pièce et vint s'asseoir au pied du lit.

— Je voudrais te parler!

— Je suis tellement contente que tu aies gagné, dit-elle, quel beau cavalier tu fais !

— Je le dois à Lisette, et c'est d'elle justement que je souhaite t'entretenir...

— Tu m'as déjà dit qu'elle viendrait nous voir en Angleterre.

Après un silence, il s'exclama brusquement :

— Je crois que je suis amoureux d'elle, Kezia !

Ébahie, elle se redressa:

— Amoureux ? Est-ce possible ? Si vite ?

Au moment même où elle posait la question, elle connaissait d'avance la réponse. Son père et sa mère, eux aussi, s'étaient aimés au premier regard. Et pour être honnête avec elle-même, elle devait s'avouer qu'elle s'était également éprise du marquis dès qu'il avait paru...

— Je l'aime, dit Perry fermement, mais... mais comment lui dire que nous ne sommes pas mari et femme mais frère et sœur ?

— Oh, Perry, sois prudent ! Le marquis risque d'être furieux s'il apprend que nous l'avons trompé. Quant à sa mère et sa grand-mère, elles ne manqueront pas d'être très choquées !

— Alors que faire ?

Il s'était levé et arpentait la chambre nerveusement.

— J'avais toujours cru que « le coup de foudre » était une invention de romancier, qu'il n'existait pas. Maintenant, je sais qu'il existe ! Je n'ai pas encore dit à Lisette ce que j'éprouve, mais je sais que le même sentiment la pousse vers moi.

— Pourquoi ne pas attendre son séjour en Angleterre pour lui avouer ton amour ?

— Et si entre-temps, persuadée que je ne suis pas libre, elle accepte d'en épouser un autre ? L'aimer comme je l'aime et risquer... Oh non, non, Kezia, ce n'est pas possible !

— Que comptes-tu faire, alors ? questionna-t-elle d'une petite voix effrayée.

— Je vais lui dire la vérité sous le sceau du secret. Mais je tenais, naturellement, à t'informer la première de mon intention.

— Oh, Perry ! Par pitié, fais-lui bien promettre de ne rien révéler au marquis avant que nous ne soyons repartis !

— Bien sûr, mais... mais je n'ai nullement l'intention de partir demain si le marquis nous presse de rester plus longtemps.

— Il nous faudrait pourtant rentrer à la maison ! Tu n'ignores pas les tâches urgentes qui nous attendent, là-bas...

Lisant l'indécision dans les yeux de son frère, elle ajouta :

— Plus vite nous en aurons fini avec les travaux, plus tôt Lisette pourra te rejoindre !

L'œil brillant d'inquiétude et d'espoir, il questionna :

— A ton avis, elle risque d'être déçue par notre installation ? C'est tellement plus modeste qu'ici !

— Et ce le sera toujours, mais qu'importe ? s'écria-t-elle. Tu ne comptes quand même pas rivaliser avec le marquis sur ce point ? Falcon n'est pas Bayeux, l'Angleterre...

Perry grimaça un sourire :

— Tu oublies que Lisette est française ! Hier soir, pendant le dîner, elle m'a confié qu'elle faisait très bien la cuisine...

— Eh bien ! dans la mesure où elle disposera des ingrédients

nécessaires, tu seras comme un coq en pâte !

Ce disant, elle ne pouvait s'empêcher de penser à l'époque pas si lointaine où elle ne savait comment assurer le repas.

Après que Perry se fut retiré dans sa chambre, elle se rappela soudain que Lisette était riche, très riche...

Elle adressa une prière à sa mère pour la supplier de seconder les amours de son frère et défavoriser son mariage et son bonheur. Avec sa générosité foncière, Kezia n'envisageait que la solution des problèmes de Perry. S'il épousait Lisette, elle-même ne pourrait continuer à vivre à Falcon House... Le jeune couple, de toute évidence, souhaiterait être indépendant, savourer sans témoins sa félicité. Pas question de les importuner par la présence constante d'une belle-sœur ! Kezia devait donc chercher un nouveau gîte. En attendant que leur vieille parente londonienne la présente à la Cour. Dans la mesure où elle pouvait désormais s'offrir les robes dont une débutante a besoin pour se lancer dans la société, la question serait résolue — fût-ce par un simple... pis-aller!

Car pourquoi se le dissimuler ? Depuis qu'elle s'avouait sa passion pour le marquis, elle n'avait plus la moindre envie ni d'aller au bal ni de faire partie du Tout-Londres. « Peut-être trouverai-je une petite maison dans le domaine ou même dans le village », se dit-elle.

S'apercevant que tout son monde à elle était chamboulé, elle se sentit tout à coup affreusement seule...

Quand les servantes vinrent l'avertir qu'il était temps de s'habiller pour le dîner, elle décida de mettre la seconde robe du soir qu'elle avait reçue de Bond Street. Une robe très différente de celle qu'elle avait portée la veille.

D'un vert pâle, le même vert que ses yeux, elle était ornée de dentelle au corsage et au bas de la jupe. Malgré sa simplicité, elle était d'une rare élégance et donnait à Kezia la grâce d'une fée surgie des bois qui cernaient le château. On prétendait que les hommes, en France, étaient très au fait de la mode, très attentifs à la tenue vestimentaire de leurs épouses, et faisaient preuve d'un goût très sûr. En se contemplant dans la glace, Kezia dut reconnaître le bien-fondé de ces assertions : le marquis n'avait-il pas choisi les robes les plus seyantes pour elle ?

Contrairement au déjeuner qui avait rassemblé quantité de gens, le dîner se déroula en petit comité. On n'était que douze à table. La plupart des invités étaient rentrés chez eux dès la fin des courses.

— Vous êtes-vous bien amusée ? demanda le marquis.

Assise à ses côtés, comme la veille, Kezia répondit avec un sourire :

— Les heures m'ont paru trop courtes. Vous aviez organisé cette journée avec un... brio !

— Ce compliment-là me va droit au cœur, assura-t-il.

« Il est encore plus beau que d'habitude ! », se dit-elle.

Le soleil, qui avait tapé très fort durant l'après-midi, lui avait donné un hâle qui le faisait davantage encore ressembler aux preux conquérants descendant de leurs terres du Nord pour envahir celles qu'ils convoitaient.

Elle se reprochait de n'avoir d'yeux que pour lui, de ne s'intéresser qu'à ce qui, de près ou de loin, le concernait. Mais, vu l'imminence de son départ, elle souhaitait graver dans sa mémoire l'image du marquis, chacune de ses expressions, afin de les conserver pieusement. Que lui resterait-il d'autre, à l'avenir, pour supporter le vide de son existence ?

A son grand soulagement, Orvil était assis à l'autre bout de la table. Il lui épargnerait ainsi ses remarques désagréables ! Mais quelle méchanceté diabolique elle lisait dans son regard chaque fois que celui-ci se posait sur son cousin Vere ! Elle en était épouvantée.

Perry et Lisette, côte à côte, semblaient avoir tant de choses à se dire qu'ils paraissaient en oublier qu'ils n'étaient pas seuls au monde. Kezia, à plusieurs reprises, surprit le regard étonné de la marquise douairière — elle paraissait choquée par leurs apartés permanents. Elle ne savait comment prier Perry de se montrer plus discret. Et puis, qu'importait ? N'était-ce pas leur dernière soirée au château de Bayeux ? Ne partaient-ils pas le lendemain ? Tout baignait dans une atmosphère comme irréaliste... Demain ! demain, le marquis irait probablement à Paris rejoindre Mme de Salres...

« Tout est fini, et plus tôt je m'exercerai à l'oublier, mieux ce sera... »

— A quoi pensez-vous ? s'enquit le marquis à brûle-pourpoint.

Elle lui avoua presque la vérité :

— Je me demandais à quelle heure nous partirions demain, et si nous aurions le privilège de traverser la Manche à bord de votre yacht cette fois encore.

— Il appareillera aussitôt que vous en exprimerez le désir, répondit-il, mais pourquoi me quitter si vite ?

Elle se sentit défaillir, mais avant qu'elle eût pu protester, il reprit :

— Il y a tant de choses que je souhaiterais vous montrer maintenant que la fête est finie ! Et vous n'avez pas encore choisi le cheval que je veux vous offrir, ni visité tout le château.

— J'en serais ravie, lui répondit-elle tout bas, mais... Perry et moi... Vous nous aviez invités pour deux jours !

— Deux jours ? J'ai dû bien mal m'exprimer, protesta le marquis. Avec votre permission, j'en toucherai un mot à votre mari après le dîner...

Pendant que tout le monde se dirigeait vers le salon, une fois le repas terminé, Kezia remarqua que Perry et Lisette descendaient dans

le jardin. « Tout de même, se dit-elle, il exagère ! » Mais que faire ?

Extrêmement gênée, elle se contenta d'espérer, tandis que la mère du marquis servait le café, que leur absence ne donnerait pas lieu à quelque commentaire fâcheux.

Elle refusa la tasse de café qu'on lui proposait : il l'empêcherait de dormir, elle ne tenait pas à ressasser son chagrin toute la nuit. Et puis, à quoi bon penser des heures et des heures au marquis ? Il demeurerait inaccessible...

Il s'approcha d'elle au même moment et lui tendit un verre de liqueur :

— Vous me feriez plaisir de goûter ceci... Ce sont des moines qui le distillent. Je serais surpris que vous n'aimiez pas.

Elle y trempa ses lèvres et reconnut sincèrement que c'était délicieux et doux à souhait.

Il en profita pour reprendre la conversation commencée à table :

— Il y a un autre endroit que j'aimerais vous montrer. C'est un petit monastère qui se trouve sur mes terres. Il a été fondé voilà plus de trois siècles, et sa chapelle est magnifique.

— J'en serais ravie...

— Alors, vous le verrez ! Mais auparavant, nous visiterons le château. Je tiens en particulier à vous y montrer un tableau. Mais au fait, si nous y allions tout de suite ?

Elle reposa son verre sur le guéridon qui se trouvait à côté d'elle, tandis que lui-même rangeait sa tasse vide sur un plateau d'argent. Au même moment, Orvil faisait le même geste et, pendant quelques secondes, les deux cousins se trouvèrent face à face. Bien qu'elle l'eût déjà remarquée, Kezia fut stupéfaite par leur dissemblance : on eût pu les peindre pour représenter les frères ennemis Caïn et Abel !

Orvil murmura quelque chose à l'oreille de Vere, et son air méchant indiquait assez qu'il s'agissait de quelque nouvelle perfidie.

Au même moment, un laquais ouvrit la porte et annonça :

— Mme de Salres !

A cette nouvelle, le marquis se raidit, tandis que tout le monde se tournait vers l'entrée.

Vêtue d'une robe rouge flamboyante, couverte de diamants, Mme de Salres apparut dans l'encadrement de la porte et, s'immobilisant un instant, jeta un regard circulaire sur l'assemblée. Puis, dévisageant fixement le marquis, elle traversa lentement la pièce sans quitter son amant des yeux et se porta jusqu'à sa hauteur. Elle tenait à la main un bouquet d'orchidées blanches.

Dans son innocence, Kezia pensa qu'elle allait les offrir à la mère du marquis pour s'excuser d'arriver ainsi à l'improviste.

Mais parvenue devant le marquis, elle s'arrêta et lui dit haut et fort :

— Bonsoir, mon cher, je m'aperçois que votre cousin Orvil ne m'a pas trompée... Vous recevez cette Anglaise en faveur de qui vous m'avez déjà négligée quand nous nous trouvions dans sa maison — comment dire ? — plutôt délabrée !

« Elle est insultante à dessein... », se dit Kezia, abasourdie. Le marquis fit un pas vers la visiteuse :

— Écoutez, Yvonne...

— Je n'écouterai rien ! interrompit-elle. Je suis simplement venue vous préciser, au cas où vous l'ignoreriez, que vous m'avez brisé le cœur. En dépit de tous les mensonges dont vous m'avez bercée pour m'empêcher de faire un esclandre durant notre séjour en Angleterre, j'ai parfaitement compris : me voici mise, après tant d'autres, au rebut !

— Je n'écouterai pas un mot de plus ! articula le marquis d'une voix sèche.

— Oh si, vous m'écoutez ! dit-elle en haussant encore le ton. Vous m'écoutez parce que vous ne pouvez m'empêcher de parler... Apprenez-le, vous ne pouvez vous jouer des femmes comme vous le faites. D'ailleurs, je suis la dernière que vous aurez abusée, il n'y aura plus de femmes dans votre vie, plus aucune !

Elle avait hurlé les derniers mots. Le marquis fit encore un pas vers elle tandis qu'elle écartait vivement le bouquet qui dissimulait sa main droite.

Elle brandissait un revolver qu'elle pointa sur le marquis. Celui-ci, immobile, la dévisageait.

— Ne soyez pas stupide, Yvonne ! vous serez condamnée pour meurtre, si vous me tuez.

— Je le sais, grinça-t-elle. (Et, avec un sourire atroce:) Aussi ne compté-je pas vous tuer, mon cher ! Juste vous faire souffrir... de sorte qu'il n'y ait plus jamais de femmes dans votre vie !

C'est alors que Kezia comprit son affreux projet.

Elle s'élança au moment même où l'abominable mégère visait le bas-ventre du marquis et, lui saisissant le bras, s'efforça de dévier le coup. Mais sa tentative désespérée venait trop tard. Mme de Salres avait déjà pressé sur la détente, et une détonation assourdissante ébranla le silence du salon.

Une des dames poussa un cri, tandis que, lentement, très lentement, Orvil de Baveux s'effondrait sur le tapis.

Pendant quelques secondes l'assistance demeura pétrifiée. Puis le marquis s'avança et retira des mains de Mme de Salres le revolver encore fumant. Aussitôt qu'il s'en fut emparé, celle-ci se précipita vers la sortie en poussant des hurlements stridents. Galvanisés par la situation, deux des hommes présents se penchèrent vers Orvil qui gisait à terre, inanimé.

Mais Kezia n'avait rien vu de tout cela. Elle s'était brusquement sentie emportée dans un tourbillon noir qui l'aspirait, l'aspirait... Elle essaya bien de se raccrocher à quelque chose, mais ses mains battirent l'air sans trouver de point d'appui. Si le marquis ne l'avait rattrapée au vol, après avoir lancé le pistolet sur un fauteuil, elle se fût écroulée. Il la souleva dans ses bras et, sans dire un mot, se dirigea vers la porte.

En quittant le salon, il comprit, aux exclamations générales, que les membres de sa famille avaient recouvré leurs esprits, sinon leur sang-froid.

Dans le couloir, il faillit renverser un laquais qui arrivait en courant :

— Monsieur ! Il y a eu un coup de feu ?

— Envoyez chercher un médecin immédiatement, ordonna le marquis, tout en se dirigeant vers le vestibule.

Kezia ne rouvrit les yeux qu'au milieu de l'escalier. Peu à peu, elle reprit conscience, mais sans se souvenir encore exactement de ce qui s'était passé. Elle était encore tout étourdie par le coup de feu qui résonnait dans sa tête. Soudain, elle se rendit compte qu'elle était dans les bras du marquis et, d'une toute petite voix hésitante, balbutia :

— Elle... Elle... vous aurait... tué !

— Mais vous m'avez sauvé ! répondit-il avec une infinie douceur.

Il avançait cependant vers la chambre de Kezia, en ouvrant la porte, s'approchait du lit. Il l'y déposa enfin tout doucement.

— Vous n'êtes... pas blessé ?

Sans répondre, il se pencha vers elle, bouleversé par la pâleur extrême de son visage, par la frayeur qui se lisait encore dans ses yeux et faisait trembler ses lèvres, puis, tendrement, il effleura sa bouche de la sienne.

Malgré l'extraordinaire légèreté de ce baiser, Kezia sentit son corps tout entier reprendre vie. Sans s'en rendre compte, elle se rapprocha du marquis dont les lèvres se faisaient plus insistantes, plus possessives...

Mais au moment même où elle sentait comme une lumière l'envelopper, la traverser de part en part, réchauffer sa poitrine, embraser son cœur et ses lèvres, le marquis se redressa.

Pendant un instant, son regard maintint captif celui de Kezia. Elle, d'une voix incohérente et presque inaudible, murmura :

— Elle... ne vous... a pas... fait de... mal ?

— Non, vous m'avez sauvé. Maintenant, je dois descendre voir ce qui se passe en bas.

Kezia, levant la main mais sans le toucher, supplia :

— Ne me... quittez pas !

— Il faut que je redescende, mais je reviendrai très vite, promit-il. Essayez de vous reposer un peu, d'oublier surtout ce qui s'est passé.

Il la regarda comme pour graver à jamais sa beauté dans sa mémoire puis, se détournant avec un soupir, sortit de la chambre dont il referma la porte derrière lui.

Kezia ferma les yeux.

Était-ce vraiment arrivé ?

Était-ce en cauchemar qu'elle avait vu Mme de Salres sur le point de tuer le marquis ? En rêve qu'elle avait, grâce à Dieu, empêché ce meurtre ?

Elle se rappelait vaguement qu'à un moment donné, Orvil avait bougé. À moins qu'il n'eût tombé ? Alors, c'est lui qu'aurait blessé le coup de feu ?

Peu à peu, les phrases prononcées par Mme de Salres lui revenaient : c'était bien Orvil qui l'avait avertie de la présence de Kezia au château. Le monstre qui, par haine pour son cousin, avait décidé de lui nuire par tous les moyens !

« Mon Dieu... Faites qu'il ne puisse pas faire de mal au marquis ! », pria-t-elle avec ferveur.

Elle repensait à ses baisers, à l'extase qu'elle en avait ressentie.

Elle n'aurait jamais imaginé qu'un baiser pût faire pareil effet ! Une extase indescriptible qui lui donnait l'impression de voler parmi les anges du paradis.

« Je l'aime !... Je l'aime ! », s'entendit-elle dire à haute voix, comme elle l'avait fait des centaines de fois la nuit précédente, étendue dans ce lit. Et elle avait cru qu'il aimait Mme de Salres ! Comme il devait être humilié par la façon dont cette femme s'était comportée ! Mais... cela l'empêchait-il d'avoir de l'affection pour elle ? « Hé ! que m'importe ce qu'il éprouve pour les autres, c'est moi qu'il a embrassée ! »

Désormais, elle en était sûre, absolument sûre. Dût-elle ne jamais le revoir, dût-elle vivre sur ce seul baiser, le marquis possédait son cœur; son cœur ne lui appartenait plus, elle le lui avait donné pour toujours !

Le baiser du marquis l'avait mise dans un tel état d'extase qu'elle ne pouvait penser à rien d'autre. Elle demeura là, silencieuse, les yeux fermés, pendant un long moment.

La porte s'ouvrit soudain; il était de retour! Avant même de soulever ses paupières, elle sut que c'était lui. Elle sentit son cœur palpiter, bondir, et une joie immense la submergea.

Il s'était assis en face d'elle et lui dit de sa voix profonde :

— Vous allez bien ?

Kezia plongea son regard dans ses yeux bleus, lui tendit la main qu'il prit dans la sienne.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-elle dans un murmure.

Le marquis, resserrant les doigts, retint prisonnière entre les deux siennes la petite main qui tremblait.

— La balle m'était destinée, vous l'avez fait dévier, et c'est mon cousin Orvil qui a été touché.

La main de Kezia se crispa soudain dans celles du marquis.

— Il... Il est... mort ?

— Non, dit le marquis, mais la balle est entrée très près du cœur, et je ne pense pas qu'il puisse survivre.

Elle eut l'impression que sa respiration allait s'arrêter.

— C'est ma... faute !

— Vous m'avez sauvé ! corrigea-t-il d'une voix très calme. Si Yvonne de Salres m'avait tué, comme elle aurait très bien pu le faire, son crime aurait été considéré comme un crime passionnel, et on l'aurait peut-être acquittée, car en France, ce genre de crime bénéficie toujours de l'indulgence du jury.

Kezia le regardait dans les yeux, et maintenant elle avait peur, très peur. Une peur rétrospective qui la tenaillait. Il poursuivit cependant :

— J'ai prié tous les membres de ma famille de témoigner qu'il s'agissait d'un déplorable accident. Nous nous sommes tous mis d'accord pour dire que Mme de Salres me rapportait un ancien revolver de ma collection, dont elle ignorait qu'il fût chargé.

— C'est une explication très... plausible.

— Par chance, ni Lisette, ni votre mari n'étaient présents pendant le drame. Et tous ceux qui y ont assisté reconnaissent comme moi la nécessité d'éviter tout scandale.

— Et si votre cousin... meurt ?

— A mon avis, il traînera quelques jours encore, et nous n'aurons pas besoin d'informer la police. Ce sera un « déplorable accident »...

— Je suis si heureuse... que vous soyez sain et sauf !

Elle n'arrivait pas à s'imaginer qu'il fût vulnérable, à vrai dire, encore moins mortel ! Il était si beau, si noble, si généreux ! Elle comprenait aussi qu'un scandale l'atteindrait beaucoup plus que le commun des hommes...

Elle essaya de ne plus penser à Yvonne de Salres, d'oublier le cri strident qu'avait poussé celle-ci en quittant le salon.

Le marquis lut ses pensées :

— Oubliez-la ! C'est ma faute. Et moi qui voulais tant que votre visite ici fût aussi heureuse que possible !

Le ton profond de sa voix ramenait des couleurs aux joues de Kezia. Elle clignait des paupières, tant elle était éblouie et intimidée. La main du marquis se resserra sur la sienne lorsqu'il lui dit :

— Je voudrais vous demander quelque chose, Kezia, la chose la plus importante au monde pour moi !

Il parlait sur un ton tellement sérieux, soudain, qu'elle le regarda avec surprise. Mais il poursuivit :

— Je vous aime ! Je voudrais que vous partiez avec moi, et je vous jure, sur ce que j'ai de plus sacré, que dès que vous serez divorcée, je vous épouserai !

Elle le regarda, trop abasourdie pour parler. Elle pensa qu'il était impossible que le marquis de Bayeux, l'un des plus grands personnages de France, descendant du grand duc Rollon, fût vraiment prêt à épouser une femme divorcée ! Elle se sentit de nouveau transportée au paradis. Et la lumière qui l'avait enveloppée pendant qu'il l'embrassait les enveloppa tous les deux.

Mais il attendait sa réponse.

— Je vous aime... dit-elle de sa voix mélodieuse. Je vous aime tellement... que je ne sais... comment vous dire... que...

— C'est tout ce que je voulais savoir ! l'interrompit-il.

A nouveau penché sur elle, il l'embrassait, mais ce n'était plus un baiser léger comme celui qu'il lui avait donné auparavant, c'était un baiser possessif, exigeant, tumultueux.

Comme s'il avait perdu tout contrôle, toute retenue, il l'embrassait en conquérant. Il était le vainqueur, l'homme qui s'est battu pour une cause désespérée et qui, à la dernière minute, a transformé sa défaite en victoire.

Ce n'est que lorsqu'ils furent tous deux à bout de souffle qu'il releva la tête.

— Vous êtes mienne, dit-il farouchement, mienne comme je le désire depuis le moment où je vous ai vue, et personne ne pourra jamais vous prendre à moi !

Il l'embrassa encore et encore, jusqu'à ce qu'elle ne pût plus respirer; alors elle esquissa un petit mouvement et il écarta ses lèvres des siennes.

— Excusez-moi, ma toute précieuse, mais j'ai vécu un tel enfer ces derniers jours en pensant que vous étiez inaccessible et que vous ne seriez jamais à moi !

— Et moi j'avais tellement peur que vous ne lisiez dans mes pensées, que vous ne sachiez combien... je vous aime !

Les lèvres du marquis cherchèrent encore les siennes. Après un long baiser, elle le repoussa doucement et murmura :

— J'ai quelque chose à vous dire.

— Nous n'avons que faire des mots. Tout ce que nous devons décider, c'est la date de notre fuite. Le reste m'indiffère ! Peu m'importent les cris et les récriminations qui suivront notre départ. Nous serons loin alors, nous ne pourrons plus les entendre !

Elle devina qu'il pensait à Perry.

Mais il était tellement magnifique de savoir qu'il n'y aurait ni cris ni jérémiades qu'elle ne parvenait pas à trouver les mots justes pour expliquer la véritable situation, pour dire que la fuite était inutile...

— J'ai pensé à une chose, ma chérie. Nous prendrons mon yacht et nous gagnerons le premier horizon que vous me demanderez d'atteindre. Puis nous partirons au-delà de cet horizon vers un autre, et un autre encore.

Elle essaya de parler, mais il continuait :

— J'ai tellement à vous donner, tellement à vous enseigner, surtout au sujet de l'amour !

Il se pencha et lui demanda presque dans l'oreille :

— Comment pouvez-vous être aussi innocente, aussi pure ? Si je ne savais que vous êtes mariée, je jurerais que personne ne vous a jamais embrassée avant moi...

— Vous avez raison... Je n'ai jamais été...

— Comment ? Je ne comprends pas !

— Personne avant vous ne m'avait jamais embrassée.

— Mais c'est impossible !

D'une toute petite voix, elle reprit :

— Peut-être allez-vous vous fâcher quand je vous dirai la vérité...

— La vérité ?

— Perry est mon frère !

Elle fut prise de panique à l'idée que leur tromperie risquait de fâcher le marquis au point qu'il cesserait de l'aimer. Elle n'osait pas le regarder en face.

— Votre frère ? cria-t-il presque.

Affolée, elle leva les yeux vers lui d'un air important.

— Excusez-moi, je vous en supplie... Excusez-moi ! Mais Perry avait pensé que c'était une bonne idée parce que ses amis, à Londres, lui avaient dit beaucoup de... mensonges concernant votre... comportement avec les femmes.

— Hélas, ce n'étaient pas des mensonges, la détrompa le marquis. Mais quand je vous ai vue, j'ai immédiatement su que vous étiez celle que je cherchais depuis si longtemps et que je désespérais de trouver.

— C'est... vraiment... ce que vous pensez ?

— Vous êtes la personne la plus belle que j'aie jamais vue ! Mais ce n'est pas tout, il y a tellement mieux que cela... Savez-vous qu'au début j'ai cru que vous n'étiez pas réelle ?

— Mais je suis... réelle !

— Maintenant, je le sais ! Mais en constatant que vous pouviez lire dans mes pensées comme moi dans les vôtres, j'ai compris que vous étiez différente de toutes les femmes que j'avais rencontrées avant vous... Mais c'était un rêve ! un rêve impossible ! Il fallait que vous soyez mienne, sans quoi je perdrais quelque chose d'incroyablement précieux, ne serais jamais un homme complet... Et c'était atroce...

— J'ai pensé la même chose..., mais je croyais que vous aimiez Mme de Salres.

— Je n'ai jamais aimé personne au vrai sens du mot. Je n'aurai pas assez de toute la vie pour vous expliquer combien ce que j'éprouve pour vous est différent de tout ce que j'ai pu ressentir avant.

Il poussa un long soupir, comme si l'on avait soudain retiré un poids énorme de ses épaules, puis la pressa de questions :

— Quand pouvons-nous nous marier ? Ce soir ? demain ?

Elle poussa un petit cri.

— Vous allez si vite ! Je veux être votre femme, mais êtes-vous certain... que vous ne vous ennuierez pas avec moi ?

— M'ennuyer ! Comment pouvez-vous penser une chose pareille ?

Le ton de sa voix la fit chavirer. Cependant, elle voulait être persuadée qu'il ne commettait pas une erreur.

— Savez-vous vraiment à quel point je suis... peu sophistiquée ? Je ne suis pas fascinante et amusante comme Mme de Salres...

Le marquis lui prit le menton dans les mains et la força à le regarder :

— Écoutez-moi, ma chérie. Croyez-vous que je voudrais pour épouse, et s'il plaît à Dieu, pour mère de mes enfants, une créature que je n'aurais jamais osé amener chez vous si je n'avais cru Perry célibataire ?

Il parlait très sérieusement. Il éclata soudain d'un rire inattendu :

— Comment avez-vous pu me tromper si bien, alors que je me targue d'être perspicace ? Avec mon expérience, j'aurais quand même dû me douter depuis le début que vous ne pouviez être une femme mariée !

— Je portais une des robes de maman.

Il lui sourit très tendrement.

— Je ne parlais pas de la façon dont vous étiez vêtue, mon amour !

Comment ai-je pu m'aveugler de la sorte ? Oh, probablement parce que j'étais abasourdi par votre beauté et par les vibrations qui nous unissaient...

Il lui caressa la joue avant de reprendre :

— Tout ce que je sais, c'est que mon cœur et mon âme me disaient que j'avais trouvé ce que je cherchais depuis toujours, tandis que mon intelligence prétendait que je ne devais à aucun prix me mettre un scandale sur les bras, compte tenu de ma position sociale...

— Perry craignait justement que vous ne me fassiez la cour. Il a pensé qu'il vous serait plus difficile de vous attaquer à une femme mariée.

« Et quand je pense, s'exclama le marquis à part lui, que son frère m'a même fait croire que non seulement elle occupait ses journées, mais toutes ses nuits ! »

Malgré la drôlerie de la chose, il ne pouvait en souffler mot. C'eût été souiller en quelque sorte l'innocence et la pureté qui l'avaient charmé dès l'abord. Il avait tout de suite su qu'elle possédait quelque chose d'unique, d'incomparable avec tout ce qu'il avait connu jusqu'alors. En silence, il fit le vœu que rien ne vînt jamais gâcher cette pureté unique. Sa place était dans ce château. Il n'y avait jamais invité de femmes comme Mme de Salres. Il les réservait pour Paris, parfois aussi les avait emmenées chez des amis moins à cheval que lui sur certains principes. En toute sincérité, il s'était juré de ne pas même essayer de posséder Kezia, de la laisser repartir sans souiller sa pureté. Mais quand elle l'avait sauvé de l'humiliation suprême d'une blessure qui l'eût dissuadé de rester en vie, il avait soudain perdu sa légendaire maîtrise de soi...

Il l'avait embrassée parce qu'il lui était devenu impossible de faire autrement. C'est à ce moment précis qu'il avait su de façon définitive que, sans elle, la vie ne vaudrait plus la peine d'être vécue, et qu'il avait décidé d'affronter le scandale, la détresse de sa mère, la réprobation de son entourage plutôt que de se résoudre à perdre Kezia. Il était même prêt à s'exiler ! Mais il ne pouvait pas renoncer à elle, à tout ce qu'elle représentait pour lui.

Maintenant, le miracle pour lequel il avait tant prié s'était produit : elle était libre, il pouvait l'épouser ! Et son intuition profonde lui confirmait qu'ils seraient heureux ensemble jusqu'à leur dernier jour.

La réalité tout à coup le frappa de plein fouet. S'asseyant brusquement, il la regarda. Elle lui demanda, anxieuse :

— Ai-je fait quelque chose de mal ?

— Je viens de décider que nous nous marierons ce soir même dans la chapelle.

— Ce soir ?

— J'envoie tout de suite mon secrétaire chez le maire pour faire

enregistrer le mariage, c'est obligatoire en France.

Elle le regarda, les yeux arrondis de stupéfaction. Mais il poursuivit :

— C'est la seule chose sensée à faire. Quand Orvil mourra, il y aura de grandes obsèques familiales, mais comme nous serons en voyage de noces, nous ne pourrons être présents !

Elle comprit très vite ce qu'il sous-entendait et, lui tendant la main :

— Je ferai... ce que vous voudrez, dit-elle.

Kezia se trouvait dans le boudoir qui jouxtait sa chambre lorsque Perry entra. Comme ses servantes étaient en train de faire ses malles et de lui préparer son bain, elle s'était dévêtue et portait un simple déshabillé. Debout près de la fenêtre, elle contemplait le ciel. Le soleil déclinait, et elle lançait vers Dieu une prière d'actions de grâces... Elle était si heureuse ! Elle remerciait en même temps son père et sa mère :

« Merci... merci ! Vous m'avez donné l'homme que je cherchais, je sais que c'est grâce à vous qui n'avez jamais cessé de m'aider, de me guider, d'intercéder en ma faveur. »

— Que se passe-t-il ? demanda Perry en s'approchant. Il n'y a plus personne en bas, et les serviteurs me disent qu'Orvil a eu un accident ?

Elle se retourna et fit un pas vers lui :

— Où étais-tu ?

En souriant, il répondit :

— J'étais dans les bois avec Lisette. Tu dois me féliciter, Kezia, je suis l'homme le plus heureux du monde !

— Et moi la femme la plus heureuse du monde. Félicite-moi !

Il la regarda, surpris, jusqu'à ce qu'elle poursuive :

— Je me marie... ce soir. Avec le marquis !

— C'est une plaisanterie ?

— Pas du tout ! Je te dis la stricte vérité. Comme tu l'as entendu dire, le cousin du marquis a eu un accident, et nous préférons partir avant qu'il ne meure !

Perry demeura silencieux quelques instants puis dit :

— S'il est sur le point de mourir, alors, vu les usages français en matière d'obsèques et de deuil, nous ferions mieux, Lisette et moi, de partir pour l'Angleterre le plus tôt possible !

— Vous... vous allez vous marier ici ?

— Oh ! ici ou là-bas ! Du moment que nous n'avons pas à attendre... Elle craint que son oncle ou sa mère ne fassent des objections, ne nous contraignent à des fiançailles prolongées.

— Je serais étonnée que le marquis fasse la moindre difficulté quand lui-même m'épouse aussi vite !

— Tu as raison. Oh, Kezia, je suis si heureux pour toi ! Mais... mais tu sais ce que tu fais ? Tu sauras tenir un mari pareil ?

Comprenant exactement ce qu'il voulait dire, elle répondit simplement :

— Vere affirme que c'est moi qu'il a cherchée toute sa vie, et je le crois. Quant à moi, je pense qu'il n'est pas nécessaire de préciser qu'il est l'homme... de mes rêves.

— Je savais que tu tomberais amoureuse de lui ! s'exclama Perry.

— Tu avais raison..., il est irrésistible!

— C'est ce que je dois paraître à Lisette aussi. Oh, Kezia, elle est adorable ! Elle prétend qu'elle sera ravie de m'aider à restaurer la maison et que ça lui est égal de vivre dans les gravats... du moment que je suis près d'elle !

— Alors, c'est exactement la femme qu'il te faut; tu le sais, dès notre arrivée, je suis tombée sous son charme... A part le marquis, elle est de loin, de très loin, ma préférée ici !

— Nous aurons des chevaux aussi bons, sinon meilleurs que les siens, et quand tu viendras nous rendre visite, tu pourras comparer.

— Je n'y manquerai pas !

— Il vaut mieux que j'aie prendre un bain, dit-il en se dirigeant vers la porte.

Au moment de franchir le seuil, il se retourna :

— Au fait, je ne t'ai même pas demandé ce qui était arrivé à Orvil. Quelle sorte d'accident a-t-il eu ?

— Un coup de feu a été tiré... par maladresse et il a été touché.

— Ah bon ?

Il sortit et referma la porte derrière lui sur cette touchante preuve de compassion.

Tout était calme lorsque Kezia pénétra dans la vieille chapelle au bras de Perry. Le marquis l'attendait au pied de l'autel. La seule autre personne présente était Lisette, Perry ayant insisté pour qu'elle assistât à la cérémonie.

En descendant dîner, le marquis avait averti Kezia qu'ils se marieraient tout de suite après que les membres de la famille se seraient retirés dans leurs chambres respectives.

— Ils ne se coucheront pas tard, après les émotions qu'ils ont eues aujourd'hui ! Il semble même que ma mère et ma grand-mère aient donné des ordres pour se faire servir leur repas à l'étage...

— Alors nous serons seuls..., avec Dieu ! s'exclama Kezia.

— C'est exactement ce que je désire. Seulement, ma chérie, quand j'en ai parlé à ton frère, il m'a prié de permettre que Lisette assiste à notre mariage, puisque demain matin ce sera leur tour de convoler juste avant leur départ pour l'Angleterre.

— Je suis si heureuse ! Je suis sûre que Lisette veillera sur Perry et le rendra très heureux.

— Je n'ai jamais vu un homme aussi enthousiaste à l'idée de se marier — sauf moi ! Je leur ai donné ma bénédiction. Leur histoire est presque aussi merveilleuse que la nôtre, non ?

— Oh, la nôtre est un conte de fées ! dit-elle d'une voix douce.

Il l'embrassa tendrement.

Afin d'éviter des commentaires désobligeants, ils étaient convenus de descendre séparément, à l'insu des domestiques. Aussi Vere l'avait-il précédée dans la salle à manger.

Ils n'étaient plus que huit au dîner, les deux autres femmes étant Lisette et Teresa. Celle-ci, affligée d'une forte migraine, se retira tout de suite après le café.

Les hommes l'imitèrent bientôt mais pour jouer au billard, grâce à quoi les deux couples de tourtereaux se retrouvèrent enfin seuls.

— Qu'attendons-nous ? demanda le marquis en souriant. Allez vous préparer, ma chérie. Mon valet, qui nous accompagnera durant notre lune de miel, est la seule personne au courant de notre mariage. Il va monter chez vous un voile qui est dans ma famille depuis deux cents ans.

Elle courut vers sa chambre se préparer. Par une chance extraordinaire, la robe qu'elle portait convenait parfaitement pour ce genre de cérémonie. C'était celle-là même qu'elle portait le premier soir. Le corsage rebrodé de dentelle, le satin brillant avaient exactement la même couleur que le voile qu'elle posa sur sa tête: le temps l'avait à peine jauni, et elle le fixa avec un magnifique diadème que le marquis lui avait envoyé en même temps.

Ce bijou, datant de l'époque de Louis XIV, avait été exécuté par l'un des meilleurs orfèvres d'alors. Il était composé de fleurs d'or émaillées de diamants. C'était la première fois que Kezia portait un diadème.

Quand elle se regarda dans la glace, elle se dit que le conte de fées qui avait commencé lors de la traversée de la Manche continuait.

Lorsqu'elle fut prête, Perry, qui s'impatiait un peu, l'accompagna par un escalier dérobé qui permettait d'éviter les éventuels indiscrets.

Au bout du corridor qui conduisait à la chapelle, elle trouva un bouquet de muguet qui l'attendait. Elle devina que le marquis avait choisi cette fleur en souvenir de sa chambre à Falcon House... Lui seul, avec sa délicatesse exquise et son sens de la perfection en tout, avait pu le remarquer et surtout se le rappeler, le moment venu...

Elle ne fut nullement surprise, en pénétrant dans le sanctuaire, de voir que, malgré le peu de temps qui s'était écoulé depuis le moment où il avait pris la décision de se marier, l'église avait été entièrement décorée de fleurs blanches.

L'autel, illuminé par une multitude de bougies, était aussi beau que

tout ce qui entourait Kezia depuis son arrivée.

Sur sa tenue du soir, le marquis avait épinglé ses décorations ; un grand ruban barrait sa poitrine, et une croix de diamants soulignait sa cravate blanche.

L'orgue jouait doucement.

La cérémonie se déroula, belle et calme, et lorsque le marquis passa au doigt de Kezia l'alliance d'or, elle entendit les anges chanter au-dessus de leurs têtes.

La musique qu'ils entendaient venait de leurs cœurs, l'hymne était inscrit dans leur chair, et la lumière irradiait de leurs âmes.

Quand le prêtre les eut bénis, elle remercia Dieu de toutes ses forces: c'était lui qui la bénissait en lui accordant cet amour impossible dont elle avait désespéré.

Au même instant, le marquis pensait la même chose et remerciait lui aussi Dieu de son infinie bonté.

La cérémonie terminée, le marquis prit le bras de Kezia et la guida doucement le long de l'allée jusqu'au-delà du porche. Ils montèrent ensemble l'escalier qu'elle avait descendu sans lui pour le rejoindre ; ils ne rencontrèrent personne dans les couloirs. Et il l'emmena dans sa propre chambre. Kezia fut abasourdie de la découvrir plus belle encore que dans ses rêves.

Et pourtant, elle n'avait d'yeux que pour son mari qui, sans la toucher encore, la contemplait avec un air d'adoration muette.

— Tu es mienne! Mienne pour l'éternité! s'écria-t-il enfin.

Instinctivement, Kezia s'approcha, mais il ne l'embrassa pas; il se contenta de retirer le diadème qui ornait sa tête et, de nouveau, recula d'un pas pour mieux regarder sa femme :

— Maintenant, tu ressembles à une sainte, ma chérie, et me voici prêt à m'agenouiller pour t'adorer !

— Je préférerais être dans... tes bras! dit-elle dans un murmure.

Il l'attira lentement vers lui et, soudain, l'étreignit avec une espèce de violence et l'embrassa fougueusement. Elle s'abandonna, émerveillée. Son corps était tellement en osmose avec celui du marquis qu'elle ne se rendit pas compte qu'il lui retirait son voile puis sa robe et les jetait en boule sur le sol.

Ce n'est que lorsqu'il l'eut soulevée dans ses bras puissants qu'elle s'aperçut qu'elle était nue. Par un réflexe de pudeur, elle se cacha le visage au creux de l'épaule de Vere.

Il la déposa doucement au milieu de l'immense lit cerné de rideaux écarlates. Elle se sentit soudain minuscule, un peu perdue, mais son mari eut tôt fait de la rejoindre et de la prendre dans ses bras.

Aussitôt, elle comprit que c'était là le moment auquel elle avait toujours aspiré. Enveloppée par l'amour qui unissait leurs deux cœurs, leurs deux esprits, leurs deux corps, elle eut l'impression d'une

prodigieuse sécurité.

— Je t'aime..., je t'aime ! dit-elle dans un souffle. Oh, Vere chéri, je t'aime, et je t'appartiens, corps et âme.

— Et moi, je t'adore et je te vénère, cœur de mon cœur ! Mon amour pour toi non seulement durera toujours, je te le jure, mais ne cessera de grandir. La mort même ne pourra pas nous séparer !

Elle savait que ces mots-là émanaient du plus profond de son âme. Son corps vibrait contre le sien, et le marquis fut une nouvelle fois certain d'avoir trouvé en elle la perfection que tout homme cherche dans cette vie...

Il se mit à l'embrasser, à l'embrasser encore et encore, ne s'arrêtant que lorsqu'ils arrivaient tous deux sur des cimes si sublimes qu'ils en avaient le vertige ! La chaleur du soleil brûlait en eux, et la lumière divine les recouvrait comme si des étoiles peuplaient leur joie...

Bien plus tard, tandis que les bougies des chandeliers en or posés sur la table de nuit achevaient de se consumer, Kezia remua doucement contre l'épaule du marquis.

— Tu es réveillée, mon amour ?

— Je suis trop heureuse pour dormir. Je ne savais pas que l'amour était... tellement magnifique... C'est si différent de tout ce que j'avais imaginé !

— A quoi t'attendais-tu ?

— A quelque chose de... doux, de gentil...

Il la pressa encore davantage contre lui.

— Et maintenant, à quoi cela ressemble-t-il ?

— C'est ardent... exigeant... Il est impossible de ne pas être conquise ! répondit-elle dans un murmure.

— Je ne t'ai fait ni peur ni mal ?

— Mais non, pas du tout ! Je ne pensais pas que l'amour pût être si irrésistible... si... totalement merveilleux !

— Et ce n'est qu'un début, lui promit Vere. J'ai tant de choses à t'enseigner, tant de choses à apprendre moi-même.

— Que puis-je t'enseigner, moi ?

— Tu peux m'apprendre ce qu'est la beauté, toi qui es la beauté incarnée. Tu peux m'apprendre à comprendre les gens, à être compatissant et attentif à leurs problèmes, à leurs difficultés... J'ai bien essayé de le faire, jadis, mais...

Ses lèvres frôlaient la tempe de Kezia lorsqu'il termina sa phrase :

— Mais tout était si difficile ! Je n'avais personne à mes côtés ! Tu seras là, maintenant, pour m'aider, me guider.

Kezia sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Mon amour; j'ai peur de te décevoir. Je me sens tout humble. Tu sais, je ne suis qu'une pauvre femme... terriblement

inexpérimentée... et sans doute un peu... idiote!

— Tu as la sagesse des choses qui m'importent, celles que j'ai précisément cherchées si longtemps... !

Elle posa son bras en travers de sa poitrine d'un geste protecteur et lui dit :

— Maintenant, je comprends mieux pourquoi, malgré ta force et ton indomptable volonté, je voulais te protéger. Je voudrais empêcher le monde de te blesser physiquement ou spirituellement. Et pourtant, c'est drôle, je me sens en sécurité dans tes bras, parce que... je sais que, toi aussi, tu me protégeras.

Le marquis poussa un profond soupir.

— Comment est-il possible qu'après tous les péchés que j'ai commis — et il y en a eu un bon nombre ! — Dieu m'envoie un être aussi merveilleux que toi ?

Il lui embrassa le front avant de continuer :

— Je te suivrai dorénavant sur toutes les routes... Et cependant, comme tu l'as dit, je m'occuperai de toi, je te protégerai de tous les hommes qui s'approcheront de toi et essaieront de te prendre à moi. Ceux-là, je te jure, je les tuerai !

Il dit cette dernière phrase avec une telle violence que Kezia éclata de rire :

— Et voilà le Normand qui parle ! Mais n'aie pas peur, mon amour, il n'y a pas d'homme au monde... qui pourrait te ressembler, parler comme toi, aimer comme toi !

— Je voudrais en être sûr!

Il se tourna vers elle et, appuyé sur un coude, la regarda. Elle pensa qu'il allait l'embrasser, mais il se contenta de la regarder intensément. Puis il dit :

— Demain, nous partons pour un voyage de découverte ; nous allons trouver notre vrai moi, celui que nous avons enfoui profondément en nous pour le protéger du monde extérieur parce qu'il était trop menacé, trop intime, trop précieux. Mais maintenant que nous sommes unis, que nous n'allons plus faire qu'une seule personne, ma merveilleuse petite épouse, nous partagerons nos jardins secrets, et eux aussi ne feront plus qu'un !

Il posa sa main sur sa poitrine et poursuivit :

— Nous serons un exemple pour tous ceux qui, comme nous, ont cherché un amour différent, l'amour parfait !

Il se pencha doucement, et ses lèvres cherchèrent celles de Kezia.

Quand elle put enfin parler, elle murmura :

— Te rends-tu compte, mon amour, que tout cela est arrivé parce que tu désirais un collier qui non seulement a fait le malheur des gens qui s'en sont approchés, mais de la France tout entière !

— Tu ne le porteras jamais, mais je le chérirai comme un trésor

parce qu'il m'a mené vers toi. Je t'offrirai une rivière de diamants et d'autres pierres pour t'exprimer mon amour !

Kezia rit d'un rire heureux:

— Je préférerais un collier... de baisers, un collier dont je serai gourmande jusqu'à mon dernier jour.

— C'est un présent que je te donne volontiers, mon amour !

Il se mit à embrasser son front, ses yeux, son petit nez droit; alors que ses lèvres attendaient de recevoir les siennes, il se pencha sur son cou et y déposa un collier de baisers.

Dans son innocence, elle ne savait pas que ce qu'elle lui avait demandé réveillerait en elle des sensations infiniment différentes de tout ce qu'elle avait jamais pu ressentir. Plus ses lèvres se déplaçaient en douceur sur la peau de son cou, plus elle sentait une flamme brûlante monter en elle et embraser ses lèvres. Son souffle s'accéléra, et elle se cambra sous lui.

— Est-ce que cela te déplaît, ma chérie ?

— Je... me sens toute drôle !

— Dans quel sens ?

— Très... très émue et...

Elle se tut.

— Et ?

— Peut-être vais-je te... choquer ?

— Dis-moi.

— Je me sens sauvage... presque folle... Est-ce que c'est mal ?

— Mal ? Ma précieuse, mon adorée, ma parfaite innocente petite femme, c'est exactement ce que je veux que tu ressenties. C'est ça, l'amour, ma chérie, l'amour vrai.

— Oh! Vere...

Il continua à lui embrasser le cou jusqu'à ce qu'un frisson d'extase lui traversât tout le corps.

Puis il la prit doucement, la fit sienne. Ils ne faisaient plus qu'un, dans la musique des anges et la lumière de Dieu. Et ils atteignirent à la perfection complète l'amour qu'ils venaient de conquérir pour l'éternité.

Fin